
U d'/of OTTAWA
39003000057199



LA PROVIDENCE
ET LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Buts de guerre de la Providence, 5e édition, 1 volume in-16 . . . . 3 fr. 50

Le Gouvernement de soi-même. *Essai de psychologie pratique :*

Première série. Les grandes lois, 33e édition. 3 fr. 50
Deuxième série. L'Obsession et le Scrupule, 20e édition. . . . . 3 fr. 50
Troisième série. *En préparation.*

Chaque série se vend séparément.

Le Naturalisme devant la science, 4e édition . 3 fr. 50

La part des croyants dans les progrès de la science au dernier siècle. *En préparation.*

LIBRAIRIE BEAUCHESNE

En face de la douleur. *Le rôle de Dieu, l'attitude de l'homme.* 2e édition . . . . 1 fr. »

LIBRAIRIE VITTE

Païens, ou *Nos raisons de craindre*, nouvelle édition, revue. Prix . . . . 3 fr. »

Visions d'espoir, nouvelle édition, revue. . . . 3 fr. »

ANTONIN EYMIEU

LA PROVIDENCE

ET LA GUERRE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1919

Nil obstat :

CH. AUZIAS-TURENNE.

Imprimatur :

Parisiis, die 9a junii 1917.

H. ODELIN,

V. G.

PREMIÈRE PARTIE

PROBLÈMES GÉNÉRAUX

CHAPITRE PREMIER

IL Y A UNE PROVIDENCE

I

— La Providence? S'occupe-t-elle de nous? Existe-t-elle? La foi nous l'enseigne; mais que d'objections!

— Evidemment, il y a des objections. Il y en a contre tout. On en a fait contre la chimie de Lavoisier, contre les lois d'Ampère sur l'électricité, contre les microbes de Pasteur, contre l'anesthésie et l'antisepsie, contre les chemins de fer et l'aviation, contre toutes les découvertes. On en a fait, il y a seulement trois ou quatre ans, contre la guerre : la finance, la mentalité moderne, l'internationalisme, la Sozial-Demokratie devaient, paraît-il, la rendre à jamais impossible; et nous expions cruellement la foi de tant de naïfs à cette objection. Des objections! certains philosophes en ont fait contre l'existence de la matière, contre la réalité de tous les objets extérieurs au moi. Ils vous soutiendraient, à vous qui lisez ce livre, que ce livre et son auteur, que la lumière qui frappe vos yeux et le son qui frappe vos oreilles, le voisin que vous coudoyez et la maison qui vous abrite, ne

sont qu'une fantasmagorie construite par votre moi, un kaléidoscope intérieur dont vous projetez les images au dehors. Au soldat courbé dans sa tranchée sous la rafale de fer ou amputé de ses membres par la mitraille, ils soutiendraient que la mitraille, les obus, les balles, les torpilles, les grenades, les gaz asphyxiants, les ennemis de la tranchée d'en face et la tranchée, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on palpe, tout ce qu'on sent, tout ce qui déchire la chair et la chair qui saigne, n'existent pas ou que, du moins, ce n'est pas sûr. Et ces objections contre la réalité des objets dont nos sens témoignent, ne sont pas faciles à résoudre. Pour parler franc, je ne leur connais pas, et je crois bien que personne ne leur connait, de solution *directe*. Mais on s'en passe : nous savons, par mille expériences, par l'instinct de la vie, par une intuition de bon sens, que la matière existe et que le jeu normal de nos sensations nous met en rapport avec elle. Cela suffit : puisque c'est *vrai* qu'elle existe, il faut que les objections soient *fausses*. Même si je ne vois pas comment elles sont fausses, elles le sont ; et cela me suffit.

Mais, si l'on peut faire des objections contre tout, on peut en faire contre la Providence ; et d'autant mieux qu'ici, à l'inverse de tout à l'heure, ce n'est plus la vérité que nous palpons avec tous nos sens, ce sont les objections. Il nous suffit, pour les sentir, de nous fier aux apparences premières, de laisser l'esprit à la remorque de nos impressions, de nous enfermer dans notre moi qui souffre et dans notre ignorance qui ne voit pas,

qui ne comprend pas ; tandis que, pour croire à la Providence, il faut faire un effort de raison, dégager notre pensée de nos sensations confuses, juger avec des principes et non pas avec des passions, nous arracher à notre douleur, sortir de nous, voir plus haut et plus loin, beaucoup plus loin, beaucoup plus haut : il faut nous élever jusqu'à l'universel et à l'éternel, jusqu'au plan de Dieu dans le monde.

Croire, en effet, à la Providence, c'est admettre que Dieu gouverne le monde d'après un plan à Lui, un plan digne de Lui, où se révèlent ses attributs éternels et inséparables de puissance, de sagesse, de justice et de bonté. Car c'est cela précisément la Providence[1].

C'est cela que la foi nous enseigne. « C'est votre Providence, ô Père, qui gouverne tout » (Sap. XIV, 3); elle « atteint d'un bout de l'univers à l'autre avec force, et dispose toute chose avec douceur » (Sap. VII, I); « elle a fait le petit et le grand, et elle a soin également de tous » (Sap. VI, 8) ; « vos œuvres sont admirables, ô Seigneur Dieu Tout-Puissant » (Apoc. XV, 3) ; « vous avez répandu la sagesse sur toutes vos œuvres » (Eccli, I, 10) ; « vous êtes juste, Seigneur ; tous vos jugements sont justes » (Tob., III, 2) ; « que loué soit le Seigneur, car il est bon » (Dan., III, 89). Et ainsi de suite. Les témoignages abondent.

Et le concile du Vatican ne fait que résumer

1. La providence (pro-videre) est l'action par laquelle on veille sur le présent en vue de l'avenir ; c'est le soin avec lequel on dispose toutes choses d'après un plan à réaliser.

toute l'Écriture quand il nous dit que « Dieu, par sa Providence, garde et gouverne tous les êtres qu'il a créés[1] ».

Oui, sans aucun doute, la foi nous enseigne la Providence.

II

La raison aussi nous l'enseigne :

Dieu est la Cause Première, nous dit la raison. Prenez un être quelconque, de ceux qui remplissent actuellement l'univers : vous-même, un animal, une plante, l'eau, le feu, la terre, le soleil, une étoile, ce que vous voudrez; cherchez sa cause : vous verrez que cette cause n'est pas première, qu'elle en suppose d'autres avant elle, qu'elle n'a pas été un commencement, un point de départ, mais un intermédiaire, une suite, un effet, elle aussi, de quelque cause plus lointaine. La terre, par exemple, s'est détachée d'une masse gazeuse en mouvement rotatoire; mais cette masse en mouvement venait d'une nébuleuse. Un incendie a commencé par une étincelle qui s'est propagée dans un amas de feuilles sèches; mais, cette étincelle, il y a quelqu'un ou quelque chose qui l'a fait jaillir; ces feuilles sèches, elles viennent d'une plante; cette plante, d'une graine; cette graine, d'une autre plante. Vous-même êtes né de tel père et de telle mère; mais ce père et cette mère,

1. Apud Denzinger, 9e édition, n° 1633

à leur tour, avaient eu des parents. Et ainsi de tout. Tous les phénomènes, tous les êtres de la nature actuelle ne sont venus à l'existence qu'à travers une série de causes qui se tiennent, l'une soulevant l'autre, comme les anneaux d'une longue chaîne.

Eh bien, remontez la chaîne jusqu'au bout, jusqu'au premier anneau qui porte tous les autres. Il y en a un qui est le *premier*. S'il n'y avait pas un premier anneau pour soutenir le second, une première cause pour expliquer le premier effet, cet effet n'aurait jamais été produit, le second anneau de la chaîne n'aurait jamais été soudé, ni le troisième, ni les autres à la suite ; rien n'aurait soulevé la chaîne des êtres, anneau par anneau, au-dessus du néant, et le monde n'existerait pas [1]. Le monde existe ; la chaîne des êtres se balance sous nos yeux dans l'espace et s'allonge dans le temps : il y a donc un premier anneau, un premier être auquel tous ces êtres sont suspendus, une *Cause Première*, qui n'en a pas eu d'autre avant elle, qui n'a jamais été un effet, qui n'a pas été produite, qui n'a pas commencé, qui existe donc par elle-même, nécessairement, depuis toujours, qui n'a rien reçu de personne et qui a donné tout ce qui est. Voilà Dieu. Il n'est pas seulement cela, mais il est d'abord cela : l'Être nécessaire et la Cause Première.

Cause Première, il n'y avait rien avant lui et

1. Même si l'on supposait les anneaux de la chaîne en nombre infini, il resterait toujours que, dans l'ensemble comme dans le détail, ils seraient *contingents* et auraient besoin d'un être *nécessaire* et donc *premier* au moins d'une priorité de raison, pour expliquer leur existence.

c'est de lui que tout est venu. Être nécessaire, il porte en lui sa raison d'être et il est éternellement, immanquablement, immuablement ; tandis que tous les autres êtres auraient pu et pourraient encore ne pas être ; étant dans le néant, ils auraient pu y rester ; ils n'en sont sortis que par l'action de la Cause Première ; n'étant pas nécessaires, ils n'existent, ils ne durent que parce que l'Être nécessaire les soutient. Ils ne sont, en un mot, que parce que Dieu les a créés et les conserve. Et voilà déjà une façon dont la Providence s'occupe de nous. Elle s'en occupe si bien que, sans elle, nous ne serions pas ; et que, si elle était capable d'une seconde de défaillance, à l'instant même tout l'univers retomberait dans le néant.

Mais la Providence ne se contente pas de créer et de conserver ; elle prévoit, elle gouverne.

Elle en a le droit, la volonté et le pouvoir.

Étant son œuvre, tous les êtres sont sa propriété. L'œuvre appartient à l'artisan. Vous me montrez une poésie, une peinture, une bague fabriquée avec des débris d'obus ; je vous demande : « A qui cela ? — A moi, dites-vous. — A vous ! Pourquoi ? — Mais, c'est moi qui l'ai faite. » Et vous trouvez l'argument sans réplique. Et vous avez raison : l'effet appartient à la cause, et l'œuvre donc appartient à l'ouvrier, pourvu qu'elle soit toute de lui ; pourvu que l'ouvrier, pour la faire, se serve de matériaux et d'outils qui lui appartiennent. Or, pour faire les êtres, pour faire, par exemple, l'être que je suis, Dieu n'a rien emprunté à personne ; ou, s'il s'est servi d'intermédiaires, c'est de ceux

qu'il avait faits d'abord et qui déjà lui appartenaient à ce titre. En définitive, il a tout tiré de lui, de sa sagesse et de sa puissance : donc tout est à lui ; étant l'auteur, il a autorité. Étant son œuvre propre, je suis sa propriété. Son domaine sur moi est incontestable, puisqu'il m'a créé ; il est universel, puiqu'il a tout créé ; il est souverain, sans partage, puisque, seul, il m'a créé ; il est inamissible et absolu, puisque son titre, c'est mon être même, qui, aussi longtemps qu'il sera, ne sera que par l'action de Dieu qui le soutient. Les hommes ont beau décréter : « Ni Dieu, ni maître », il y a un Dieu et ce Dieu est le maître.

Etant le maître, il a le droit de fixer une tâche. Etant l'Auteur, ayant voulu créer, il a dû en fixer une ; car il a dû avoir un but. Quiconque est intelligent, quiconque sait ce qu'il fait et fait ce qu'il veut, a un but. Essayez, vous, de vous décider à quelque chose sans avoir un but : vous ne pouvez pas ! Essayez seulement de lever le doigt. Je vous en défie ! — « Voilà qui est fait ! » direz-vous peut-être. — Et vous le faites, n'est-ce pas ? *pour* répondre à mon défi. Vous le faites donc *pour* quelque chose ; et ce quelque chose *pour quoi* on se décide d'agir, c'est un but. C'est lui, c'est le but qui donne à l'acte intelligent sa raison d'être et décide ainsi de son existence. Dieu est intelligent : il a donc eu un but en créant les êtres ; il leur a donné, pour qu'ils fussent, une raison d'être, une tâche à remplir. Etant sage et bon, il leur a donné un but digne d'eux et de lui, et des moyens appropriés pour y atteindre. Etant juste et artiste, il veut un ordre dans

son œuvre, il poursuit un plan qui lui fasse honneur, qui exprime son génie propre, qui s'achève en beauté et mette en définitive tout à sa vraie place, le Créateur comme la créature. Etant éternel, il peut patienter ; mais étant le plus sage, le plus juste, le meilleur et étant le Maître, il veut avoir le dernier mot. Etant tout-puissant, il fait ce qu'il veut. Et s'il fait ce qu'il veut, il gouverne le monde d'après son plan à Lui. Il y a donc vraiment une Providence.

Nous avons pris la question, non pas par le côté des sentiments qui, s'ils peuvent être une grande force, sont une petite lumière, courte, vacillante et trompeuse, mais par la raison qui est le flambeau dont l'homme s'éclaire ; non pas par les points obscurs, mais par les faits les plus clairs ; non pas par les détails, qui sont infinis et dont on ne saisit jamais qu'une maigre portion, mais par les principes, par le centre d'où l'on tient tout.

En dépit des objections, qui peuvent surgir de toutes parts, il est donc aisé, non seulement de *croire*, mais encore de *savoir*, qu'il y a une Providence.

Il y a une Providence parce qu'il y a un Dieu, et que les attributs de Dieu les plus indéniables veulent qu'il gouverne le monde en puissance, en sagesse, en justice et en bonté.

III

Et si, non content de *croire* et de *savoir* qu'il y a une Providence, on veut se donner encore la satisfaction de le *voir*, il suffit de regarder dans la nature ou dans l'histoire.

« Les cieux, disait le Psalmiste, racontent la gloire de Dieu »[1]. Ils nous la racontent avec une éloquence de plus en plus éclatante, à mesure que la science en pénètre davantage le mystère. Et ce ne sont pas seulement les cieux, ce sont tous les êtres de la nature qui chantent l'hymne sacré. Linné tremblait d'admiration et s'écriait qu'il avait vu la splendeur de Dieu à travers une fleur. Depuis, la science a marché encore, et la chimie qui compte et pèse les atomes, comme la physique qui mesure les vibrations de l'éther, l'astronomie qui scrute le firmament, comme la biologie qui détaille les merveilles éblouissantes de la cellule, toutes les sciences fournissent un commentaire magnifique à cette parole de la Sagesse : « Vous avez disposé toutes choses avec mesure, nombre et poids »[2]. Quels poids, quels nombres effarants[3], qu'il s'agisse des infiniment grands ou des infiniment petits, des soleils qui se balancent dans l'immensité ou des électrons qui tourbillonnent dans un atome! Mais quelle mesure en même temps, quel ordre dans cette multitude, quelle unité dans cette diversité[4], quelle adaptation de toutes les forces matérielles pour concourir sans le savoir à la réussite de la vie ! quelle organisation méticuleuse dans cette

1. Ps., XVIII, 2.

2. Sap., XI, 21.

3. Nous en avons groupé quelques-uns dans notre article sur *L'esprit religieux et l'esprit scientifique,* dans la *Revue pratique d'Apologétique,* 15 avril 1915.

4. « Le premier regard de l'homme jeté sur l'univers n'y découvre que variété, diversité, multiplicité des phénomènes. Que ce regard soit illuminé par la science, — par la science qui

complexité inexprimable qui constitue une cellule vivante, un organe, un organisme! quelle prévoyance emmagasinée dans la graine ou dans l'œuf où se prépare la forme adulte! quelle harmonie dans les espèces et les règnes qui se coordonnent et se subordonnent les uns aux autres; dans les besoins des insectes et des fleurs, des animaux et des plantes, qui se correspondent ou se compensent; dans ces échanges incessants entre le sol, l'atmosphère et les mers qui équilibrent les innombrables conditions indispensables à la vie, qui ravitaillent, depuis des millénaires, en eau, en air respirable, en denrées alimentaires, en lumière, en chaleur, malgré leurs exigences diverses et changeantes, tous les milliards de vivants! Quel amoncellement de merveilles par où se révèlent la maîtrise souveraine de l'artiste, l'immensité de son génie et de sa puissance, et sa volonté de poursuivre, à travers l'étendue de l'espace et de la durée, un plan défini!

Si la Providence consiste à prévoir et à disposer les choses en vue d'un but, on peut dire que la Providence de Dieu se manifeste avec splendeur dans la nature, et que la science, à chacune de ses découvertes, ajoute une strophe à cet hymne de gloire[1].

rapproche l'homme de Dieu, — et la simplicité et l'unité brillent de toutes parts » (Pasteur, cité par René Vallery-Radot, *La vie de Pasteur*. Paris, Hachette, 13e édit., 1911, p. 209). « La science va vers l'unité et nous fait aller vers l'unité » (H. Poincaré, *Dernières pensées*. Paris, Flamarion, 1913, p. 238).

1. On pourra voir en abondance des témoignages autorisés, dans le volume que nous publierons prochainement, à la librairie académique Perrin, sous ce titre : *La part des croyants dans les progrès de la science au dernier siècle.*

*
* *

L'histoire, qui raconte les actions des hommes, a sa partie dans ce concert. Nous ne la déchiffrerons complètement qu'au jugement général. En ce monde notre regard est trop court pour embrasser toutes les causes, surtout les plus profondes, qui sont les plus lointaines et dépassent notre horizon. Il est parfois difficile de savoir si la manœuvre de telle compagnie est due à l'initiative du capitaine, du général ou du généralissime. Le généralissime peut agir sans que le public soit informé. Et de même Dieu peut mener les événements sans nous le dire.

Mais quand on sait qu'à la Marne tous les chefs ont marché de concert, alors il n'y a plus de doute : l'action a été voulue et menée par le généralissime. Et de même la Providence, si elle se cache souvent, laisse en d'autres occasions voir sa main qui conduit tout.

De ces circonstances, nous en connaissons tous dans l'histoire de notre vie. Les ex-voto qui garnissent les murs de tant de sanctuaires témoignent que d'autres ont fait la même expérience. Cette expérience se révèle plus fréquente et plus frappante dans la vie des saints. Elle s'impose avec plus d'évidence encore quand elle devient l'expérience de l'histoire, et qu'on voit, à travers une longue suite de siècles, tous les hasards innombrables converger vers un même but. Les penseurs les plus vigoureux, les génies les plus profonds, Saint Augustin, Bossuet, Joseph de Maistre, ont été ravis à ce spectacle, en contemplant, « la suite

des Empires » et les grandes civilisations du passé les destinées de la France et surtout la miraculeuse histoire du peuple juif et de l'Eglise ; en voyant par exemple la Révolution française tissée de « tant de crimes très justes dont les exécuteurs furent très coupables » ; en voyant Cyrus remplir de point en point le programme tracé par les prophètes 150 ans à l'avance ; ou l'Empire romain, par sa politique, préparer les voies au Christianisme et assurer son triomphe en le persécutant, tout comme les forces de la nature en suivant leurs lois, ou les espèces animales en suivant leurs instincts, travaillent sans le vouloir ni le savoir à l'équilibre du monde et à l'évolution de la vie. Et, qui donc, génie ou non, ne s'est pas écrié à certains jours en face de certains événements contemporains où les problèmes les plus complexes se dénouent à l'encontre de toutes les prévisions et de toutes les causes naturelles en présence : *Digitus Dei est hic*. Le doigt de Dieu est là ! Seul, il était capable de débrouiller l'écheveau d'un geste aussi simple à la fois et aussi efficace. Et qui donc, pourvu qu'il sache un peu l'histoire, ne répète pas, quand il la regarde d'un coup d'œil d'ensemble, le mot de Fénelon : « L'homme s'agite, et Dieu le mène »[1].

Tacite n'était qu'un païen, mais il savait l'histoire : « Pour moi, disait-il, plus je rappelle dans ma mémoire les événements anciens et modernes, plus il me semble y voir je ne

1. Fénelon, *Discours pour la fête de l'Epiphanie.*

sais quoi se jouer des choses humaines[1]. »

Les nouvelles méthodes historiques, malgré leur effort pour y réussir, n'ont pas éliminé le *je ne sais quoi*. Un historien, Charles Lenormant en faisait l'aveu : « J'ai voulu, disait-il, n'être qu'un savant pour échapper à ma conscience qui m'obligeait à être chrétien ; mais j'ai trouvé le christianisme embusqué dans la science ; il m'attendait au passage avec sa vérité triomphante. A chaque pas que je faisais dans une carrière où je ne poursuivais qu'un but spécial..., le Christianisme s'emparait de moi par le côté vulnérable, l'amour de la vérité. »

S'il trouvait le Christianisme embusqué dans l'histoire, c'est qu'il y trouvait Dieu sous la forme de la Providence. Il n'est pas nécessaire, pour cela, de le voir se dresser majestueusement au détour de chaque fait. On n'a pas besoin, dans la vie civile, de rencontrer à chaque pas les représentants du pouvoir, le ministre, le préfet, le juge ou le gendarme : un certain ordre constaté, quelques interventions opportunes suffisent à nous convaincre qu'il y a un gouvernement.

Ainsi, à travers l'histoire comme dans la nature, l'action de Dieu est assez manifeste et assez fréquente, pour nous faire voir que le monde est gouverné, qu'il y a vraiment une Providence.

1. Tacite, *Annales*, III, 18. — Il est intéressant de rapprocher de cette phrase le témoignage du « grand Frédéric », un ancêtre du Kaiser actuel : « Ne paraît-il pas étonnant que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine joint à la force, soit si souvent la dupe d'événements inattendus ou de coups de la fortune ? Et ne paraît-il pas qu'il y ait un certain je ne sais quoi qui se joue avec mépris des projets des hommes » ? (Cité par H. Joly, *les Grands hommes*. Paris, Hachette, 2e édit., p. 112 sq.).

CHAPITRE II

LE POINT DE VUE DE LA PROVIDENCE

I

S'il est aisé de croire, de savoir et même de voir qu'il y a une Providence, il ne l'est pas d'en comprendre par le détail tous les procédés et toutes les intentions. Ou plutôt, c'est impossible. Il faudrait être un Dieu.

Pourquoi ? Parce que l'action de la Providence plonge dans l'infini : l'infini du temps, l'infini de l'espace, l'infini de l'être ; parce que pour comprendre un être il faut le dépasser ou, du moins, l'égaler ; pour voir un animal, il faut une faculté animale, des yeux ; pour comprendre un homme, il faut une faculté humaine, la raison ; pour comprendre un Dieu, il faudrait une faculté divine, il faudrait être un Dieu.

L'animal peut connaître un homme, mais à sa manière, avec ses sens ; ce qu'il en voit, s'il regarde bien, n'est point faux, mais ce n'est point tout ; et le meilleur, le plus caractéristique, le plus essentiellement humain lui échappe. L'homme de même peut connaître Dieu, mais à sa manière, avec sa raison, qui voit juste s'il en prend la peine,

qui va loin et profond, mais pas assez pour épuiser Dieu ; et sans doute ce qui lui échappe, c'est ce qu'il y a en Dieu de plus beau, de plus intime, de plus proprement divin.

Il faut donc nous attendre à ne pas saisir toujours dans ses moindres détails tout le plan de Dieu.

Et sommes-nous sûrs de saisir toujours tout le plan d'un homme ? La providence humaine, dès qu'elle s'exerce sur un terrain un peu étendu ou un peu compliqué, apparaît-elle toujours limpide au premier regard de l'observateur, et vide de tout mystère ?

Nous avons eu divers généralissimes chargés à tour de rôle de la conduite de nos armées. Les critiques n'ont pas manqué contre eux, pas plus que contre la Providence. Des stratèges se sont improvisés partout qui les jugent de haut et préconisent une foule de recettes infaillibles qu'ils leur reprochent de n'avoir pas appliquées. Les hommes du métier ou, tout simplement, les hommes de bon sens, se montrent plus réservés : ils s'efforcent de comprendre ce qu'ils peuvent et ils savent qu'ils ne comprennent pas tout, qu'ils ne peuvent pas tout comprendre ; ils connaissent quelques faits, ils en conjecturent quelques autres ; ils connaissent quelques-uns des grands problèmes que les chefs ont dû résoudre, quelques-uns des obstacles qu'ils ont trouvés sur leur route ; ils en soupçonnent beaucoup plus ; et ils savent que l'heure n'est pas venue de les juger, que les pièces à conviction, les documents les plus décisifs, sont enfouis dans

les archives et ne parleront que plus tard, devant l'histoire. Ils se contentent, en attendant, d'admettre que ces bons Français ont voulu la victoire, et de constater avec allégresse qu'ils semblent en avoir pris le chemin.

Si nous entrons dans une usine moderne, nous pouvons bien, aussi, avec de la réflexion, conclure des mécanismes étalés sous nos yeux, au but qu'a poursuivi l'ingénieur et aux principaux moyens mis en œuvre. Nous savons si l'usine est destinée à produire de la force électrique, de la farine, des bougies ou des canons ; nous savons si elle est actionnée par une chute d'eau, par la vapeur ou par l'électricité ; nous voyons des arbres de couche, des courroies de transmission, des leviers, des engrenages ; mais, sans même parler des secrets de fabrication que les industriels gardent pour eux, que de mécanismes dissimulés dans leurs gaines, que de réactions chimiques accomplies dans l'ombre, que de procédés, que de tours de main ; en un mot, que d'explications nous échappent si nous ne sommes pas des initiés. Et cependant c'est une œuvre d'homme que nous avons devant nous ; c'est une pensée d'homme qui organise cette usine et fait mouvoir ces armées.

Et alors croyons-nous épuiser facilement le mystère, en face de cet atelier monté de main divine où les êtres jaillissent du néant, où se fabriquent en grand, en très grand, de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, des produits chimiques, mais, en outre, avec des milliards de nuances, la vie et la mort, la joie et la douleur, le vice et la vertu, toute

l'histoire et toutes les civilisations; où palpitent, non plus seulement la vapeur dans des chaudières, mais la pensée et l'amour dans les âmes humaines; où toutes les destinées s'élaborent, où tous les phénomènes s'entrecroisent, où toutes les lois, celles qui nous sont connues et celles que nous ignorons, sont en acte, enchevêtrant leurs effets et, d'un bout à l'autre de l'univers, battant leur rythme toutes à la fois? Cet atelier de l'univers, qui remplit le temps et l'espace, où l'ingénieur s'est réservé tant de secrets, où tant de mécanismes, et surtout les plus importants, se dérobent dans le fond des consciences ou dans le fond des êtres, croyons-nous en faire le tour d'un regard? assez pour nous donner le droit de dire : « C'est compris et jugé! Ceci ne vaut rien ».

Et qu'est-ce que la tâche d'un généralissime manœuvrant ses armées, en face de la Providence manœuvrant les armées innombrables des êtres? Et alors où sont les stratèges qui peuvent faire la leçon à la Providence? Qu'est-ce qu'ils savent du détail et des raisons de sa conduite? Quel moyen ont-ils, avant de porter un jugement, d'instruire la cause? Quelle tranche de l'espace et de la durée ont-ils embrassée dans leur enquête? Est-ce que tous les documents sont versés au débat? Le terrible accusé a promis de les livrer un jour, de les tirer des archives pour écrire l'histoire en pleine lumière, sans réticence, toute l'histoire, et définitive, *ne varietur*, où chacun aura son compte, le Créateur et la créature, avec les documents à l'appui. Ce sera au jour du Jugement général. Mais jusque-

là, nous ne pouvons, sur beaucoup de points, que « lui faire confiance ». Nous savons qu'il est meilleur, plus intelligent, plus sage, plus juste, plus puissant que nous ; et cette confiance est donc justifiée. Mais si nous n'avons pas à nous désintéresser du grand drame où nous sommes acteurs et où nous jouons notre destinée, il nous suffit, comme à l'ouvrier dans son usine, comme au soldat dans sa tranchée, de voir assez clair dans le drame pour remplir notre rôle ; et nous devons nous tenir pour satisfaits, si, incapables en face de l'œuvre divine, comme en face de tant d'œuvres humaines, de pénétrer tous les détails de l'exécution, nous pouvons du moins saisir le but que Dieu poursuit dans sa Providence et la tâche qui nous est dévolue pour y participer.

Or, ceci, nous le pouvons.

II

Son but d'abord est clair.

Il en a un, nous l'avons dit, puisqu'il a créé et qu'il poursuit un plan, et que le but est précisément ce qui décide de l'action et oriente le plan.

Ce but, la philosophie classique, d'accord avec l'Ecriture, proclame qu'il ne peut être que Dieu lui-même. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus*[1], le Seigneur a fait tout pour lui-même.

Et ce n'est pas de l'égoïsme, c'est de la dignité en même temps que de la bonté.

1. Prov., XVI, 4.

Tout autre but serait indigne de Dieu, parce que c'est le but qui donne à l'acte son niveau, sa valeur ; parce que l'acte, et donc l'agent quand il produit cet acte, ne sont que des moyens pour le but ; ce qui veut dire qu'ils lui sont adaptés, subordonnés, abandonnés, sacrifiés ; ce qui veut dire qu'en prenant un but au-dessous de soi, on se ravale, on s'avilit. Si l'on se jette à l'eau pour sauver un homme, on est un brave ; si c'est pour sauver un chien, on est un fou. La bonté elle-même ne doit pas s'avilir en poursuivant un but qui ne vaut pas le moyen. L'homme peut et doit être bon pour les animaux, du moins quand ils ne sont pas nuisibles ; mais *propter semetipsum*, il se le doit à lui-même ; et il ne doit pas se sacrifier à eux. Le Créateur ne peut pas davantage se sacrifier à la créature. L'homme peut, sans déchoir, agir pour un homme ou pour Dieu. Dieu ne peut plus agir que pour lui. Et s'il a voulu se livrer pour nous et monter au Calvaire, il s'est fait homme d'abord pour être notre égal, et son but a été de nous élever jusqu'à Dieu.

Propter semetipsum operatus est Dominus, le Seigneur, dans la création et dans le gouvernement de sa Providence, travaille donc pour lui. —Mais il ne lui manque rien : que peut-il ambitionner ? Et que peut lui donner le monde, puisque le monde n'a rien qui ne vienne de Dieu !

Le monde ne lui donnera rien : c'est lui qui donnera au monde. Et vous-même quand vous donnez à un pauvre ou à votre enfant, qu'est-ce que vous ambitionnez ? D'être bon. Et puis quoi

encore ? De recueillir un merci ? Peut-être ; mais vous pourriez vous en passer; si vous y tenez, c'est pour le pauvre, c'est pour votre enfant, c'est parce que ce merci les honore et qu'il leur attirera de nouveaux bienfaits. Et l'artiste qui, en pleine possession de la fortune et de la gloire, fait une œuvre nouvelle et la donne au public dans un musée, qu'est-ce qu'il ambitionne ? D'émouvoir la foule qui la visitera. Et puis quoi encore? la gloire ? Peut-être ; mais il la possède déjà, la gloire, la vraie, celle que lui donnent les connaisseurs, celle surtout que lui donnent ses pairs, qui ont vu et admiré ses maîtresses œuvres. Avec cela, il pourrait se passer de l'appréciation de la foule. Mais s'il travaille pour la foule, il veut que cette œuvre reste digne de son génie; et en ce sens, oui, il travaille pour sa gloire. Et tant mieux pour la foule, car il s'oblige ainsi à lui donner une œuvre plus belle.

C'est ainsi, et d'une façon infiniment plus désintéressée encore, que Dieu travaille pour sa gloire.

La gloire, c'est de la grandeur qui se manifeste.

La gloire de Dieu, c'est la manifestation des attributs divins, qui, tous, sont des perfections éclatantes. Il les manifeste, il les communique à ses pairs, dans la Trinité; et cela pouvait suffire à sa gloire comme à son bonheur. Mais s'il crée, s'il agit au dehors pour la foule des êtres à tirer du néant, il ne peut le faire qu'en mettant sur son œuvre la marque de son génie :

La *bonté* d'abord. C'est, pour ainsi dire, le pre-

mier mot de la création, le premier sens du geste créateur ; car c'est un geste qui donne, qui donne vraiment alors qu'il ne doit rien, qui donne l'être au néant; or le don est fils de la bonté ; ou plutôt c'est, sous un autre nom, la bonté même : donner c'est être bon. Et voilà le premier geste de Dieu envers sa créature.

Ne devant rien à personne, il donne ce qu'il veut; et il a donc pu, pour la beauté de l'univers, tirer du néant une multitude innombrable d'êtres échelonnés à tous les degrés de perfection, depuis l'atome jusqu'à l'homme, et au delà jusqu'aux purs esprits les plus élevés.

Mais, s'il ne doit rien à personne, il se doit à lui-même de faire une œuvre cohérente et harmonieuse. Si la bonté est le premier mot de la création, la *sagesse* doit être le fond même de la Providence. Le rôle d'un gouvernement, quel qu'il soit, est, avant tout, de faire de l'ordre. Et l'ordre ne se fait jamais tout seul : c'est à la sagesse d'y pourvoir. Celle de Dieu doit y réussir en perfection. Sous sa conduite, l'ensemble des créatures doit faire entendre comme un hymme triomphal qui se déroule à travers la double immensité de l'espace et de la durée, et où l'auteur conduit l'exécution avec une maîtrise souveraine. Tout être y est un exécutant, tout acte y donne sa note. Cette note à elle seule n'aurait peut-être aucun sens; mais elle a son rôle dans l'orchestration d'ensemble. Des dissonances éclatent ici ou là ; les unes sont voulues par l'artiste suprême et doivent se fondre spontanément dans la phrase har-

monique préparée; les autres sont le fait d'un mauvais exécutant, mais le chef d'orchestre les a prévues et il va les résoudre quelques mesures plus loin.

Voilà pourquoi, si la sagesse est inséparable de la Providence, si le premier mot de la création est la bonté, il faut que le dernier, le finale, soit réservé à la *justice*. Car il faut en définitive que toutes les dissonances soient résolues, que l'harmonie absorbe tout, que l'ordre s'établisse mettant tout être à sa vraie place; il faut que l'œuvre de Dieu s'achève en beauté. Il n'y a pas de beauté, il n'y a pas d'ordre, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir la sensation d'harmonie totale, en dehors de la justice. Il faut donc que Dieu, un jour ou l'autre, fasse la justice. D'ailleurs l'intelligence infinie du Maître souverain ne peut pas s'interdire de juger, rester indifférente au vrai et au faux, au bien et au mal, à l'ordre et au désordre. La fonction de juge est essentielle à tout gouvernement, et Dieu est, par son essence même, Juge inamovible. Or juger (*jus dicere*), c'est dire le droit, le juste et l'injuste; et un juge qui, par bonté, fausserait la justice, ne serait plus qu'un prévaricateur. Cette bonté pour le coupable et pour la faute aux dépens de l'ordre et du droit, ne le rendrait même pas bon, et n'empêcherait pas qu'il ne fût un « mauvais juge ».

Voilà donc les principes : Dieu ne peut gouverner qu'en Dieu, et son action doit porter la marque de tous ses attributs divins, notamment, avec la marque de la puissance souveraine, celle

de la bonté, de la sagesse et de la justice[1]. Voilà le point de vue primordial, essentiel, dont rien ne peut le détourner ; voilà ce qu'exige de lui le souci de sa gloire. Il faut qu'au jour de ses justices, quand, dans la lumière éclatante de l'Eternité, il nous exposera le détail de son plan, nous soyions forcés de convenir qu'il s'est conduit en Dieu. Il faut qu'après ce finale qui résumera et conclura l'œuvre entière de la Providence, toutes les âmes applaudissent, fût-ce malgré elles, et que les pécheurs comme les justes s'écrient d'une même voix : « *Justus es, Domine... et omnes viæ tuæ, misericordia et veritas et judicium*[2]. Vous êtes parfait, Seigneur... Et dans toutes vos œuvres nous voyons maintenant resplendir, fondues ensemble, la justice, la sagesse et la bonté ».

Mettons Dieu à sa place, quand nous cherchons à définir nos relations avec lui. Nous parlons beaucoup des droits de l'homme ; il faut penser aussi que Dieu a les siens. On dirait vraiment, à voir la façon dont les chrétiens eux-mêmes, trop souvent, le traitent, que tout son métier est

1. L'être, quel qu'il soit, n'existe que pour agir, et il agit par son être même. Les êtres matériels ont des parties juxtaposées qui peuvent agir séparément : une barre de fer, par exemple, peut être chauffée par un bout et refroidie par l'autre ; une épée peut piquer par sa pointe et couper par son tranchant. Les êtres spirituels ont des facultés diverses qu'ils peuvent appliquer à tour de rôle : l'âme humaine, par exemple, peut rêver de pitié sans penser à la justice. Mais l'être de Dieu est simple et tout en acte ; en lui, pas d'activité fragmentaire ni successive : voilà pourquoi ses divers attributs que notre pensée énumère, sont en réalité inséparables et constituent, fondus ensemble, un seul et même acte qui est Dieu même.

2. *Tobie*, III, 2.

d'être à nos ordres, qu'il est un domestique, et suspect, que l'on somme perpétuellement de rendre ses comptes, que l'on gourmande, que l'on accuse,... hélas ! qu'on invective avec les pires blasphèmes : « Il n'est pas bon, il n'est pas juste, il n'est pas sage ». Ce qui veut dire qu'il n'est pas de notre avis et qu'il n'est pas, autant que nous le voudrions, au service de nos caprices.

Ah! qu'il ferait une jolie figure de Dieu, s'il se mettait à notre hauteur! L'expérience d'ailleurs a été faite. Les hommes, au temps du paganisme, ont cru pouvoir façonner Dieu à leur goût; mais comme il était manifestement impossible qu'un seul pût se plier à toutes leurs fantaisies contradictoires, ils en ont fait une multitude, et il y en a eu, au choix, pour tous les goûts, surtout les pires, pour toutes les violences, pour toutes les rancœurs, pour toutes les injustices, pour toutes les déchéances, pour toutes les turpitudes. Ah! les jolis dieux que fabriquent les hommes! Et le joli métier que ferait la Providence, si elle gouvernait le monde d'après nos vues

III

Mais nous n'avons constaté encore les vues de Dieu que dans l'ensemble de son œuvre. Quelle application va-t-il en faire à l'homme en ce monde ? Quelle tâche va-t-il lui assigner?

Tout gouvernement, empire, royaume ou république, se flatte lui aussi d'être une providence,

et de poursuivre le bien de la nation dans l'ordre et dans la justice ; mais nous ne sommes pas sans savoir que cette providence-là, si elle se réserve la direction, n'entend pas nous dispenser de notre concours ; elle promulgue des règlements, des lois, des impôts, qui restreignent notre liberté et nous demandent des sacrifices. Il y a, pour les citoyens, des avantages qui compensent les inconvénients. Mais un jour peut venir, il est venu, où cette providence humaine, nous montrant la patrie en danger, nous a demandé les sacrifices suprêmes. Elle a pris par millions les hommes valides et elle les a jetés face à l'ennemi, face à la douleur, à la torture, à la mort. La mort les a fauchés par centaines de mille. A ceux-là, qu'est-ce qu'on a promis comme récompense? Rien. Et qui donc s'est plaint parmi les victimes? Parmi ceux qui leur survivent, qui donc a protesté ? Personne. La patrie avant tout! L'intérêt général avant l'intérêt particulier!

En avant ! Tant pis pour qui tombe !
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le pays en sort vivant !
En avant !

Cette providence humaine a sa grandeur, sa beauté tragique; elle est juste, elle est nécessaire; mais elle est dure — à qui n'en connaîtrait pas d'autre.

Le chef d'usine exerce aussi une manière de providence. Il poursuit un but qui est de manufacturer certains produits. Il a disposé des méca-

nismes ; mais il faut une intelligence et une liberté pour les mettre en mouvement et en surveiller le jeu. Il fait appel à ceux qui ont besoin d'argent, il leur propose un salaire. Le marché est conclu. Les ouvriers arrivent, l'usine marche. L'usinier atteint son but : il a des produits à vendre. Les ouvriers atteignent le leur : au jour convenu, ils touchent leur paye. Mais s'ils s'avisent de refuser le travail ou de saboter les mécanismes, non, l'usinier ne leur doit plus rien. Ce sont eux qui ont des comptes à lui rendre.

Dieu n'est pas seulement notre patron ou notre chef, mais notre auteur et, par là, notre propriétaire. Il a sur nous des droits infiniment plus sacrés que tous ceux de nos maîtres humains ; mais il est infiniment plus libéral. Lui aussi prélève un impôt sur notre liberté ; mais s'il refrène nos convoitises d'animal, c'est pour donner libre champ à nos aspirations d'homme. Lui aussi promulgue des lois ; mais s'il nous fait des devoirs, c'est pour répondre à des besoins. Lui aussi, un jour ou l'autre, peut nous demander les sacrifices suprêmes ; lui aussi rencontre des âmes héroïques qui les lui offrent sans se plaindre, sans rien lui demander, dans un élan d'amour; mais il ne laissera rien sans récompense ; et il fera toujours la récompense incomparablement plus grande que le sacrifice. Lui aussi a créé une usine gigantesque, qui a pour but de manifester sa gloire. Tous les êtres de l'univers, depuis l'atome inerte jusqu'aux animaux, en sont les mécanismes agencés de main de maître; mais il leur manque la pensée et

l'amour qui doivent donner un sens à la création et mettre des paroles à l'hymne de gloire. Alors Dieu a fait l'homme pour cette tâche. En lui donnant la pensée, il l'a fait libre, capable d'obéir ou de se révolter ; mais il lui a mis au fond de l'être le besoin de l'infini[1], comme la marque inaliénable de sa nature d'homme ; et il lui a dit :

Cet infini dont tu as besoin, moi seul je le possède, et tu ne l'auras que si je te le donne. Eh bien, accepte d'être un homme, à ta place dans la création, au-dessus de la bête et au-dessous de Dieu. A tes sens préfère ta raison, à tes caprices changeants tes aspirations nécessaires, au temps qui passe l'éternité qui dure, à la créature le Créateur. En un mot, respecte l'ordre que ma sagesse a voulu. Les êtres sans raison s'y conforment sans le savoir, enchaînés par leurs lois à servir mes intentions : ta loi est d'obéir à ta raison, à ta conscience. Les ordres qu'elle proclame sont les miens; c'est de ma part qu'elle commande[2]; mais elle t'oblige sans te contraindre. Je t'ai voulu libre pour faire de toi le contremaître responsable de la création.

1. Pourquoi l'homme aspire-t-il à l'infini ? Parce qu'il y pense. L'être veut le bien comme il le connaît. Si l'animal pensait à l'infini, il le voudrait. L'homme y pense, — non pas tout le temps, et c'est pour cela qu'il n'y aspire pas toujours. Mais alors même qu'il n'y pense pas, alors même que délibérément il veut n'y pas penser, pour s'enfermer dans le périssable, il est condamné, par sa nature même, à penser toujours et donc à désirer au delà de ce qu'il possède, et ainsi à chercher l'infini en détail quand il n'y aspire pas en bloc, à vouloir indéfiniment au delà du point où il voulait arrêter son rêve, au fur et à mesure qu'il le réalise. — C'est un point où nous insisterons dans un prochain volume : *La Loi de la vie*.

2. La loi du maître est ainsi d'accord avec la loi de l'être. Nous l'expliquerons longuement dans *La loi de la vie*.

Tu as autorité sur tous les êtres inférieurs : à toi de les faire servir à ma gloire, en les utilisant selon mes vues. Tout est pour toi dans le monde, et c'est par toi que tout est pour Dieu[1]. Je t'ai voulu libre et responsable pour que tu puisses mériter et pour que je puisse passer avec toi un contrat qui liera ma justice. Ma justice, ma sagesse mettait des bornes aux manifestations de ma bonté, mais il dépend de toi de supprimer les bornes au nom même de ma justice ; car je m'engage, si tu remplis la tâche que je te confie, à être moi-même ton magnifique salaire, *merces tua magna nimis*[2]. Tu ne peux pas te contenter à moins ; mais tu ne peux pas désirer et je ne puis pas te promettre davantage, puisque c'est l'infini que j'offre à ta liberté.

Tel est le point de vue essentiel de la Providence à l'égard des hommes. L'homme, parce qu'il pense, en d'autres termes parce qu'il est homme, aspire à l'infini et il est libre. Libre, il peut se révolter ; mais aspirant à l'infini, il a besoin de Dieu. Et Dieu se donnera à l'homme si l'homme obéit à Dieu. C'est ainsi que l'homme étant libre, reste le maître de son destin ; et que Dieu devant avoir le dernier mot, reste le maître de sa gloire.

L'homme peut manquer son but qui est d'être heureux ; mais ce ne sera que par sa faute. Dieu ne peut pas manquer le sien, qui est le triomphe

1. *Omnia enim vestra sunt. Vos autem Christi, Christus autem Dei* (1 Cor., III, 22 sq.)

2. *Gen.*, XIII, 1.

de l'ordre; il triomphera, au choix de l'homme, par la récompense ou par le châtiment. Et voilà comment la Providence met d'accord la puissance, la sagesse, la justice et la bonté, dans le drame où Dieu avec tous ses attributs et les hommes avec toutes leurs vertus et tous leurs vices sont les acteurs.

Mais ce monde n'est que le premier acte du drame. Il comporte des péripéties où il semble que les divers acteurs tour à tour dominent la scène. Attendons le dénouement qui débrouillera toutes les situations dans la lumière et mettra tout en place.

Ce monde est un commencement et non pas le tout. C'est un moyen et non pas le but. Le plan de la Providence n'est pas de mettre le ciel sur la terre, mais de donner aux hommes sur la terre le moyen de mériter le ciel.

Voilà le point de vue de Dieu; et, pour comprendre quelque chose à la Providence, il faut voir le monde dans cette perspective. On ne comprend plus rien si on regarde cette grande question par les *petits côtés*, par les détails qui masquent l'ensemble comme un arbre devant les yeux peut cacher la forêt; et surtout par le *mauvais côté*, le point de vue terrestre; c'est alors comme une tapisserie qu'on regarde à l'envers. Si nous coupons ce monde de l'autre, il devient inintelligible. L'enfant, dans le sein de sa mère, s'il avait l'usage de sa raison, s'il était déjà une manière de savant sachant tout de son petit monde à lui, mais ne sachant rien de plus, ignorant qu'il doit naître un jour, ce pauvre

enfant ne comprendrait rien au hasard qui l'a mis là et aux chocs mystérieux qui le bousculent, à ses poumons qui n'ont point d'air, à ses yeux qui n'ont point de lumière, à ses membres ramassés qui sont sans emploi. Il trouverait sa vie absurde. Et il aurait raison. Elle n'a de sens que par le terme où elle doit aboutir. La vie hors du sein maternel, voilà l'unique explication de cette première étape. La vie au ciel, voilà l'unique explication de la vie humaine en ce monde. C'est au ciel que la Providence nous conduit, pour autant que notre liberté ne s'y opposera pas. Ce n'est pas à la fortune, au plaisir, à tous les petits bonheurs de la terre : ces choses-là, qui nous passionnent peut-être, ne l'intéressent pas ou ne l'intéressent qu'autant qu'elle y voit des moyens pour le but. C'est au ciel qu'elle vise, et les chocs qui semblent nous bousculer avec la douleur ne sont que des moyens plus efficaces de nous mener à terme, d'assurer notre naissance au monde éternel.

Voilà, non pas, certes, toute l'explication de la Providence mais le *premier mot* qu'il faut en dire, le point de perspective où il faut regarder le plan de Dieu, pour en voir se dessiner les grandes lignes et pour deviner déjà quelque chose de l'harmonie souveraine que l'Eternité nous révèlera.

CHAPITRE III

LES PROCÉDÉS DE LA PROVIDENCE

Nous connaissons le point de vue de la Providence. Il nous reste à voir les procédés qu'elle emploie pour assurer l'exécution de son plan.

Ils sont de deux sortes : les uns relèvent de l'action directe de Dieu ; les autres de l'action des causes secondes, c'est-à-dire des êtres que la Cause Première a créés.

I

C'est un fait que nous ne sommes pas seuls en ce monde. Nous sommes plongés dans l'océan des êtres. Et ces êtres, tous, sont des causes : ils agissent. En agissant, ils changent quelque chose autour d'eux, ce qui veut dire qu'ils agissent les uns sur les autres. Le monde ne constitue pas une sorte de Musée Grévin où les êtres, immobiles et inertes, figés une fois pour toutes dans leurs attitudes respectives, ne se feraient point de mal entre eux parce qu'ils seraient incapables de se faire aucun bien. Ce serait un monde morne. Et d'ailleurs, c'est impossible : l'être est fait pour agir.

Un être qui ne pourrait pas agir, qui ne serait cause de rien, bon à rien, serait un être sans raison d'être et Dieu ne l'aurait pas tiré du néant.

Ces êtres agissent donc, et chacun à sa manière : l'homme n'agit pas comme la brute, ni l'oiseau comme le cheval, ni la violette comme le chêne, ni l'eau comme le feu ; pas plus que, parmi les machines que l'homme construit, la montre n'agit comme la grenade explosive, ni l'automobile comme le sous-marin. Ils agissent par leur être même[1] ; et c'est pour obtenir la variété des causes, que les hommes multiplient les machines, et que Dieu a créé des êtres divers.

Et de tous ces êtres, il a fait les agents de sa Providence ordinaire à l'égard de l'homme. Comme un roi, s'il se réserve d'intervenir directement au besoin ; si même, comme, seul, un Dieu peut le faire, il voit et surveille tout dans le détail : il s'en remet, pour la marche ordinaire des événements, « pour l'expédition des affaires courantes », aux lois établies et aux fonctionnaires ou employés de ses divers services.

Ces employés, ce sont les êtres inférieurs, les animaux, les plantes, les éléments inorganiques. Ils sont confinés dans un service défini, dont ils ne sortent pas. Ils n'ont pas d'initiative[2]. Ils dif-

1. Le principe est général et vaut, nous l'avons dit (p. 25, note 1), pour Dieu même.

2. La matière est inerte. L'inertie est le contraire de l'initiative. La vie, la vie sensitive surtout, surajoute à la matière une certaine spontanéité, mais tellement circonscrite qu'elle laisse subsister la *constance* de la loi. Il n'y a que la liberté qui pose un commencement (*initium*), et constitue ainsi une initiative.

fèrent entre eux ; mais leur être à chacun d'eux, au moins dans son fond essentiel, ne change pas ; et leur action se retrouvera donc identique dans les circonstances identiques ; ce qu'on exprime en disant qu'elle est constante. Les formules qui définissent (ou qui définiraient) cette action constante, c'est ce qu'on appelle leurs lois. Ils ne s'en écartent jamais. Et c'est ainsi qu'ils remplissent leur tâche providentielle, qui est de nous servir.

Ils nous servent même à notre insu. Les forces inorganiques à elles seules ont aménagé notre planète, avec des tempêtes au besoin, des volcans, des tremblements de terre, des cataclysmes, pour en brasser les éléments divers, pour faire émerger les continents, pour creuser les fleuves et les mers, pour surélever les montagnes, pour emmagasiner la houille noire dans le sous-sol, la houille blanche sur les sommets, pour pétrir peu à peu l'humus propre à la culture, pour faire, en un mot, la terre habitable à la vie. Les animaux et les plantes ont paré et en quelque sorte meublé la demeure. Les uns et les autres, depuis que l'homme y est venu, continuent leurs services, fournissant, en plus, la matière à notre corps, le sang à nos veines, l'air à nos poumons, la lumière à nos yeux ; assurant les milliards de besognes compliquées que nécessite l'entretien de notre vie. Ils ne boudent pas à l'ouvrage, ils ne se mettent jamais en grève, et on les trouve, quand on veut, prêts toujours pour toutes les besognes supplémentaires, pourvu qu'on sache leur commander — au nom de la loi. Ils n'obéissent qu'à leurs lois, et nous devons compter avec eux.

Mais ils obéissent toujours, et l'on peut compter sur eux.

Et vidit Deus quod esset bonum[1], et Dieu vit que c'était bien.

* * *

En dehors de la foule innombrable de ces serviteurs modestes et sûrs, il y a, dans le gouvernement de la Providence, les fonctionnaires de l'ordre administratif, qui, détenant une parcelle de l'autorité divine, ou du moins ayant leur initiative propre, peuvent en abuser. Ce sont les êtres libres.

Dans tous les gouvernements, il y a, entre le pouvoir et les sujets, des intermédiaires qui abusent de leurs fonctions ; mais ces fonctions sont nécessaires : ni les sujets ni le pouvoir ne peuvent s'en passer. La Providence, qui pourrait s'en passer, ne l'a pas voulu; parce qu'elle a voulu nous investir tous, à tour de rôle et à des titres divers, de cette dignité, de cette puissance, de cette joie de faire du bien aux autres. Ah! si nous répondions à ses desseins; si nous ne laissions rien perdre, par notre négligence ou nos prévarications, des bons exemples, des bons conseils, des encouragements, des services, de tous les biens, en un mot, que par nous Dieu destine aux autres ; si chacun remplissait exactement sa fonction providentielle, comme ce monde prendrait vite un autre aspect, et que d'objections contre la Providence tomberaient aussitôt !

1. *Gen.*, I.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait que, dans le plan de Dieu, nous sommes tributaires les uns des autres. Si le déterminisme de la matière est un canal par où sa Providence habituelle fait passer les biens qu'il nous destine, la liberté des hommes en est un autre, et celui par où nous viennent les dons les plus riches.

Et d'abord celui qui sert de base à tous, la vie.

Nous la devons à la liberté de nos parents. Même pour ce don royal, plus que royal, divin, Dieu, qui aurait pu y suffire avec un *fiat*, a voulu associer d'autres libertés à la sienne. Il se réserve de commander au néant pour en faire sortir l'âme immortelle ; mais il laisse aux parents le soin de fournir la matière, et ainsi de décider si, oui ou non, il créera, lui, une âme de plus ; si, oui ou non, il y aura un homme de plus dans le monde.

Que dis-je ! Il leur laisse un pouvoir plus redoutable encore. Les hommes naissent avec une mise de fonds très variable, au point de vue de la santé, du tempérament, de l'équilibre nerveux, de toutes les qualités physiques qui influeront sur l'exercice du sentiment, de l'intelligence et du vouloir ; en somme, au point de vue de tout ce qui va conditionner leur valeur de vie. Eh bien, ce n'est pas le Créateur qui a dosé ces différences, c'est la famille ; c'est, dans l'enfant, le contre-coup de la liberté des aïeux. Telles qu'elles sortent des mains de Dieu, toutes les âmes humaines se valent. Elles sont toutes neuves, sans histoire, sans hérédité, sans aucune tare, alertes, bien venues, faites par la main du même ouvrier dans le moule de la même essence.

Elles sont identiques, rien ne les distingue. Mais elles ne seront pas seules pour vivre et pour agir, pour faire un homme. L'âme en ce monde n'agit qu'à travers un corps. Et le corps de chaque enfant, dès le début, a une histoire, qui le distingue de tous les autres : c'est l'histoire de sa race.

La matière est inerte, elle garde la trace des chocs reçus ; et la matière d'un corps vivant garde donc le contre-coup des pensées, des vouloirs, des sentiments, des passions qui l'ont fait tressaillir. Or une loi mystérieuse veut que la parcelle de matière par où les parents transmettent la vie, soit précisément le résumé ou la résultante de tout leur organisme tel que leurs races et surtout leur propre vie l'ont peu à peu façonné. Ce n'est pas une vie humaine quelconque, c'est leur vie à eux, telle qu'ils la possèdent, qu'ils donnent à leurs enfants. *Nemo dat quod non habet*, on ne donne que ce qu'on a.

Et l'enfant qui, pour être, ne peut que recevoir, n'a comme mise de fonds que ce qu'on lui donne[1].

Sa vie sociale comme sa vie physique est d'abord un don de sa race. Il trouve en venant au monde des tendresses, des soins, des dévouements, un père et une mère, ces deux trésors dont il ne soupçonne pas le prix, mais dont il ne saurait se passer ; un nom qu'il n'a pas choisi, mais qui a déjà sa valeur sociale ; une situation, une fortune, des relations, des sympathies spontanées qu'il ne s'est

1. Pour le noter en passant, ceux qui réclament l'égalité absolue parmi les hommes, devraient d'abord trouver le moyen de leur donner à tous la même hérédité.

point faites, mais qui encadreront ses premières démarches dans la société.

Sa vie morale elle-même commence par être un héritage. Tandis que l'animal, après sa naissance, en quelques jours ou en quelques heures, a fini son éducation, et n'a plus besoin de son père et de sa mère et ne les reconnaît plus, l'enfant, pendant de longues années encore, ne peut pas s'en passer. Pourquoi? parce que l'homme n'est pas né tout entier quand il est dans son berceau. Il n'est pas né encore à sa vie morale, qui est son achèvement nécessaire. Et la nature enferme l'enfant, par le besoin, dans sa famille, pour qu'il y forme peu à peu son être moral comme il a formé son être physique dans le sein maternel, pour que son âme y vive des principes de la race comme son corps a vécu du sang de sa mère ; et comme il y a pris son premier capital de santé, il prend dans la famille son premier capital de vertu.

Et vidit Deus quod esset bonum. Oui, c'est bien comme cela. L'esprit est satisfait : c'est conforme à la nature des êtres. Le cœur est satisfait : l'une des plus grandes douleurs de ce monde, a-t-on dit, est de pouvoir si peu pour ceux qu'on aime. Le père et la mère peuvent beaucoup, même avant sa naissance, pour leur enfant ; et la Providence, en leur mettant au cœur cet immense amour, leur a mis en mains, pour le témoigner, un immense pouvoir.

C'est dans la famille que l'homme trouve d'abord les principaux fonctionnaires de la Providence à son égard ; mais il en rencontrera d'autres toujours

sur sa route. Nous sommes prompts à nous plaindre ; mais si nous faisions le compte exact de ce que nous avons reçu, nous verrions que le bien l'emporte sur le mal, et que la reconnaissance devrait l'emporter en nous sur l'amertume. Nous devons beaucoup à ceux qui nous entourent, à ceux qui sont plus haut, à ceux qui sont plus bas, aux grandes entreprises et aux petits métiers, aux ouvriers et aux industriels, aux savants qui nous apprennent à conquérir la matière, aux apôtres qui nous apprennent à conquérir le ciel, aux saints qui nous aident de leurs exemples, à ceux qui prient pour nous, à ceux qui nous encouragent, à ceux qui nous aiment, à la patrie, aux vivants et aux morts, à ceux qui ont fait à la France son capital de gloire et de vertus, à ceux, là-bas, qui meurent pour la faire vivre ; en un mot à la société des hommes, où tant de libertés travaillent pour nous et restent à notre égard ce qu'elles doivent être, les fonctionnaires de la Providence.

Et ce n'est pas seulement dans notre vie physique, dans notre vie sociale, dans notre vie morale, que nous sommes, pour une si large part, tributaires les uns des autres : c'est encore dans notre vie surnaturelle.

La foi, même quand elle n'est pas un héritage, est un don de Dieu qui, généralement, ne passe jusqu'à nous que par l'intermédiaire de l'homme ; car *quomodo credent ei quem non audierunt ? Quomodo autem audient sine prædicante ?*[1] Comment

1. *Rom.*, X, 14.

croire à Jésus-Christ si l'on n'entend pas parler de lui ? Et comment pourrions-nous entendre cette parole de salut s'il n'y avait personne pour la dire ?

Mais ce n'est pas encore la foi, c'est la grâce sanctifiante qui constitue proprement la vie surnaturelle. Or ce don qui surpasse infiniment tous les autres dons — qui est vraiment un don divin, la vie de Dieu en nous[1] — la grâce sanctifiante elle-même, comme la vie physique, si elle réclame, pour s'accroître, le jeu de notre activité personnelle, ne commence, elle aussi, dans la conduite habituelle de la Providence, que par l'intervention d'une autre liberté que la nôtre. Normalement, en effet, c'est le baptême qui nous la communique et c'est le sacrement de pénitence qui la restitue au pécheur : or le baptême et la pénitence, comme d'ailleurs tous les autres sacrements, supposent un ministre. Il n'est pas au pouvoir du ministre de doser, comme le font les parents pour la vie physique, la part de vie surnaturelle qui nous est communiquée avec les sacrements ; parce que c'est Dieu, ici, et non pas l'homme, qui donne sa vie et qui est père ; parce que le ministre n'est

1. Non pas la plénitude de la vie divine, mais une énergie vitale (greffée sur l'âme humaine) qui, par droit de nature, ne peut appartenir à aucune créature possible, mais à Dieu seul, et qui met en nous une faculté correspondante, celle de voir Dieu face à face, tel qu'il est, le jour où notre évolution sera achevée, c'est-à-dire après notre naissance au ciel. Et si donc nous avons pu dire déjà que la vie est un don divin, en ce sens qu'elle ne peut venir que de Dieu ; la grâce sanctifiante est un don divin en ce sens encore qu'elle est en elle-même une réalité en quelque sorte divine. Pour employer les termes de l'École, on peut dire que, dans le premier cas, le *don* est pris au sens actif ; et dans le second, au sens actif et passif.

qu'un instrument et non pas une cause ; parce que la matière du sacrement n'est que le signe et la condition et non pas un élément de l'effet produit ; mais cette condition est requise, cet instrument doit intervenir. Si le ministre se récuse ou s'il néglige d'accomplir les rites prescrits, le sacrement n'existe pas. Il n'y aura pas de baptême s'il n'y a pas quelqu'un qui baptise ; il n'y aura pas d'absolution reçue s'il n'y a pas quelqu'un pour la donner ; il n'y aura pas de communion si un prêtre ne consacre pas l'hostie ; il n'y aura pas de sacrement de mariage si chacun des époux n'a pas l'intention de donner à son oui le sens voulu [1]. Et ainsi de tous les sacrements.

Et vidit Deus quod esset bonum. S'il y a, en effet, même en ces occurrences, des fonctionnaires qui prévariquent, c'est l'exception, une exception qui, d'ailleurs, ne laisse pas la Providence désarmée ni l'âme sans appel — nous le verrons bientôt. Mais la règle, c'est que la fonction s'accomplit ; et de la sorte les sacrements, par les gestes du ministre, par les signes sensibles qui les accompagnent, nous donnent sur ces grandes grâces nécessaires une certitude pratique, une assurance matérielle qui était bien désirable et qu'il nous eût été sans doute difficile d'obtenir par d'autres moyens.

Quoi qu'il en soit des explications, tels sont les faits. Dans la surnature comme dans la nature, nous sommes largement tributaires des causes secondes.

1. Dans le mariage, ce sont, en effet, les époux qui sont, l'un à l'égard de l'autre, les ministres du sacrement.

C'est par elles, par le déterminisme des lois physiques et par le contre-coup sur notre vie de la liberté humaine, que nous recevons, pour une grande part, les biens que la Providence nous destine.

*
* *

De ces constatations, deux conclusions pratiques se dégagent pour l'emploi de notre propre liberté.

La première est que, si nous voulons obtenir un résultat, nous devons en prendre les moyens.

Les êtres de la nature, nous l'avons dit, sont des serviteurs mais non pas des esclaves ; ils n'obéissent qu'à leurs lois, et c'est au nom de leurs lois qu'il faut leur commander pour nous faire servir. Il n'entre pas dans le plan de la Providence de modifier à tout propos leur consigne, ni de substituer à leur action régulière son intervention directe et souveraine pour accomplir les besognes dont ils ont la charge.

Demander à la prière ce que nous pouvons et nous devons obtenir en mettant en jeu les causes secondes, c'est donc aller contre l'ordre providentiel ; ce n'est pas un acte de foi, c'est un acte de superstition et de paresse. Si le laboureur veut une moisson, qu'il laboure le champ et qu'il y jette la semence. Des neuvaines de prières n'y suffiraient pas. Qu'il prie pour ce qui dépasse son pouvoir ; par exemple, pour confier à la Providence la protection de la récolte contre les mauvais hasards de

la température; mais « aide-toi d'abord, et le Ciel t'aidera ». — Nous voulons réussir dans une affaire, dans une entreprise, dans une carrière : il y a des hasards qui peuvent bien ou mal tourner, il y a place pour une intervention providentielle et donc pour la prière qui la sollicite ; mais cette prière ne doit pas dispenser de la réflexion, du travail, de l'effort qui consiste à chercher et à prendre tous les moyens naturels d'aboutir. — Dans notre action sociale et religieuse, confions nos grands désirs à la Providence, et d'autant mieux que nous luttons pour sa cause ; mais, si nos désirs sont sincères, traduisons-les par les actes qui en assurent l'exécution ; agissons, organisons-nous avec prévoyance, avec méthode, avec énergie. Sans doute Dieu peut tout ; mais il veut que nous puissions quelque chose : commençons par faire ce que nous pouvons, et demandons-lui de faire le reste. — L'apôtre lui-même, s'il ne peut pas se passer des moyens surnaturels, ne peut pas davantage s'en contenter ; car si la conversion ou la sanctification des âmes est une œuvre divine, elle s'amorce par une façon de parler et d'agir, de saisir l'attention, de convaincre l'esprit, d'émouvoir le cœur, par tout un ensemble de faits qui sont des œuvres humaines. — Notre propre sanctification est soumise à la même loi. Nous voulons corriger tel défaut, pratiquer telle vertu ; nous prions ; c'est bien, c'est même nécessaire : sans la grâce nous ne pouvons rien ; mais la grâce non plus ne peut rien sans nous. La vertu n'est pas un article manufacturé d'avance et qui se débite, en échange d'une prière, dans un magasin

de confections ; c'est une façon de vivre, c'est de la vie. Et c'est au vivant de vivre sa vie. C'est à lui, à lui seul, de se faire, avec le lait de sa mère, du sang ou, avec la grâce de Dieu, de la vertu. Il ne peut pas plus se passer de la grâce de Dieu que du lait de sa mère ; mais il ne peut pas davantage, pour faire un acte vital, se passer de le vivre, et donc d'y mettre du sien.

Les Musulmans se croisent les bras et disent : « C'est écrit ». Non, ce n'est pas l'événement qui est écrit. Ce qui est écrit, c'est la loi, c'est que les causes produiront leurs effets. Il s'agit donc, au lieu de se croiser les bras, de mettre en branle les causes. Il s'agit de prier — car, en un sens, tout dépend de Dieu — et de vouloir — car, en un sens qui a aussi sa vérité, tout dépend de nous.

C'est la première conclusion, celle que nous dicte le déterminisme des causes physiques : conclusion de bon sens.

Il y en a une autre, qui est une conclusion de bon cœur et que nous suggère le rôle de la liberté.

Puisque nous détenons tous une part d'autorité et d'influence ; puisque nous sommes tous, à des degrés divers, les fonctionnaires de la Providence vis-à-vis des autres, acquittons-nous de notre fonction avec l'exactitude, l'application, « la conscience professionnelle » qu'elle réclame.

Il y a quelques années, la charité française versa des millions en faveur des sinistrés de la Martinique. Ces millions se fondirent, avant d'arriver au but, dans les mains qui avaient la charge de les

distribuer. Il est à croire, du moins, que les prévaricateurs n'avaient pas l'impudence de gémir sur la misère des sinistrés ni sur l'indifférence de la charité publique. Nous aurions, nous, mauvaise grâce à nous apitoyer sur les misères humaines en incriminant la Providence, si nous commencions par retenir et gaspiller les biens qu'elle nous a confiés pour les secourir. Il y a autour de nous des âmes que nous avons à ravitailler de sa part en lumière, en bons exemples, en tendresse, en bonheur, en vertu : ne les laissons pas mourir de faim. Chez les Juifs, quand on trouvait un cadavre portant les traces d'une mort violente, la loi voulait que tous les adultes du voisinage vinssent lever la main sur le cadavre et jurer qu'ils n'étaient pour rien dans la mort de cet homme[1]. Il faut, nous aussi, que sur toutes les âmes mortes, sur toutes les vies brisées, sur tous les bonheurs détruits, nous ayons le droit de lever la main et de jurer que ce n'est point par notre faute.

Ce serment, ce sont les parents surtout qui doivent se donner le droit de le faire sur la tête de leurs enfants. O vous qui avez le désir et l'espoir d'être pères, un jour, ou d'être mères, souvenez-vous du pouvoir redoutable que la Providence vous confie. Ces enfants à naître que d'avance vous aimez, préparez-leur un bel héritage. Vous voulez leur donner la fortune : c'est bien. Vous voulez leur donner une situation dans le monde, un nom respecté : c'est bien. Et pour cela, quel

1. *Deut.*, XXI, 1-8.

que soit sous ce rapport l'héritage reçu de vos aïeux, vous travaillez à l'agrandir encore; vous vous faites à vous-mêmes, pour le donner à vos enfants, un nom respecté, une situation dans le monde, une fortune : c'est bien. Mais souvenez-vous que ce sera la part la moins importante de votre héritage, que tout cela n'est qu'un cadre pour la vie, et que c'est la vie surtout qu'il faut leur donner riche et belle. Ils n'auront comme première mise de vie rien de plus que ce que vous leur donnerez, et vous ne leur donnerez rien de plus que ce que vous aurez. A vous de commencer par être ce que vous voulez qu'ils soient un jour. A vous de voir si vous avez assez — ou si, par hasard, vous auriez trop — de santé, de pureté, de noblesse, de vertu, pour faire le bonheur de votre enfant. On demandait à Napoléon à quel âge il fallait commencer l'éducation d'un enfant ; il répondit : « Vingt ans avant sa naissance, par l'éducation de sa mère ». Il aurait pu ajouter : « Et par celle de son père ».

II

En déléguant aux causes secondes une part de son action providentielle, Dieu fait acte de gouvernement et non pas d'abdication. Il garde et il exerce, sur tous les êtres, une action immédiate, permanente et souveraine.

Mais il les gouverne d'après leur nature. Nous en faisons autant, dans la mesure où nous sommes

sages : nous ne manœuvrons pas un serviteur comme un cheval, ni un revolver comme une montre, ni l'eau comme le feu.

L'homme, par la matière qui est en lui, est soumis aux lois mécaniques : Dieu ne pouvait pas, à moins de l'élever jusqu'à en faire un ange, le dispenser habituellement de cette dépendance. Mais l'esprit pénètre la matière humaine et y introduit la liberté : Dieu respectera surtout cette liberté, car il ne pourrait la violenter qu'en rabaissant l'homme jusqu'à en faire une brute.

Et voilà l'un des plus grands problèmes que Dieu ait eu à résoudre avec sa Providence. Il faut qu'il reste Dieu et qu'il soit donc le maître ; mais il faut que l'homme reste un homme et qu'il soit donc libre.

L'expérience nous fait voir que le problème est résolu.

Nous le voyons en nous d'abord. Nous n'avons pas à réfléchir beaucoup sur les événements de notre vie pour comprendre que nous sommes entre les mains d'une puissance qui nous dépasse, et qui se sert, au besoin, de nos résistances mêmes pour nous conduire par les chemins où nous refusions de passer. « Un autre que toi, disait Jésus à Pierre, te ceindra les reins et te mènera où tu ne veux point aller »[1]. Mais, malgré tous les sophismes dont nous essayons à certains jours de nous ensorceler, malgré toutes nos connivences, personne ni rien ne peut nous arracher de la conscience la con-

1. *Joa.*, XXI, 18.

viction que, dans nos vices comme dans nos vertus, nous mettons, plus ou moins selon les heures, une part de réflexion et de liberté qui les fait nôtres, qui nous en constitue responsables. Nous sentons, avec une évidence qui balaie tous les doutes, que Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous; que, pour tenir les rênes à nos instincts, pour faire notre métier d'hommes, pour vivre avec notre raison et non pas avec nos sens, pour donner le grand rôle à notre conscience, pour monter en valeur morale, il faut le vouloir d'un libre élan toujours et parfois d'un rude effort. Et par une expérience qui n'est que trop claire et trop fréquente, nous voyons bien que nous restons capables de tourner le dos au devoir.

Nous le voyons pour nous, nous le voyons pour les autres. Et ce rôle de la liberté nous apparaît dans l'histoire avec un relief saisissant. Même quand elle doit bouleverser des nations, Dieu laisse passer la liberté de l'homme : il a laissé le Kaiser déchaîner la guerre. Même quand elle bouleverse l'Eglise, quand elle déchire la robe sans couture de l'unité doctrinale et risque de compromettre pour des siècles l'orientation de l'histoire, Dieu laisse passer la liberté de l'homme : il a laissé faire Luther. Même quand elle bouleverse tout le plan de la Providence sur l'humanité : il a laissé faire Adam. « Dans votre puissance souveraine, ô Seigneur, vous jugez de tout avec tranquillité et vous disposez de nous avec un grand respect[1]. »

1. *Sap.*, XII, 18.

Il respecte notre liberté pour le bien comme pour le mal. Il la sollicite alors, mais il ne la contraint pas. Même quand il confère une mission spéciale, qu'il s'agisse de la vocation d'une âme ou d'un peuple, il choisit, il appelle, il marque le but, il offre les grâces, et il dit : « *Vade... si vis*, va..., si tu veux. » Il n'a pas contraint Jeanne d'Arc quand il lui a dit : « Va, fille de Dieu », ni Clovis quand il lui a donné la mission de faire la France, ni Moïse quand il lui a confié le salut des Juifs, ni la Vierge de Nazareth quand il a voulu accomplir la vieille promesse et donner au monde le Rédempteur. Même alors, il a attendu la réponse de Marie, l'*Ecce ancilla* de la créature qui devait s'unir au *Fiat* du Créateur.

Ainsi, même dans les cas les plus manifestes où il conduit les événements, où il veut le but d'une façon absolue et nous le fait savoir, même alors, s'il entend se montrer le Maître, il le fait avec un respect divin des prérogatives qu'il a départies à l'homme, et il laisse agir la liberté.

Cottolengo a l'idée d'ouvrir à Turin un modeste asile pour y recueillir les misères humaines, toutes, au fur et à mesure qu'elles se présenteront. Elles se présentent en foule. La première maison étant pleine, on achète la voisine. Peu à peu, c'est tout un quartier de la grande ville qui est envahi. Les malades, les infirmes, les malheureux de toutes les catégories s'y entassent par milliers. Il faut les soigner : deux congrégations se fondent pour y pourvoir. Mais il faut les nourrir : Cottolengo ne possède rien, et il ne veut rien posséder ; il ne

capitalisera pas ; il attendra au jour le jour la charité. Et au jour le jour, elle est venue ; elle continue à venir, et toutes ces bouches affamées, depuis quatre-vingt-huit ans, mangent à leur faim. La Providence s'en mêle, c'est clair ; mais elle n'a pas de collecteurs d'impôts ; c'est librement que la charité vient frapper à la porte et donner ses aumônes grandes ou petites, de telle sorte que l'addition fasse le compte[1]. Et combien d'autres œuvres à travers le monde, fondées et prospérant sous la même raison sociale : Providence et libre charité !

La Providence a voulu faire des Juifs un peuple à part, y maintenir, à travers l'universelle apostasie, le culte du Dieu unique et l'attente du Messie promis à l'humanité. Elle a proclamé son dessein par la voix des Prophètes. Mais les Juifs étaient un peuple d'oreille et de cervelle dure, peu enclin à l'idéal, attiré vers les biens de la terre, épris de réalisations immédiates, et qui, perpétuellement, « regimbait contre l'aiguillon », tournant le dos au Dieu du Sinaï, pour courir, à l'exemple de ses voisins, au Veau d'or, aux Baals, à tous les dieux de la superstition et de la volupté. Les Juifs ont

1. La première fondation de Cottolengo remonte à l'année 1828. *La Piccola Casa della divina Provvidenza* — c'est le nom de l'œuvre — couvre une superficie de 200.000 mètres carrés, héberge environ 7.000 malheureux, et dépense, au bas mot, plus de trois millions de francs chaque année. Elle n'a ni rentes ni fondations d'aucune sorte. Rien n'est organisé pour faire venir les aumônes, pas le moindre comité. Les Turinois l'appellent « le miracle de chaque jour ». Voyez Pietro Paolo Gastaldi, *Vita del Venerabile servo di Dio Giuseppe Benedetto Cottolengo*, Turin. La maison Bloud et Barral, à Paris, en a publié une traduction française par Mgr Constans.

imprimé abondamment sur leur histoire la marque de leur liberté perverse. Mais Dieu a trouvé le moyen de les tenir malgré tout et de les ramener toujours à leur destinée providentielle, à la préparation et à l'attente du Messie. Leur vie sociale comme leur vie individuelle, toute leur sentimentalité comme toute leur mentalité a été imprégnée de cette grande espérance, de cette longue attente fatidique, au point qu'elle les a marqués d'un sceau qui persiste encore. Ils n'ont pas voulu croire que leur Messie devait souffrir ; c'est la seule de leurs prophéties qu'ils se sont refusé à croire ; mais en la niant, ils l'ont eux-mêmes accomplie.

L'étrange histoire de ce peuple à part, aussi bas que les autres par ses instincts, plus bas que quelques autres[1] par sa civilisation humaine, si haut, incomparablement plus haut, et malgré lui, par sa doctrine et par son culte[2], cette indéniable et inexplicable histoire est un merveilleux amoncellement de preuves qui font éclater, dans une égale évidence, la persistance de la liberté humaine et la maîtrise souveraine de la Providence divine.

L'Eglise a pris la suite de cette démonstration expérimentale. Le Sauveur a déclaré la bâtir sur le roc, assurant qu'elle sera debout « jusqu'à la

1. Par exemple, que les Babyloniens.

2. Incomparablement plus haut à cet égard que ne le seront Platon ou Aristote. Et cette doctrine est prêchée par des « prophètes » qui sortent à différentes dates de différents milieux, qui parlent chacun d'après sa mentalité et son vocabulaire, mais qui se trouvent d'accord sans s'être concertés, et font accepter à un peuple têtu la doctrine, le culte et la morale qui lui répugnent le plus violemment.

consommation des siècles et que les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » La Providence, pour donner force à cette promesse, a-t-elle enchaîné les puissances de l'enfer? Non pas. Jamais elles ne furent plus habiles, plus organisées, plus acharnées que dans cette période de l'histoire. Contre l'œuvre de Dieu la liberté des hommes a dressé une à une toutes les forces de la terre : la politique, la loi, le bourreau, le persiflage et la haine, le mensonge et la science, l'orgueil de l'esprit et les passions du cœur, tout ce qu'elle a voulu, tout ce qui pouvait donner une arme aux « puissances de l'enfer ». Jésus avait annoncé des persécutions, des hérésies, des scandales : rien de tout cela n'a manqué. L'Eglise venait à peine de naître, que la liberté des Césars déchaînait contre elle la puissance formidable de l'Empire. Depuis lors, jusqu'à Napoléon et à Bismarck et au delà, combien de Césars, grands ou petits, ont eu la fantaisie d'essayer leur force contre elle! Et combien d'autres qui, n'ayant pas de sceptre à brandir mais des passions à satisfaire, ont essayé de mordre sur ses dogmes ou sur sa morale! La liberté a eu pleine licence. Et non pas seulement celle de ses ennemis, mais celle de ses faux amis. Jusque dans les cloîtres, jusque sous la pourpre cardinalice, jusque sous la tiare pontificale, le baiser de Judas a pu se renouveler autant que les Judas l'ont voulu.

Et cependant ces papes indignes, — il y en a eu quelques-uns, très peu, tandis que plus du quart sont canonisés. Mais enfin, il y a eu des

indignes, — eh bien, ces hommes qui avaient le redoutable privilège d'être les gardiens de la doctrine et qui pouvaient donc la livrer, qui pouvaient la modifier dans le sens de leurs passions, et ainsi, d'un mot, faire mentir la promesse du Christ, n'ont jamais dit ce mot. N'ayant pas le courage de mettre leur vie d'accord avec la doctrine, ils n'ont pas cédé à la tentation de mettre la doctrine d'accord avec leur vie. Mahomet a fait cela; Luther l'a fait : ils ont retouché au fur et à mesure leurs révélations pour les faire cadrer avec leurs pratiques. Les papes, non, pas un, jamais.

Et tandis que tous les empires les uns après les autres se sont écroulés, que toutes les organisations sociales, après un peu de temps, se désagrègent, l'Eglise de Jésus-Christ, seule, reste debout comme une forteresse inviolable, quelles que soient la mollesse et les défaillances de ses défenseurs et la violence des assaillants.

Bien des fois les assaillants ont pavoisé pour la victoire ou ont composé des épitaphes pour le Christ et pour l'Eglise. La première, libellée par Ponce Pilate, était de grand style et clouée sur une croix. Les Juifs mettaient les sceaux du Sanhédrin sur la tombe. Mais le mort sortait de sa tombe et s'avançait dans l'histoire. Dioclétien crut en avoir raison, et il fit frapper des médailles pour célébrer cette date mémorable : *Nomine christianorum deleto*. Voltaire, qui le rencontrait quinze siècles plus tard, ne lui en donnait plus que pour vingt ans. A quatre-vingt-dix ans de là, Michelet diagnostiquait qu'il n'avait plus que quelques jours à

vivre[1]. Frère-Orban, quelques années plus tard, se vantait d'avoir amené le cadavre sur le bord de la fosse; il ne fallait plus qu'un geste, disait-il, pour l'y précipiter. Et depuis lors, cent fois, en Allemagne, en France, un peu partout, ses ennemis ont répandu ses lettres de faire-part et mené ses funérailles avec de grands cris de triomphe, suivis le lendemain de cris de rage et de nouveaux complots pour tuer encore ce mort terriblement vivant.

Il y a des hommes qui veulent le tuer; mais il veut vivre. Il laisse faire aux hommes ce qu'ils veulent; mais il garde le moyen de faire ce qu'il veut; il ne supprime pas leur liberté, mais il n'abdique pas la sienne.

*
* *

Tels sont les faits. Comment cela se peut-il? Comment la liberté garde-t-elle ses coudées franches sans entraver la Providence? Comment la Providence garde-t-elle la maîtrise des événements sans faire violence à la liberté?

C'est une question difficile à résoudre, si l'on veut aller jusqu'au détail. Mais qu'importe? L'obscurité du mode ne supprime pas l'évidence du fait. Les savants discutent aussi sur la nature et le mode de la force électrique, des combinaisons chimiques, des sécrétions thyroïdales, du métabolisme cellulaire, et ils n'y voient pas clair ou ils n'y voient

1. Michelet, *Histoire de France*. Préface de 1869.

rien ; mais ce n'est pas une raison de mettre en doute les faits établis et d'en négliger les conséquences. On ne sait rien de la façon dont l'idée, dans le vivant, déclenche les actes, ou l'on sait tout juste qu'elle actionne dans le cerveau les cellules nerveuses qui tiennent sous leur dépendance l'acte voulu ; comment l'idée opère-t-elle ce choix parmi les millions de cellules, et comment l'immatériel peut-il agir sur la matière ? On n'en sait rien. Cela n'empêche pas de savoir que l'idée agit et fait agir. Un raisonnement très simple nous montre que l'espace réel ne peut pas être infini [1] ; mais l'imagination n'arrive pas à se représenter une limite au delà de laquelle il n'y a plus d'espace. Et ainsi de tant d'autres faits qui baignent dans le mystère. En deux mots, nous savons quelque chose, mais nous ne savons pas tout. Nous ne savons même le tout de rien. Et il n'est donc pas étonnant qu'au delà de ce que nous savons se trouvent des choses que nous savons mal ou que nous ne savons pas. La lumière de notre raison n'étant pas infinie, s'arrête quelque part, pour faire place à la pénombre ou à l'obscurité ; mais en avouant, là où plane l'ombre, que nous ne voyons pas clair, ne fermons pas les yeux là où la lumière brille.

« C'est pourquoi, dit Bossuet [2], la première

1. Supposons qu'il soit infini : la moitié de cette étendue le serait-elle encore ? Si oui, il y aurait donc des infinis de même ordre plus grands les uns que les autres ; si non, deux moitiés finies feraient donc un tout infini : conséquences inadmissibles, montrant que l'hypothèse est fausse.

2. Bossuet, *Traité du libre-arbitre*, chap. IV, fin.

règle de notre logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier ; mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. »

Et d'autant mieux, ici, que les deux bouts de la chaîne sont, nous l'avons vu, en pleine lumière.

Et s'il est difficile de voir aussi clairement comment ils se raccordent, il n'est pas impossible, du moins, de l'entrevoir.

La clé du mystère est sans doute dans la science de Dieu. Savoir, en beaucoup de cas, c'est pouvoir. Le pouvoir de l'homme sur les phénomènes de la nature s'est agrandi à la mesure de sa science. Même les forces les plus capricieuses, les vents, la vapeur, l'électricité, la foudre, dès qu'il a su leurs lois, il a pu les dompter et les faire servir à ses desseins. Armé de la science, si courte qu'elle soit encore, il a transformé en un siècle la figure de la planète. Avec un sous-marin il navigue sous les flots ; avec un avion il s'envole dans les airs ; avec une mitrailleuse il peut, ne fût-il qu'un soldat médiocre, décimer tout un bataillon de héros ; en jetant une torpille, en appuyant le doigt sur un bouton, il peut faire sauter un cuirassé. Pourquoi ? Parce qu'il sait quelques lois qu'ignoraient nos aïeux. Les Allemands, s'ils avaient su, à Verdun, l'inconsistance de nos lignes, auraient passé à travers la brèche ouverte. Notre généralissime, s'il savait tous les plans de l'en-

nemi, le battrait à coup sûr. Savoir, c'est pouvoir.

Or Dieu sait tout, tout ce qui peut être, tout ce qui est, tout ce qui sera, tout ce qui serait dans telles circonstances données. Et rien ne l'empêche, s'il le veut, d'amener de loin les circonstances, comme l'homme amène de loin à une usine la force électrique. Il peut agir ainsi sur les phénomènes de la nature. Si l'homme, en pressant sur un bouton, peut faire sauter un navire, Dieu, en déplaçant au bon moment et au bon endroit un atome, peut changer, à l'échéance voulue, la face de la terre. Et c'est de la sorte, au dire de Laplace, par une « chiquenaude » initiale, qu'il a débrouillé le chaos et organisé le monde [1]. Il peut agir sur les décisions humaines : l'occasion nous « apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu, en sorte qu'on dit et qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait. Et cet endroit inconnu à l'homme de ses propres actions et de ses propres démarches, c'est l'endroit secret par où Dieu agit et le ressort qu'il remue » [2].

Sur les hommes et sur les choses, il peut agir discrètement, sans révéler sa trace, sans troubler l'ordre apparent des phénomènes [3] : et c'est sa Pro-

1. « J'ai en mains, disait-il, tous les éléments pour l'organisation du monde ; mais il faut quelqu'un qui donne la chiquenaude. » C'est donc, d'après lui, la *chiquenaude* donnée par ce *quelqu'un* qui explique le rôle joué par les éléments du cahos avec lesquels s'est organisé le monde matériel dans l'espace et dans le temps. — Cette phrase de La Place est partout citée ; mais personnellement nous ne l'avons pas rencontrée dans ses œuvres, et nous ne pouvons pas garantir son authenticité.

2. Bossuet, *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, Livre VII, art. VI, 6e proposition.

3. Nulle science humaine ne sera jamais capable d'analyser à tout moment l'histoire de chaque atome, pour en établir le

vidence habituelle. Il peut le faire avec éclat et marquer son passage par une action qui dépasse manifestement la portée des causes secondes mises en présence : et c'est le miracle.

Mais le miracle lui-même n'épuise pas son pouvoir. Et si la force physique dont l'homme dispose pour utiliser sa petite science est limitée par les disponibilités de ses muscles et par l'espace étroit où son organisme peut atteindre[1], la puissance de Dieu est sans limite comme sa science. Il a, pour utiliser cette science infinie au service de ses desseins, le *fiat* créateur, qui peut tirer du néant au fur et à mesure les êtres et les forces ; il a sa grâce, qu'il peut répandre à flots continus, parce qu'elle ne change rien directement à l'enchaînement des phénomènes et à l'ordre que sa sagesse a voulu pour l'univers, sa grâce qui, sans violenter la liberté, peut illuminer l'esprit autant qu'il en est besoin pour faire se décider le vouloir.

La Providence est donc en mesure de gouverner le monde à sa guise, et rien n'y arrive malgré elle ni contre son attente. « Où la sagesse est infinie, il ne reste plus de hasard »[2]. Le hasard est pour nous : c'est « un nom dont nous couvrons notre

déterminisme et voir si une action supranaturelle ne s'est pas intercalée dans la chaîne des antécédents. L'action providentielle pourra donc rester secrète autant que la Providence le voudra.

1. L'homme peut savoir, par exemple, le moyen de modifier l'état ou le mouvement des astres ; mais ce moyen n'est pas à sa portée. L'adage *savoir c'est pouvoir* n'est donc entièrement vrai que pour celui qui a la puissance physique d'employer les moyens qu'il sait nécessaires.

2. Bossuet, *Politique*, Livre VII, art. VI, 6e proposition.

ignorance »[1] ; mais « Dieu a tout vu, tout mesuré, tout compté »[2]. « Jusqu'aux cheveux de notre tête, ils sont tous comptés »[3]. La liberté elle-même ne saurait mettre en défaut ni sa prévoyance ni son pouvoir.

Supposez, dit William James, un joueur d'échecs très fort en face d'un joueur novice. Il sait à l'avance tous les mouvements possibles sur l'échiquier et les parades qui leur correspondent : il gagnera s'il le veut[4]. Dieu est plus sûr encore de son coup que ce terrible joueur. Il peut, sans rien abdiquer de ses droits, laisser du jeu à la liberté de l'homme : avant même de gagner la partie au jour de ses justices, jusque dans le moment que l'homme l'outrage, il est, il se sait le Maître ; et ses patiences, si longues ou si inexplicables qu'elles nous paraissent, ne sont jamais des impuissances.

Sur le pont du navire, les passagers vont à leur guise ; mais ils sont tous emportés vers le port où les conduit le pilote. Sur la planète, les hommes s'agitent ; mais, sans modifier leur allure ni gêner leur itinéraire, la terre les emporte avec elle, malgré eux ou à leur insu, vers le point mystérieux où elle s'en va dans l'espace. Toutes les manifestations de la vie organique, la nutrition, la respiration, la circulation de la sève ou du sang, les

1. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIIe partie, chap. VIII.

2. *Eccli,* I, 9.

3. *Math.,* X, 30.

4. Voyez William James, *La volonté de croire.* Traduit par Loys Moulin. Paris, Flammarion, 1916, p. 196.

mouvements des nerfs ou des muscles, les échanges intra-cellulaires, tous les détails pris à part sont accomplis par les forces physico-chimiques ; mais l'ensemble, la direction leur échappe ; elle relève de la vie, qui englobe ces forces, les domine et, sans les détruire, sans violenter leurs lois, les canalise au service de son dessein. Ainsi la Providence, à la mesure où elle le veut, englobe la liberté dans son plan à elle, et emporte les hommes et les peuples et tous les mouvements de l'histoire vers le but qu'elle leur a marqué.

Ne craignons pas, en tenant « fortement ce bout de la chaîne » qui est notre liberté, de faire disparaître cet autre bout qui est la Providence. Ils sont l'un et l'autre forgés d'un métal à toute épreuve au feu de l'expérience la plus claire et de la raison la plus décisive.

*
* *

De cette double évidence se dégagent deux conclusions pratiques, l'une de confiance et l'autre d'énergie.

La première est que Dieu se servira de son infini pouvoir pour réaliser son dessein. Or son dessein est de permettre à l'homme sur la terre de mériter le ciel. Au jeu des causes secondes, qui, actionnées par des forces aveugles ou par le caprice de la liberté des autres, pourraient en certains cas nous masquer malgré nous la route du ciel, la Providence, par son action immédiate, superposera donc, un jour ou l'autre, les secours,

les grâces, au besoin les miracles qui nous permettront de prendre nos responsabilités et de choisir notre route. C'est le strict minimum qu'elle ne refuse à personne.

Mais son pouvoir comme sa bonté étant inépuisables, il dépend de nous d'obtenir toujours davantage. Nous avons deux moyens, dont l'un est de demander : *Petite et dabitur vobis*[1]; et dont le second est d'utiliser au fur et à mesure les grâces reçues : *Qui enim habet, dabitur ei*[2]. Travailler, en effet, pour le ciel, c'est entrer dans les vues de la Providence et nous assurer, si l'on peut dire, sa complicité ; c'est augmenter aussi en nous la vie surnaturelle ; or cette vie, en même temps que notre mérite, notre droit au ciel, mesure le degré où nous sommes les enfants de Dieu, et il va de soi que, dans cette mesure même, la prière de l'enfant se fait plus efficace et l'amour du Père plus accueillant.

Mais si tout justifie la confiance, rien n'autorise le laisser-aller. Et si Dieu est assez puissant, nous l'avons dit, pour amener la liberté elle-même à choisir ce qu'il veut, s'il est bien clair qu'il ne se servira jamais de cette puissance à l'encontre des intérêts de notre salut, il n'est pas démontré cependant qu'il s'en servira pour nous sauver en dépit de tout. Il est même certain qu'il ne le fera généralement pas[3]. Et il est très probable qu'ayant fait

1. *Math.*, VII, 7.
2. *Math.*, XIII, 12.
3. Nous dirons pourquoi dans un autre chapitre.

l'homme libre, c'est pour lui laisser habituellement, avec tout l'honneur et tout le mérite, tous les risques de la liberté [1].

Sans doute la Providence ne se désintéresse point. Sa grâce enveloppe, attire, stimule la liberté ; mais si elle commence tout, à elle seule elle n'achève rien ; et si notre salut doit être tout entier son œuvre, il doit être aussi la nôtre. Il y a une joie savoureuse à devoir son bonheur à un être aimé ; mais il y en a une autre à le tenir de soi, à se sentir, dans le succès, le fils de ses œuvres. Cette double joie doit nous appartenir : le ciel aura un goût de conquête en même temps qu'il sera le don de l'amour. Il faut le mériter. Et puisque, en définitive, la tâche de le mériter constitue toute notre raison de vivre, elle nous est donc aussi personnelle que notre vie même, et il n'est au pouvoir de personne, pas même de Dieu, de nous en dispenser ou de nous y remplacer.

Aide-toi et le ciel t'aidera ; en d'autres termes, à toi de commencer si tu veux que la Providence achève : c'est, disions-nous, le programme de nos tâches humaines. La Providence t'a aidé, aide-la ; elle a commencé sans toi, à toi d'achever avec elle : c'est le programme de notre salut.

Là encore, ce qui est écrit, c'est que les effets suivent les causes, et que pour arriver au but il faut en prendre le chemin.

Quant à la conclusion doctrinale à tirer de ce

1. *Deus ab initio constituit hominem et reliquit illum in manu consilii sui* (Eccli, XV, 14). *Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei dabitur illi* (Eccli, XV, 18).

chapitre, elle tient en ceci : Dieu est le Maître souverain et il le montre quand il veut ; mais il n'en abuse pas, et les procédés habituels de sa Providence consistent à laisser agir, en les surveillant, les causes secondes, non seulement celles qui ne sortent pas de la consigne qu'il leur a tracée, mais celles-là aussi qui peuvent désobéir. Rien n'arrive malgré lui : il peut tout empêcher comme il peut tout obtenir. Il fait ce qu'il veut ; mais il veut que les causes agissent et que les causes libres agissent librement. C'est ce qui fait l'intérêt du drame de la création, et donnera sa splendeur au dénouement qui mettra tout en place.

CHAPITRE IV

LA DISTRIBUTION PROVIDENTIELLE DES BIENS ET DES MAUX

« *Et vidit Deus quod esset bonum.* Et Dieu vit que c'était bien. »

Mais ce n'est pas toujours l'avis des hommes. Eux aussi ont jeté un regard sur l'humanité, et beaucoup trouvent que ce n'est pas bien, qu'elle n'est pas établie sur un plan équitable, qu'elle est mal gouvernée. Ils se scandalisent en particulier de l'infortune des justes et de la prospérité des méchants. A les en croire, c'est à ceux-ci que vont les biens de ce monde.

Faut-il les en croire ?

I

Voyons d'abord les faits.

Qu'est-ce donc que cette « prospérité des méchants » ? Qu'ont-ils en partage de plus que les justes ?

Les plaisirs ? Oui, il y en a qui ne sont que pour eux, tous ceux qu'on ramasse dans le péché. C'est une question de savoir s'ils témoignent ainsi d'un

goût très délicat, et s'ils y trouvent leur compte, comme c'est une question de savoir s'il faut envier, alors qu'on peut s'asseoir à une table mieux servie, les malheureux qui cherchent leur pain dans le ruisseau. Mais il est naturel que les plaisirs du péché soient pour les pécheurs.

Ont-ils plus de richesses ? Oui, quelquefois ; souvent peut-être. Et cela s'explique : la conscience ne les gêne pas. Il est sûr qu'entre deux concurrents, celui qui se débarrasse de la conscience pour n'avoir plus à compter qu'avec les gendarmes, est beaucoup plus à l'aise que l'autre. Les gendarmes surveillent de moins près que la conscience. Il y a des fortunes bâties sur l'iniquité, et c'est encore un appoint pour les pécheurs.

Peuvent-ils compter sur une vie plus longue ? Rarement, mais ce n'est pas impossible. Les lâches qui s'embusquent à l'arrière, ou qui, à l'heure de l'assaut, se terrent dans un trou, ont plus de chances de vivre que les braves courant au-devant des mitrailleuses. Cela s'explique.

Toute cette fameuse « prospérité des méchants » s'explique d'un mot : ils en prennent les moyens. Ils se font, de ces biens de la terre, le but suprême à conquérir, ils y mettent tout leur rêve, toute leur science, tout leur effort ; ils y subordonnent tout, ils y sacrifient tout. L'ardeur de leur vouloir et l'efficacité des moyens ; en d'autres termes, le jeu de leur liberté et le déterminisme des phénomènes expliquent assez qu'ils y réussissent parfois, au moins pour un temps.

Mais ils n'y réussissent pas toujours ni pour tou-

jours. — « Pourquoi, se demande un auteur [1], voit-on le mal l'emporter si souvent sur le bien ? » — Réponse : « Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps. » Pour peu qu'on regarde longtemps, on voit, dans une sinistre évidence, que le péché, le mépris de la morale, a répandu sur l'humanité, même au point de vue des seuls intérêts de ce monde, incomparablement plus de maux que de biens.

Il a édifié quelques fortunes, mais il en a dilapidé bien davantage ; et Le Play, après l'enquête la plus minutieuse et la plus étendue sur nos sociétés modernes, a pu établir, comme une loi de sociologie, que la morale est, pour les familles et pour les peuples, la première condition de la prospérité [2].

L'égoïsme et la lâcheté, la peur de la souffrance et le souci de jouir, ont quelquefois prolongé une vie que le devoir aurait vouée au sacrifice ; mais le vice a tué plus d'hommes que les batailles les plus meurtrières, sans parler des maladies, des infirmités, des tares inexpiables, dont il grève, en même temps que ses bénéficiaires, toute leur postérité ; et, c'est encore une loi, une loi de biologie, qu'il tend, s'il se prolonge, à tuer la race après l'avoir étiolée [3].

1. Alex. Dumas, fils, *L'Etrangère*. Paris, C. Lévy, Acte III, sc. VIII.

2. Voyez Le Play, toute son œuvre. Indiquons au hasard : *L'organisation de la famille*. Mame, 4e édit., 1895, p. 7, 112 ; — *Les ouvriers d'Occident*, Paris, Dentu, 1879. I, 72 ; — *Les ouvriers européens*, Paris, Dentu, 1878. I, 578 ; — *La réforme sociale*, Paris, Plon, 1864. I, 6, 10, 14, 49.

3. Cf. Dr H. Larger, *Stigmates obstétricaux de la dégénérescence*, thèse. Paris, 1901.

Le plaisir lui-même n'apparaît comme l'apanage du pécheur, que si on ne regarde pas assez longtemps, et c'est encore une loi — une loi de psychologie — qu'il faut bientôt le payer de plus en plus cher pour une ration de plus en plus réduite. Le plaisir suffit à la bête et lui reste fidèle ; il ne suffit pas à l'homme, et peu à peu il lui échappe. En cédant au désir des sens, on le nourrit, on l'exalte, on l'exaspère. Qui a bu boira, ou du moins voudra boire, de plus en plus, d'une soif horrible. Le plaisir ne désaltère pas la soif du cœur, il l'irrite par son insuffisance, il la fait inassouvissable en concentrant sur lui le besoin d'infini bonheur qui est en nous. L'organe aussi, fouetté par l'habitude, halète de plus en plus, en même temps qu'il se fatigue et se blase. De sorte que, par la liberté de l'esprit qui s'égare, qui cherche l'infini où il ne peut pas le trouver, comme par la fatalité de la matière qui garde la trace des actes passés, qui se cramponne et qui s'épuise, le désir grandit en même temps que la satisfaction diminue, faisant la soif toujours plus ardente et plus inassouvie. Et finalement le vice traîne après lui la tristesse et le désespoir, et se fait le principal pourvoyeur du suicide. Ce sont les *jouisseurs* qui sont tristes ; ce sont les *viveurs* qui se tuent. « Au lieu de demander au ciel du bonheur, disait Albert de la Ferronnays, ils ont demandé à la terre du plaisir, et le ciel et la terre les déshéritent tous deux [1] ».

Ils peuvent bien, en effet, puisqu'ils sont libres,

1. Mme Craven, *Récit d'une sœur.*

chercher l'infini où il n'est pas ; mais ils ne peuvent pas l'y trouver. Ils peuvent bien prendre leurs sens pour guides ; mais ils ne peuvent pas faire que leurs sens soient des guides sûrs. Ils peuvent bien, au lieu de s'adapter au monde tel que Dieu l'a fait et d'y chercher le moyen qu'il y a mis pour nous d'aller au Ciel, ils peuvent bien essayer de se faire le centre du monde et de l'adapter à leurs désirs ; mais le monde résiste, et il n'est pas en leur pouvoir d'en changer les lois, pas plus que de changer leur nature ni les dimensions de leur cœur. Et voilà pourquoi, même quand tout leur réussit, ils ne sont pas heureux, parce qu'ils ne sont pas dans l'ordre.

Le bonheur est la conscience d'une vie harmonieuse. Pour avoir conscience de cette harmonie, il faut qu'elle existe ; pour qu'elle existe, il faut la vivre, il faut la faire ; et pour la faire, il faut s'adapter au réel, à la réalité du monde, qui nous fournit des moyens, mais non pas le but, à la réalité de notre nature et de notre destinée d'hommes, qui dépasse celle de la brute, qui nous impose, avec de grands devoirs, un grand idéal et une grande espérance. Nous avons été faits pour quelque chose de plus grand que nous et de plus grand que le monde. Essayer de nous suffire, c'est nous condamner à sentir le vide. Essayer de remplir ce vide avec le fini, c'est jeter une pierre dans un gouffre.

Ce ne sont pas les biens qui nous entourent, mais celui que nous réalisons ; ce n'est pas le cadre qui fait le bonheur de la vie, mais une façon

de la vivre. Combien qui se plaignent, qui trouvent l'existence intolérable et qui se suicident, et dont les autres, parce qu'ils ne voyaient que le cadre, étaient jaloux ! Combien de Carmélites, cloîtrées derrière leurs grilles, dans l'horizon étroit de leur pauvre cellule, dans le dénûment de tout, dans l'immolation perpétuelle, portent, dans leur âme sereine et allègre, plus de vrai bonheur que n'en soupçonnent tous les « heureux de ce monde » !

*
* *

Les saints ne se suicident pas. Ils ne sont pas tristes. Un saint qui serait triste, disait finement saint François de Sales, ne serait qu'un triste saint ! Ils souffrent, mais « ils ne souffrent pas de souffrir [1] », parce qu'ils portent leur idéal assez haut et assez vaste pour tout contenir et tout harmoniser, pour faire une place à la souffrance et lui trouver une raison d'être ; parce qu'ils savent pour qui et pour quoi ils souffrent, parce qu'ils espèrent, parce qu'ils aiment.

« La prospérité des méchants ? » Ah ! ce ne sont pas eux qui ont inventé ce mot : ils n'ont que de la pitié pour les pécheurs. La distribution providentielle des biens ? Ce ne sont pas eux qui s'en plaignent : ils se trouvent comblés. Le plan de la Providence, les procédés de la Providence ? Ils

1. *Sœur Elisabeth de la Trinité, religieuse Carmélite,* 1880-1906. *Souvenirs.* Carmel de Dijon, édition in-16 (sans date), p. 271.

ne s'en tourmentent pas; ils ne discutent pas; ils ne dissèquent pas, en tâtonnant, en pesant les mots. Ils ne cherchent pas : ils ont trouvé. Ils savent. Ils savent que Dieu est puissant, qu'il est sage, qu'il est bon, qu'il les aime; et de toute leur foi, de tout leur cœur, ils le lui rendent. Cela leur suffit pour vouloir tout ce qu'Il veut, pour accueillir tout ce qu'Il permet, pour gravir, quand il le faudra, les yeux fermés, le cœur vaillant, le *Fiat* ou l'*Alleluia* sur les lèvres, tous les calvaires.

L'intelligence attire à elle son objet et le comprend à sa manière, à sa mesure : elle ne peut ainsi que rapetisser Dieu. L'amour va vers l'être aimé et le prend tel qu'il est : voilà pourquoi, quand il s'agit de Dieu, aimer, c'est le meilleur moyen de comprendre. Parce qu'on ne risque pas de le surfaire, on ne risque pas de se tromper. On comprend tout sans peine, ou s'il reste quelque chose qu'on ne comprend pas, on comprend qu'on n'a pas à le comprendre. Mais sans le comprendre, on le devine, on le pressent, et l'on sait que la Providence est toujours bonne et belle, toujours digne de l'amour tout-puissant, et de la puissance tout aimable.

Aussi les saints portent-ils sur toutes les routes, même les plus rudes, où ils ont à passer, une âme chantante. C'est la Mère des douleurs qui a entonné le premier *Magnificat*. C'est le Sauveur qui sentait son cœur à l'étroit, dans sa vie sublime, tant que l'heure n'était pas venue d'être baptisé d'un baptême de sang[1]. Et sur leurs traces, les

1. *Luc*, XII, 50.

disciples ont fait retentir au long de tous les siècles le même étrange cantique, depuis les Apôtres qui s'en allaient joyeux parce qu'on les avait couverts d'outrages : *Ibant gaudentes!* depuis saint André saluant d'un cri d'amour la croix qu'on lui apporte : *O bona Crux, diu desiderata!* depuis saint Ignace d'Antioche réclamant la joie d'être broyé par la dent des bêtes : *Bestiis fruar!* jusqu'à saint François Xavier, sollicitant toujours plus de souffrances : *Amplius, Domine!* jusqu'à sainte Térèse ne pouvant supporter de vivre sans souffrir : *Aut pati aut mori!* jusqu'à cette enfant qui vient de mourir au Carmel de Dijon, et qui, écrasée par les douleurs du corps et de l'âme, était ravie d'être pour le Sauveur comme une « humanité de surcroît en laquelle Il puisse encore souffrir pour la gloire de son Père », qui datait ses lettres « du palais de la douleur et de la béatitude », qui écrivait à une amie : « Mon bonheur grandit à proportion de ma souffrance », et à sa mère : « Oh ! dis-Lui merci pour moi, je suis si, si heureuse[1]. »

Le monde ne comprend pas, c'est entendu ; mais que l'on comprenne ou non, ce sont des faits, et il faut bien les admettre.

Et si de telles âmes sont rares, elles sont légion, celles qui, « tout en souffrant encore de souffrir », ne se plaignent pas de leur sort et ne songent pas à envier celui des pécheurs. Combien de veuves de la guerre, les unes après l'expérience faite des bonheurs humains, les autres, toutes jeunes, qui

1. *Elisabeth de la Trinité*, 196, 215, 223, 198.

ont à peine eu le temps d'échanger leur voile nuptial contre leur voile de deuil; combien de héros mutilés en face de leurs infirmités et des sacrifices perpétuels qu'elles représentent; combien de chrétiens ou de chrétiennes broyés par la vie, s'en vont joyeusement, dans la lumière, le regard en haut, l'âme droite, le cœur plein de la grande espérance! Ils souffrent de souffrir. Le Sauveur les avait prévenus : « Le monde s'amusera et vous souffrirez; mais votre souffrance se changera bientôt en allégresse[1]. » Et rien qu'à l'espérer, cette allégresse irradie déjà leur douleur.

Quand on oppose le malheur des justes à la prospérité des pécheurs, on parle donc trop vite. Les faits n'obéissent pas à cette démarcation catégorique. Les comptes exacts devraient être établis, même du point de vue de ce monde, par profits et pertes. Les pécheurs, avec les joies du péché, en assument les risques; les justes, avec les risques de la vertu, en recueillent les joies. Et si l'on voulait faire la balance, le nombre serait grand des pécheurs déclarés en faillite. Si l'on dénombrait au contraire ceux qui se sentent et se disent habituellement heureux, contents de leur sort, on ne trouverait guère que les saints[2].

1. *Joa*, XVI, 20.

2. Nous ne voulons point dire par là que le bonheur de la vie soit toujours rigoureusement proportionné à la vertu : ni que le témoignage de la conscience suffise jamais à payer au juste prix la vertu ou le vice : nous avons dit et prouvé le contraire dans notre *Naturalisme devant la science*. Paris, Librairie académique, 1911, ch. VIII.

II

Tels sont les faits.

Dans la genèse de ces faits, dans la distribution des biens et des maux de ce monde aux justes et aux pécheurs, quel est le rôle de la Providence ?

Il suffit pour répondre, d'appliquer les principes établis dans le chapitre précédent.

Et d'abord nous savons que la Providence laisse agir habituellement les causes secondes. Si elles agissent, elles produisent leurs effets ; pour les produire, elles n'obéissent qu'à leurs lois, et non pas au souci de punir le vice ou de récompenser la vertu. Ce n'est pas leur métier. La pièce d'or ne se change pas en braise dans la main du malhonnête homme ; et les éclats d'obus sur le champ de bataille ne modifient pas leur trajectoire pour épargner les honnêtes gens. Les causes mécaniques ne connaissent ni les honnêtes gens ni les autres ; elles ne savent rien de la morale et ne choisissent pas. Si les justes en pâtissent comme les pécheurs, si les pécheurs en profitent comme les justes, c'est qu'ils sont hommes, c'est-à-dire munis, les uns et les autres, d'un corps qui subit les contre-coups de la matière, et d'un esprit qui peut saisir les lois des phénomènes et en faire jouer le déclic.

Il est vrai que la liberté des hommes, elle aussi, fait partie des causes secondes, qu'elle choisit et doit se préoccuper de la morale. Oui, mais nous savons qu'elle peut la violer et nous faire souffrir.

Et nous en souffrons, nous sommes exposés à la malveillance, à la calomnie, à l'injustice, au vol, au meurtre, comme aux frimas, aux accidents, aux maladies, à la mort, non pas parce que nous sommes des justes ou des pécheurs, mais, ici encore, parce que nous sommes des hommes. « Tout homme en qualité d'homme est sujet à tous les malheurs de l'humanité [1]. »

Mais voilà précisément ce qui scandalise. On se demande « pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable ; et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir » [2].

J. de Maistre, qui se fait l'objection, la réfute d'un mot en disant que « le simple énoncé en démontre l'absurdité ».

Et de fait, on n'arrive même pas à imaginer ce que serait un monde où nul bien ne pourrait échoir aux pécheurs. Ils ne pourraient donc même pas manger et dormir ! Que dis-je ? La vie déjà est un bien, et les pécheurs devraient commencer par ne pas vivre ; tandis que les justes, s'il fallait en écarter tous les maux de ce monde, ne devraient pas mourir ; et non seulement eux, mais leurs proches et amis devraient être immortels, pour qu'ils n'aient pas à les pleurer. Et si ces amis étaient des pécheurs, ils devraient donc à la fois mourir parce que pécheurs, et ne pas mourir parce que les amis de quelque juste.

1. Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Edit. Garnier, 24 sq.

2. *Ibid.*, 13.

Et que serait la vertu dans de semblables hypothèses? Supposez par exemple, qu'à la guerre, la Providence, pour récompenser le courage et punir la lâcheté, réserve toutes les blessures aux lâches et rende tous les braves invulnérables : où serait le mérite du courage[1]? Où serait même le courage, puisque c'est la peur des coups qui pousserait à les braver? Supposez que la Providence, pour récompenser la mortification, verse dans l'organisme un plaisir plus grand que celui dont on se prive : où serait la mortification? Surtout si, pour rester fidèle au même principe, on veut encore que la gourmandise ou la sensualité se trouve dépouillée de tout agrément ou même, pour sa pénitence, transformée en douleur? Inutile d'insister : il est bien clair que nous sommes, là, dans l'absurdité pure.

Mais il y a une autre réponse : quand Dieu se mêle de faire la justice, il la fait en Dieu. S'il entreprend de récompenser ou de punir, il le fera, non pas d'après notre estimation, mais d'après la sienne; c'est à la balance de sa justice qu'il pèsera nos mérites. Or, pesée à cette balance, la vertu vaut le ciel, et le péché mortel, l'enfer. Si l'enfer devait suivre immédiatement chaque péché, où en seraient la plupart des hommes? Et si le premier acte de vertu devait ouvrir le Ciel, qui donc aurait le loisir de devenir un saint?

La Providence nous a mis sur la terre pour

1. C'est la réflexion de Louis Arnould, *La Providence et le bonheur d'après Bossuet et Joseph de Maistre.* Paris, Société française de Librairie, 1917, p. 102.

nous permettre de mériter le Ciel, et au degré de bonheur, d'amour et de gloire que nous aurons choisi en utilisant au jour le jour ses grâces avec l'effort de notre liberté. Elle a voulu que le temps de l'épreuve nous restât inconnu et nous fût mesuré par les causes secondes où s'encadre notre vie. Il n'entre pas dans son plan de brusquer la mort pour jeter à l'enfer un pécheur qui peut se convertir le lendemain ou pour transporter au ciel une âme à qui le temps va permettre de prendre toute sa croissance et de porter des fruits abondants pour l'Eternité.

— Mais, dira-t-on, il ne s'agit pas de faire en ce monde la pleine justice. Nous demandons une sanction terrestre et provisoire, qui, sans être adéquate et tout en réservant les sanctions éternelles, servirait de leçon aux pécheurs et empêcherait le scandale des justes. Ce ne serait qu'un rappel de la Providence, une confirmation de la loi morale, les premières arrhes de la justice à venir.

— Non, la justice qui n'est pas juste n'est plus la justice : elle ne convient pas à Dieu. Et puis, il y a un vieil adage du droit : *Non bis in idem*. On ne punit pas deux fois. Si les pécheurs étaient déjà châtiés en ce monde, ils se croiraient quittes avec Dieu.

Et puis encore, une sanction immédiate et automatique, quelle qu'elle soit, ne confirme pas la loi morale, mais la masque ou la supprime. Si la morale nous montre l'infini bonheur au terme, c'est qu'elle est la loi de l'homme et que la loi d'un être, en réglant son activité, doit le conduire à son des-

tin ; mais, en nous montrant le bonheur au terme, elle ne nous parle que de mérite et de perfection sur la route ; son métier n'est pas de flatter nos caprices mais de les dompter, de nous faire préférer le devoir à l'intérêt et la conscience au plaisir.

Et enfin, la morale ni la Providence n'ont besoin de cette sanction provisoire comme preuve. Elles en ont assez d'autres. Au mauvais riche qui voulait envoyer un message pour avertir ses frères de la réalité du jugement, Abraham répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent... Que s'ils ne veulent pas les écouter, ils ne croiraient pas davantage quelqu'un qui viendrait à eux d'entre les morts[1]. »

A mesure qu'on réfléchit au plan de la Providence, on voit qu'il ne gagnerait rien à être corrigé par les hommes.

*
* *

Mais si nous voyons que les bonnes raisons ne manquent pas pour abandonner la distribution des biens et des maux de la terre à l'action des causes secondes, nous savons que la Cause Première surveille cette action et qu'au besoin elle la supplée. Et c'est ici que la Providence fait une distinction entre les justes et les pécheurs.

A l'égard des justes, elle peut se définir d'un mot : c'est une Providence paternelle. Le juste,

1. *Luc*, XVI, 27-31.

par la grâce sanctifiante, est l'enfant de Dieu, et Dieu à son égard ne peut donc qu'être Père, — un Père qui veut à son enfant le vrai bien, la vraie vie, le vrai et définitif bonheur, mais qui ne dédaignera pas, quand elles seront sans danger, d'accorder à sa prière les consolations provisoires de ce monde, comme le père et la mère accordent à leurs enfants des jouets inoffensifs ; mais ils refusent les jouets dangereux, et ils n'hésitent pas, quand le moment est venu, à leur faire un programme où les jeux cèdent la place à des tâches plus austères, parce qu'ils veulent, de leurs enfants, faire des hommes.

La Providence veut, des justes, faire des saints. Or l'épreuve est la grande école des saints, et la Providence ne peut pas vouloir en écarter toujours les justes.

Peut-il arriver que non seulement elle permette l'épreuve, mais qu'elle la leur ménage de parti pris, alors que l'action naturelle des causes secondes la leur aurait épargnée ? — Oui.

Et d'abord quand les justes la demandent. Il y a des braves que leur sort retiendrait à l'arrière et qui demandent à partir pour le front. Il y en a, au front, qui réclament à leurs chefs les missions les plus dures et les plus périlleuses ; et les chefs les leur accordent, sans les garantir contre le péril ni contre la souffrance. Ces braves souffrent, et souvent ils meurent ; et personne, pas même les orphelins et les veuves, n'accuse les chefs d'avoir été trop durs. Les victimes se sont offertes parfois pour laver dans leur sang de vieilles souillures ;

plus souvent pour suivre les traditions de bravoure de leur famille, ou pour le salut des autres, ou pour l'amour de la France. Les mêmes motifs d'expiation, de rédemption, d'amour, l'amour des hommes et l'amour de Dieu, le désir de suivre les traces de Jésus, inspirent à des cœurs vaillants la même prière ; et la Providence peut l'exaucer d'autant mieux que, si les victimes ne songent qu'à s'immoler, Dieu prévoit qu'elles vont faire leur âme plus belle et leur bonheur de l'éternité plus grand.

Mais à ceux qui ne réclament pas la souffrance ou qui la redoutent, la Providence peut-elle faire une part plus large que ne la mesurerait le jeu des causes secondes? — Oui encore. Les chefs en font autant pour des raisons d'ordre général, quand ils envoient au péril ceux qui resteraient plus volontiers à l'abri. Un père en fait autant pour des raisons de tendresse paternelle, quand il oblige son fils à des études, à des travaux, à des soins d'hygiène dont il ne se soucierait pas. Une mère en fait autant quand elle applique sur la poitrine de son enfant un révulsif qui le fait pleurer ou quand elle appelle le chirurgien. Que le plaisir, que la satisfaction de nos aises ne soient pas le bien suprême de l'homme, qu'il faille à certains jours en faire le sacrifice, tout le monde le sait quand on n'a pas à discuter contre la Providence ou à se faire le complice de quelque passion. Ce sacrifice, la France vient de le demander à des millions d'hommes, et ils l'ont fait. Et s'ils ne l'avaient pas fait, ou seulement si, au moment de partir, sachant que c'était

le départ vers la souffrance et vers la mort, ils avaient hésité sur le seuil, les femmes elles-mêmes, les mères, les épouses, les fiancées, les auraient poussés par les épaules en leur criant : « Va te battre ! »

On peut donc avoir des raisons de permettre, de souhaiter, de vouloir la souffrance à ceux qu'on aime, ou, pour mieux dire, de leur vouloir un bien assez nécessaire, assez grand, pour sentir que la souffrance ou la mort ne le payera pas trop cher.

C'est ainsi que peut aimer une mère, c'est ainsi que Dieu a aimé son Fils. C'est ainsi que parfois il nous aime... Et s'il nous est donné, dans nos épreuves, de voir qu'elles sont une de ces marques d'amour, nous avons tous les droits de nous réjouir et d'espérer ; car Dieu sait tout d'avance et il est tout-puissant, et s'il modifie par un acte de sa Providence spéciale le jeu des causes secondes, pour nous mettre en face d'une épreuve qu'elles nous auraient normalement épargnée, ce n'est pas pour l'unique souci de nous faire souffrir, ni pour nous tendre un piège, c'est pour nous sauver ou nous sanctifier, pour nous arracher à la torpeur, à l'enlisement, à un péril qui menace notre âme, ou pour nous jeter de vive force à quelque grande occasion de mérite et de bonheur dont il prévoit que nous ferons notre profit [1].

1. En effet, s'il peut, pour des raisons d'ordre général, laisser agir les causes secondes, même quand il prévoit que, par notre faute, nous en abuserons, il est au moins improbable qu'il en modifie le cours à dessein pour soumettre à une épreuve particulière une âme qui, en fait, n'en profiterait pas. La Providence vise au bien général de préférence à un bien particulier, au

Vis-à-vis des pécheurs, il est clair que les raisons ne manquent pas à la Providence si elle a le dessein de les faire passer par l'épreuve, non pas, nous l'avons dit, d'une façon automatique et continue, mais de temps à autre, pour faire éclater sa puissance, pour atténuer certains scandales, pour donner au monde ou, du moins, aux pécheurs eux-mêmes quelque grande leçon, pour secouer leurs âmes engourdies, pour les déprendre de la terre et leur faire regarder le ciel[1].

Mais pouvons-nous admettre qu'une Providence attentive leur ménage parfois plus de biens temporels, plus de satisfactions, que le jeu normal des causes secondes ne pouvait leur en offrir ? En fait, c'est le secret de Dieu ; en droit, si l'on peut dire, ce n'est pas impossible. Ces petits bonheurs humains peuvent, en certains cas, être à leur manière des moyens de les ramener à la pensée et à l'amour du devoir. Et puis, il y a des justes peut-être qui prient pour eux et que Dieu peut exaucer. Et enfin,

bien éternel de préférence à un bien temporel ; mais c'est au bien toujours qu'elle vise : or il ne paraît pas qu'elle puisse avoir, au moins habituellement, dans l'hypothèse dont il s'agit, une raison digne d'elle pour intervenir, par une action immédiate, à l'*encontre* du plan général des événements.

1. Si Dieu « frappait maintenant tout péché d'un châtiment manifeste, rien ne serait réservé, selon nous, au dernier jugement ; et d'autre part, si tout péché échappait aujourd'hui aux poursuites éclatantes de la justice divine, on ne croirait point à la Providence » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. I, ch. VIII, traduction de Moreau, p. 13, sq).

Ces « poursuites éclatantes » ne sont pas rares dans l'Ancien Testament, depuis Caïn jusqu'à Antiochus. Elles ne sont pas rares non plus dans l'histoire, bien qu'il ne soit pas toujours facile de définir la part qui revient aux causes secondes et celle qu'y superpose l'action immédiate de Dieu.

il y a peu de pécheurs, sans doute, qui n'aient à leur actif quelques bonnes actions. S'ils en ont perdu le mérite, Dieu en a conservé le souvenir; s'ils n'ont plus le droit de compter sur la récompense, y ayant renoncé, Dieu garde le droit de leur en tenir compte; et s'ils doivent en définitive perdre le ciel, la justice n'exige pas, mais n'empêche point de façon absolue qu'ils recueillent sur la terre quelque récompense, telle qu'ils l'ont ambitionnée, *vani vanam*.

Et voilà pourquoi quand on voit un pécheur à qui tout réussit, il y a lieu de trembler pour son avenir éternel.

Si pour le juste rien ne justifie mieux l'espoir que ses épreuves inexplicables, pour le pécheur rien ne doit inspirer plus de crainte que ses inexplicables succès.

III

Car, s'il est difficile de voir clair dans l'action immédiate de la Providence, parce qu'elle a ses raisons dans les deux mystères de la liberté de l'homme et de la liberté de Dieu, il y a deux choses qui sont sûres, l'une par la plus éclatante des expériences, et c'est que la justice n'est pas de ce monde, l'autre par la raison la plus évidente, par les exigences les plus absolues de la nature humaine et de la nature divine, et c'est que la justice doit avoir le dernier mot.

La justice n'est pas de ce monde. Rien n'est plus

clair. Et les terribles événements qui se déroulent sous nos yeux donnent un relief colossal à cette expérience de tous les temps. Les ruines, les mutilations, les douleurs, si elles s'expliquent par leurs causes, par le jeu des forces mécaniques et des volontés libres, ne sont pas distribuées au prorata des fautes commises et des responsabilités encourues, mais, dans bien des cas, plutôt en sens inverse : les victimes ont souffert plus que les bourreaux ; la Belgique fidèle au devoir et à l'honneur, plus que l'Allemagne félone ; la Pologne plus que l'Oural ; la Serbie plus que les Bulgares ou les Grecs ; les Arméniens plus que les Turcs. Même si nous avons mérité un châtiment, cette guerre n'est pas le châtiment qui peut nous faire quittes avec la justice, ni faire la justice quitte avec nous ; car elle passe comme l'ouragan que soufflent des forces aveugles, et qui broie au hasard, du même geste indifférent, les innocents avec les coupables.

En plus ou en moins, c'est toujours ainsi, depuis qu'il y a des hommes. Nous avons dit pourquoi : les forces aveugles ne se soucient pas de la justice, les libertés humaines s'appliquent souvent à la violer, et l'action directe de Dieu ne vise pas, en ce monde, à la rétablir. Si les lois sociales, biologiques, psychologiques, apportent bien souvent des compensations inattendues, et font aux justes la part plus belle qu'aux pécheurs, ce n'est pas toujours, ni d'une façon adéquate ; et il suffirait d'une exception ou d'un déficit pour faire échec à la justice nécessaire. Ou même la principale compensa-

tion que trouvent les justes, c'est précisément l'attente de cette justice intégrale qui doit venir à son heure. Il faut qu'elle vienne, et que cette attente ne soit pas trompée.

En somme, l'ordre régnait dans le monde, tant que l'homme n'y est pas apparu. Il y règne encore quand l'homme ne s'en mêle pas. Les lois mécaniques portent avec elles leur correctif. La loi de la pesanteur, par exemple, se charge d'apaiser les tempêtes qu'elle a soulevées, et les tempêtes elles-mêmes font de l'ordre : elles brassent et assainissent l'air que nous respirons.

Il n'y a que l'ordre moral qui ne se maintient ni ne se répare tout seul. Il y a une loi, une seule, qui peut introduire dans le monde des désordres que toutes les autres lois ne suffisent pas à réparer : c'est la liberté de l'homme. Elle peut perpétrer des injustices, des ignominies, contre lesquelles le monde crie vengeance, mais qu'il ne venge point. Elle peut accepter des sacrifices, elle peut accomplir des merveilles de dévouement, de vertu, d'héroïsme, que le monde ne suffirait pas à payer et que d'ailleurs, trop souvent, il ignore ou il dédaigne.

C'est donc que ce monde et toutes les lois de ce monde ne suffisent plus quand l'homme y apparaît; c'est que la terre, si elle est le lieu et le temps où le mérite s'élabore, n'est pas celui où il se sanctionne ; c'est qu'elle est la scène où se déroule le premier acte du drame de la liberté, mais que le dernier acte, celui où le drame se dénouera dans la pleine justice et dans la splendeur définitive de

l'ordre triomphant, aura besoin d'une autre durée et d'un autre décor.

La Providence qui a pour dessein de faire l'ordre, n'a pas oublié de le mettre précisément au point qui importe le plus et qui donne sa raison d'être à toute la création. L'homme comme le reste, plus que le reste, sera ordonné. Il ne l'est pas encore. Il le sera. Il n'y a pas la place en ce monde et il n'y a pas le temps de le faire avec la précision, avec l'ampleur, avec la magnificence qu'il faut y mettre. Si nous voyons le mal l'emporter sur le bien, c'est que nous ne regardons pas assez longtemps. Il faut attendre le dernier acte avant de juger le drame, et la sentence avant de juger le juge.

« Il faut attendre ! »... L'homme ne sait pas attendre parce qu'il a toujours à craindre que la force ou le temps ne lui échappe. L'impatience est un signe de faiblesse. Dieu est patient parce qu'il est fort. Il ne se hâte point parce qu'il est éternel. Il a attendu des centaines d'années pour donner aux Hébreux la Terre Promise[1], des milliers d'années pour envoyer au monde le Rédempteur, des milliers de siècles pour aménager la planète et la rendre habitable. Pour rendre sa justice, il prend son éternité, comme les sages prennent leur temps[2].

1. Sous Josué. La promesse avait été faite à Abraham, *Gen.*, XIII, 7.

2. C'est une pensée d'Arthur de Gravillon. — S'il est permis d'emprunter une comparaison à la mécanique, on peut constater que, dans la formule $e = vt$, la vitesse v est d'autant moins importante que le temps t dont on dispose est plus considérable.

Mais, là, ce sera le moment, toute chose sera réglée et le juste aura son compte comme le pécheur : *Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei erit*[1]. L'un et l'autre auront eu le loisir de fixer leur choix et de donner leur mesure ; et le choix qu'ils auront fait leur sera reconnu ; la mesure qu'ils auront donnée leur sera rendue. Ceux qui ont cherché Dieu le trouveront ; ceux qui lui auront tourné le dos ne verront jamais sa face.

Le péché, dans la vie présente, a deux aspects : l'un qui est le mal de l'âme, et l'autre qui est un bien de ce monde ; mais les biens de ce monde restent en ce monde ; et l'âme du pécheur, en passant le seuil de la mort, emportera ses souillures, qui ne trouveront plus, de l'autre côté, le sang du Calvaire pour y être lavées. Or, rien d'impur ne peut entrer au ciel, et le ciel ne sera donc pas pour les pécheurs.

Le ciel, c'est Dieu vu face à face, c'est l'infini possédé, c'est l'amour et le bonheur sans nuage, sans limite et sans déclin. C'est le bien dans sa plénitude.

Le bien, en effet, c'est *ce qui convient*. Et il n'y a que l'infini, il n'y a que Dieu possédé qui convienne pleinement à l'homme, qui réponde à toutes ses aspirations, à toute sa puissance et à tout son besoin d'amour et de bonheur. Et il n'y a donc en définitive que lui qui soit le vrai bien de l'homme. Il sera le lot des justes.

Mais s'il n'y a qu'un bien, il n'y a qu'un mal.

1. *Eccl.*, III, 17.

Le mal, c'est la *privation du bien*. Le vrai mal de l'homme, c'est donc la privation de Dieu. Et ce sera le lot des pécheurs.

La séparation sera faite comme le veut la justice : aux bons le bien ; aux mauvais le mal. A chacun ce qu'il aura choisi. Et il y en aura pour une éternité.

Qu'importe, si les justes ont leur part des maux, si les pècheurs ont leur part des biens de ce monde ! Qu'importe si le froment et l'ivraie restent pour un temps nourris côte à côte des mêmes sucs de la terre, exposés aux mêmes caresses du soleil et aux mêmes secousses de l'orage ! Le vanneur saura bien toujours les trier sur son aire...

*
* *

Mais déjà en ce monde, si nous savons bien voir, les vrais biens, les vraies richesses, il n'y a que les justes qui les possèdent.

La richesse, disent les économistes, c'est « ce qui est utile et appropriable » ; c'est une valeur qui nous appartient et que nous pouvons mettre en réserve pour nous procurer à l'occasion de quoi satisfaire nos besoins. Les vraies richesses, les vrais biens sont donc ceux qui peuvent satisfaire nos vrais besoins, ceux qui peuvent, le jour venu, nous acheter notre part d'infini bonheur et d'éternel amour. Ce sont nos mérites. Seuls, ils ont cours dans la patrie vers laquelle le temps nous emporte.

Les chambres de commerce ont mis en circulation des coupons représentant de maigres sommes, et

qui servent aux menus échanges avec les voisins ; mais ils ne sont acceptés que dans un ressort circonscrit, et ils servent de peu aux voyageurs qui ne font que passer. Un jour d'ailleurs viendra, quand l'ordre sera rétabli, où ils ne serviront de rien, où ils ne seront que de vains morceaux de papier défraîchi. Tels sont les biens de la terre : une monnaie utile en passant pour nos besoins accessoires, aussi longtemps que nous sommes de ce côté-ci de la frontière qui borne leur ressort. Passé le seuil de l'éternité, ils n'ont pas cours. La fortune : rien ! elle se cote zéro au change de l'éternité. Le succès, la réputation, la gloire : zéro. Les plaisirs : zéro. Chiffons ! Rien d'utilisable : toutes ces valeurs sont périmées. Rien d'appropriable : il faut les laisser aux autres en partant. Seul l'or pur des mérites a cours là-haut.

Les mérites sont *appropriables* et appropriés dans toute la force du terme ; propres vraiment à ce point qu'ils ne peuvent pas se négocier, se transférer à d'autres ; personnels à ce point qu'ils font partie intégrante de notre moi, qu'ils sont en nous une façon d'être et de vivre, une intensification et un épanouissement de notre vie surnaturelle ! Et voilà comment ils restent éternellement *utilisables*, à partir du moment où les justes se trouvent face à face avec l'infini de Dieu ; car c'est alors précisément l'intensité de leur vie surnaturelle telle que leurs mérites l'ont faite, qui mesure la puissance avec laquelle ils voient, ils comprennent, ils aiment, ils goûtent l'infinie beauté de Dieu.

Ah ! nous comprenons que ce soit à nous, aidés

par le Père qui nous a donné cette vie, de vivre notre vie surnaturelle ; que ce soit à nous de nous faire nos mérites, de nous les approprier, puisque c'est à nous ensuite de les utiliser. Nous comprenons qu'ici, en dehors de Dieu et de nous, nous ne relevions de personne ni de rien. Mais pour les biens et les maux de la terre, nous comprenons aussi que la Providence en abandonne pour une large part la distribution au jeu des causes secondes : ils n'ont pas beaucoup d'importance ! Ou plutôt ils ne valent que par l'usage qu'on en fait. Des uns et des autres, nous pouvons faire, à notre choix, des moyens ou des obstacles, des mérites ou des péchés, — de vrais biens ou de vrais maux.

Les justes ne sont des justes que parce qu'ils en font des mérites. « Ils choisissent la bonne part, celle qui ne leur sera point ôtée[1]. »

Les pécheurs prennent pour eux la mauvaise ; et s'ils ne s'en dépouillent pas avant de quitter ce monde, ils ne peuvent qu'aboutir à l'éternel et inconsolable *ergo erravimus*, nous nous sommes donc trompés[2] !

1. *Luc*, X, 41.

2. *Sap.*, V, 6. — Saint Augustin dit, dans *La Cité de Dieu*, chap. VIII (traduction de L. Moreau, Paris, Lecoffre, 1854. I, 14) : « Les bons et les méchants ne sont pas confondus entre eux pour être confondus dans les épreuves. La similitude des souffrances n'exclut pas la différence de ceux qui souffrent, et l'identité des tourments ne fait pas l'identité des vices et de la vertu. Sous l'action du même foyer, l'or brille, la paille fume ; le même fléau brise le chaume et sépare le froment ; l'huile et la lie ne se mêlent point pour couler sous la même pression. Ainsi le même creuset éprouve, purifie, fond dans l'amour les âmes vertueuses ; damne, ruine, anéantit les impies ; ainsi, dans une même affliction, les méchants se répandent en imprécations et en blas-

En ce monde comme dans l'autre, les vrais biens sont pour les bons, les vrais maux pour les mauvais. « La prospérité des méchants » n'est qu'un leurre, et il n'y a rien à dire vraiment contre la Providence.

phèmes, les bons en prières et en bénédictions. Tant importe, non ce que l'on souffre, mais de quel cœur on souffre! Le même mouvement qui remue la fange ou des parfums, dégage, là des miasmes fétides, ici une odeur exquise. »

CHAPITRE V

LA PROVIDENCE ET LE MAL

— S'il y a une Providence, d'où vient le mal?

— Et s'il n'y en avait pas, d'où viendrait le bien? Or, il y a du bien aussi dans le monde; et c'est lui qu'il faut d'abord expliquer. Le mal ensuite s'expliquera tout seul. Pourquoi? Parce que c'est le bien qui explique le mal : le mal n'est que l'abus ou l'inconvénient accidentel d'un bien[1].

— Le bien peut-il avoir des inconvénients?

— Oui. Non pas sans doute *l'idée* de bien ni le bien *infini*: ce qui n'est que bien et ce qui est tout le bien, n'a pas d'inconvénient[2]. Mais les biens concrets que nous rencontrons dans le monde, tous

1. Le mal serait indéfinissable, impensable, impossible, s'il n'y avait pas de bien. Il ne se comprend, en effet, et ne se définit que par opposition au bien; il est essentiellement une *privation*; mais toute privation suppose un *sujet* privé, un sujet positif et donc quelque chose de bien, une réalité existante, et qui doit avoir une cause.

2. L'idée abstraite de bien exclut de son concept tout inconvénient, parce qu'elle n'exprime que ce qui répond aux tendances, que ce qui convient. Le bien concret infini étant ce qui convient parfaitement à toutes les tendances, exclut de même tout inconvénient (toute disconvenance), mais inclut en outre toute réalité harmonieuse. Le mal étant le contraire, la privation du bien, ne trouve donc aucune place ni dans la réalisation du bien total ni dans la conception du bien abstrait.

ces faits et toutes ces choses dont nous disons que c'est pour nous un avantage, un intérêt, un plaisir, une satisfaction, peuvent avoir des inconvénients, et ils en ont. Et la raison en est qu'ils ne sont pas infinis ; et nous, pas davantage.

Si l'homme était infini, il se suffirait à lui-même. Mais il ne l'est pas; et devant sans cesse demander à d'autres un complément de son être, il lui reste toujours, quel que soit en ce monde le lot qu'il détienne, beaucoup à désirer ou beaucoup à craindre[1]. Si les biens dont il s'empare étaient infinis, ils répondraient à tous ses besoins. Mais ils ne le sont pas; ils sont mesquins, et en donnant satisfaction à certains désirs, ils en laissent d'autres inassouvis ou violentés; ils ont un revers, et ils peuvent, selon la face qu'ils nous présentent, nous caresser ou nous meurtrir; ils changent et nous changeons, et ce qui fait la joie d'aujourd'hui peut faire le dégoût du lendemain; ils sont limités, on se les dispute, et le succès de l'un fait l'insuccès de l'autre.

La victoire, la bonne victoire française que nous espérons aura ses inconvénients,... pour l'Allemagne, dont elle sera la défaite; les sports qui nous ravissaient quand nous étions jeunes, n'ont aucun attrait quand nous sommes vieux ou malades; la pluie qui fait la joie du cultivateur,

1. Les désirs de l'homme sont infinis (quant à leur objet, tantôt dans le sens plein, tantôt en ce sens qu'ils vont indéfiniment au delà de ce qu'il possède) ; mais non sa nature ni son pouvoir. Et le poète a été bon philosophe, quand il a dit de l'homme :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux.

incommode le touriste sur sa montagne et le soldat dans ses tranchées; la loi qui fait l'eau se congeler, alimente avec la neige des cimes les sources qui fécondent la plaine, mais elle précipite la grêle qui ravage les moissons; le feu qui nous échauffe est aussi le feu qui nous brûle; la science qui, de sa baguette magique, a fait jaillir tant de merveilles, est aussi la fée malfaisante à qui l'on doit les gaz asphyxiants, les obus incendiaires, les torpilles et tous les « progrès » qui ont fait cette guerre particulièrement atroce; la fortune a ses avantages, mais elle entraîne bien des soucis et elle donne bien de mauvais conseils; la renommée chatouille l'amour-propre, mais elle le menace pour le moindre écart, qui sera crié aux quatre vents; l'exercice du pouvoir a ses charmes, mais il a ses risques et ses déboires; et s'il est un moyen puissant pour l'ambitieux qui veut dominer ou pour le patriote qui veut servir son pays, il est un obstacle pour le père de famille ou l'homme de science dont il dévore les loisirs, ou pour l'homme fatigué qui ne trouve plus de repos; une éducation raffinée, des sens délicats, un organisme vibrant, une âme ardente et sonore, sont la source de bien des joies, mais enfantent aussi bien des douleurs; la vertu elle-même, si elle donne les joies les plus hautes, a ses inconvénients qui sont des sacrifices; le vice lui-même a ses attraits, mais il a son revers et ses suites, et en voulant mordre à l'appât on avale l'hameçon; l'amour lui-même se chiffre par profits et pertes, fût-ce l'amour d'une mère pour son fils : il lui fait l'angoisse plus vive si un péril le guette,

et la douleur plus cruelle si la mort le prend ; et la mort elle-même n'est que l'inconvénient de la vie, quand cette vie, composée d'éléments divers, est par là sujette à décomposition.

Et ainsi de tout. Tous les êtres qui nous entourent, parce qu'ils agissent, peuvent, en certains cas, gêner notre action ; toutes les lois, qui sont la beauté de ce monde et nous permettent d'y vivre, peuvent, un jour ou l'autre, nous tuer ; tous les plaisirs qui nous enchantent, même les plus nobles, peuvent par contre-coup nous amener la douleur. Ces plaisirs, ces lois, ces êtres, tous ces biens ont ainsi leurs inconvénients. N'étant pas infinis, ils ont une limite par où ils peuvent nous faire sentir leur insuffisance ; et parce qu'ils ont une limite, ils ont un revers par où ils peuvent contrecarrer nos désirs [1].

Voilà une première source de nos maux.

*
* *

Et en voici une autre au dedans de nous, plus abondante encore et plus amère : les abus de notre liberté.

La liberté aussi est un bien : c'est par elle que nous pouvons mériter le ciel ; mais c'est par elle

1. Le bien est une convenance. Seul le bien infini est la convenance totale, qui exclut donc tous les maux. Le bien partiel ne convient qu'à une partie de l'être et de l'activité ; et parce qu'il ne convient qu'à une partie de l'être, il peut, non seulement *ne pas convenir*, mais disconvenir à une autre partie et au tout : Le verre d'absinthe, par exemple, convient à la gorge du buveur mais non point à son estomac ni à sa vie morale.

que nous pouvons le perdre. Le péché qui le fait perdre, le mal moral, le plus grand de tous les maux, est un produit de la liberté. Si grand que soit ce mal et quel que soit le prix dont il faille, un jour ou l'autre, le payer, le pécheur ne peut s'en prendre qu'à lui. S'il a péché, c'est qu'il l'a voulu.

Mais les maux physiques sortent aussi en foule de l'abus de notre liberté. Nous sommes libres comme des hommes et non pas comme des dieux. Dieu veut, et les choses sont ce qu'il les a voulues; l'homme pose des conditions, et les choses se font d'après leurs lois. Et si la loi morale ne se venge pas en ce monde, la biologie se venge, le bon sens, la prudence, l'hygiène, la chimie, la mécanique, toutes les lois de la nature se vengent quand on les viole. Si vous sautez dans le vide, la loi de la pesanteur vous ressaisit et vous écrase; si vous laissez vos terres en friche, vous n'aurez pas de moissons; si vous gérez mal vos affaires, vous risquez la ruine; si vous gaspillez votre fortune, votre réputation, votre santé, votre vigueur dans l'orgie, vous ne les aurez plus, ni pour en jouir ni pour les transmettre à vos héritiers. Bref, nous sommes libres de semer les causes, mais il nous faut alors récolter les effets; nous sommes libres de croquer l'appât, mais alors il faut avaler l'hameçon.

Et avec les fruits de notre liberté nous avons souvent à cueillir ceux de la liberté des autres. Il y en a de doux, il y en a d'amers. Nous avons déjà vu à quel point nos parents et toute la lignée de nos ancêtres ont influé en bien ou en mal sur la mise de fonds de notre vie.

Et en même temps que de nos aïeux, nous sommes solidaires de notre milieu, de notre patrie, du point de l'espace que nous occupons et du moment de l'histoire, et de toute l'histoire et de toute l'humanité.

Les tempêtes soulevées par le déplacement d'une couche d'air chaud sur la mer des Antilles, viennent déferler sur nos campagnes : de même, un geste de la liberté peut se répercuter à des siècles et à des milliers de lieues de distance. La décision, bonne ou mauvaise, déclenche les actes. Ces actes tombent dans la matière; et parce que la matière est inerte, elle reçoit et elle transmet tous les contre-coups à travers l'espace et à travers le temps. La révolte de Luther pèse encore sur l'orientation de l'humanité. Un mot du Kaiser, un peu d'air remué avec ses lèvres et vibrant aux oreilles de son état-major, a suffi pour déclencher de proche en proche la formidable machine de guerre qui tient la moitié du monde sous le pressoir.

L'esprit est libre, la matière est fatale. L'homme est matière et esprit. Matière, il peut subir tous les contre-coups de la matière; il est solidaire de ses aïeux et de ses contemporains, de tous les êtres de la nature et de toutes leurs lois. Esprit, il est libre non pas de supprimer toutes les solidarités qui l'environnent, mais de s'en servir ou de s'y asservir; non pas d'éviter tous les maux de ce monde, mais d'en faire la monnaie dont il achètera l'unique bien nécessaire; non pas de trouver le paradis sur la terre, mais de le chercher où il se trouve et d'y parvenir. Il le peut; quelles que soient,

autour de la barque qui porte son destin, la houle des flots ou la violence des vents, il peut tenir le gouvernail, et, à travers toutes les fatalités qui l'enveloppent, conduire sa barque vers le port.

Liberté et solidarité[1] : voilà le double rythme de la vie humaine et les deux pôles autour desquels se déroule toute l'histoire. Liberté et solidarité, voilà aussi, nous l'avons déjà vu, les deux canaux par où la Providence fait passer, pour une large part, les biens qu'elle nous destine ; mais ces biens peuvent avoir des inconvénients et l'homme peut abuser de la liberté ; et c'est de là, de ces inconvénients et de ces abus, que vient le mal.

II

— Mais, direz-vous, la Providence ne pouvait-elle pas, dans ces deux cas, empêcher les fuites, filtrer le bien et arrêter le mal?

— Essayez. Supposons que Dieu vous confie sa toute-puissance. Profitez-en pour purger le monde de tous ses maux.

— Je commencerai, direz-vous, par en bannir le mal moral, le péché. Il vient, nous l'avons dit, de l'abus de la liberté. Supprimons la liberté : elle n'abusera plus.

— Le moyen est radical. Mais prenez garde ! Vous

1. Nous prenons *solidarité* non pas au sens moral mais physique, pour exprimer non pas un principe mais un fait, pour désigner d'un mot l'interdépendance des êtres de l'univers constituée par le déterminisme des lois qui le régissent.

supprimez l'usage en même temps que l'abus. Vous supprimez le bien avec le mal, la vertu avec le vice, le mérite avec les risques, et donc le ciel avec l'enfer. Vous supprimez l'homme aussi. Pourquoi? Parce que, tant qu'elle n'est pas en face de l'infini vu dans sa réalité concrète — ce qui n'arrivera qu'au ciel, — la raison, dès qu'elle réfléchit, aperçoit à tous les choix qu'elle envisage du pour et du contre, des motifs d'aimer et de haïr, de dire oui et de dire non, et, par le fait même, elle engendre la liberté. Il n'y a donc qu'un moyen de supprimer la liberté, qui est de supprimer la raison. Mais alors, du même coup, vous supprimez l'homme, pour ne plus laisser vivre dans le monde que la brute.

— Eh bien! direz-vous, je supprimerai la tentation. L'homme n'éprouvera plus aucun attrait vers le mal. Il pourra, dès lors, rester libre sans péril : il ne se servira de sa liberté que pour marquer jusqu'où il veut monter dans la vertu.

— Ce serait un monde charmant; mais prenez garde! Vous supprimez l'animal dans l'homme et vous en faites un Dieu. Animal raisonnable, il doit se conduire avec sa raison qui lui impose la morale; mais il a des sens, et les sens font leur métier qui est d'aimer le plaisir et de fuir la douleur, sans se préoccuper de la morale qu'ils ne connaissent pas. Et lorsqu'ils réclament un plaisir que la morale interdit ou répugnent à une douleur qu'elle impose, c'est la tentation qu'ils installent au cœur de l'homme. Pour les mettre dans l'impossibilité de jouer ce rôle, il n'y a qu'un moyen qui est de

les supprimer, ce qui fera de l'homme un pur esprit. Mais l'esprit à son tour peut nous induire en tentation : il a tenté les anges ; il ne suffirait donc pas de faire de nous des anges, il faudrait en faire des dieux. Mais il ne peut y en avoir qu'un et la place est prise.

— Eh bien, direz-vous, au lieu de supprimer la tentation dans le cœur de l'homme, supprimons-la dans les choses. Renvoyons au néant tout ce qui peut nous tenter.

— C'est fort bien; mais prenez garde et faites votre compte! Savez-vous ce que vous allez biffer de l'existence? Pas moins que tout; car tout peut tenter l'homme : l'argent, la nourriture, la boisson, l'art, la littérature, la science, le plaisir, la douleur, son corps, son esprit, lui, les autres, tous et tout. Et de fait, il a abusé de tout pour pécher, même de Dieu. Il y a des hommes qui blasphèment Dieu. Allez-vous tout abolir, tout engloutir dans le néant?

— Eh bien, direz-vous, ne supprimons rien. Que l'homme soit matière et esprit, qu'il soit libre, qu'il puisse choisir entre le bien et le mal, puisqu'il le faut; qu'il fasse le mal, s'il le veut; mais qu'il n'en souffre pas en ce monde! C'est bien assez de l'autre pour l'en punir.

— Qu'il n'en souffre pas!

Croyez-vous que ce soit simple, et que le monde en serait plus beau? Vous allez voir : d'abord, n'est-ce pas? pas de douleurs *morales*. Donc que les menteurs soient crus comme s'ils disaient la vérité; que les paresseux obtiennent, dans les

affaires, dans les concours, dans la science, le même succès que les autres; que les traîtres et les lâches portent la croix de guerre comme les braves; que les voleurs et les assassins soient traités avec tous les égards qu'ils désirent; que les Allemands ne perdent rien, malgré leurs mœurs de sauvages, dans l'estime des civilisés : sans quoi, ils souffriraient de ces humiliations, ils en auraient une douleur morale. Donc pas de remords de nos fautes, pas de repentir : ce sont des douleurs morales. La déception aussi en est une : donc pas de déceptions dans le vice; mais un enchantement perpétuel, la satisfaction adéquate de toutes les passions, même les plus viles et les plus folles; le paradis au fond de tous les bouges... Oh! le joli monde! Et comme il mériterait bien la collection infinie des miracles que tout cela suppose!

Pas de douleurs *physiques,* non plus, pour le pécheur. Donc que les gaz asphyxiants ne puissent pas se retourner contre leurs inventeurs; que la gloutonnerie ne donne plus d'indigestion; ni l'ivresse, des nausées; que la débauche n'entraîne plus de maladie; que l'argent dépensé mal à propos se retrouve intact dans le porte-monnaie : faute de quoi, il pourrait manquer pour acheter du pain, et la douleur pourrait suivre le péché. Mais si la nature elle-même doit ainsi encourager le vice, la société sans doute n'aura plus le droit de le punir; car la punition, c'est de la douleur : donc supprimons la police et laissons passer en franchise les voleurs, les assassins, les anarchistes, tous les amateurs du couteau, du revolver et de la dynamite.

— Mais non, direz-vous : ce serait la fin du monde. Laissons aux pécheurs la carte à payer : tant pis pour eux ! Ils l'ont voulu. Au surplus, le vice abonde déjà malgré les risques, et, véritablement, il n'est pas besoin de l'encourager. Mais que les conséquences du péché retombent sur les pécheurs, et que les innocents, du moins, n'en souffrent pas ! Ce n'est pas juste qu'ils payent pour les autres.

— Non, ce n'est pas juste; et c'est pourquoi, quand ils ont payé, il faut une justice qui les rembourse, qui apure tous les comptes et rende à chacun tout son dû. Mais cette justice n'est pas de ce monde; et nous avons déjà vu que, passagers d'un même navire, nous sommes solidaires les uns des autres, pour les maux comme pour les biens. C'est un fait, et c'est la nature qui le veut. Comment ferez-vous pour corriger là-dessus la nature, pour que la Belgique ne soit pas envahie quand les Allemands l'envahissent, pour que les victimes ne meurent pas quand les assassins les tuent, pour que les martyrs ne souffrent pas quand le bourreau les torture, ni les persécutés par les persécuteurs, ni l'épouse innocente par l'infidélité du coupable, ni les enfants par l'abandon ou par la mort de leur mère ? A moins d'être seuls sur la terre, nous devons compter avec les autres, et nous restons vulnérables aux contre-coups de leur liberté.

*
* *

Mais alors même que vous trouveriez une recette pour vous mettre à couvert de ces contre-coups et

pour supprimer en vous toute douleur, je vous crierais : Prenez garde! Le remède risque d'être pire que le mal.

La douleur, même au seul point de vue de la vie organique, a son rôle nécessaire : c'est la sentinelle qui signale le danger. Sans elle, nous ne saurions pas nous défendre. Si vous avez trop froid ou trop chaud, si vous vous brûlez, si vous êtes malade, si un assassin vous frappe, vous ne sentirez plus rien, mais vous en mourrez. Si vous mangez trop ou pas assez, vous n'en souffrirez plus, mais vous mourrez d'indigestion ou vous mourrez de faim. Les petits enfants ne crieront plus, ne pleureront plus : quelle joie pour les mères! Mais elles ne devineront plus ce qui leur manque, et elles ne sauront que faire pour les empêcher de mourir.

Et comment obtiendrez-vous ces beaux résultats? A moins de perpétuels miracles, il n'y a qu'un moyen de ne pas sentir la douleur, et qui est d'être insensible[1]; mais alors, avec la douleur, c'est le plaisir qui s'en va; et, avec l'homme, c'est, en plus, l'animal qui disparaît de la terre; car toute la vie animale est menée par le double jeu du plaisir et de la douleur.

Et il en va de même pour toutes les lois de la

1. Le plaisir et la douleur sont liés à la conscience qu'on a d'une partie de son activité, à la conscience de son *moi* (du moi *expérimental*). La conscience d'un moi harmonisé, d'une harmonisation vitale, c'est le plaisir ; la conscience d'une désharmonisation vitale, c'est la douleur. Pour que la douleur soit impossible, du point de vue psychologique, il faut, ou bien que toutes nos tendances soient toujours harmonisées, satisfaites, ce qui est impossible en ce monde ; ou bien que la conscience de notre moi soit supprimée, ce qui nous ferait insensibles.

nature. Elles ont des inconvénients accidentels mêlés à leur exercice; mais elles sont bonnes et, en règle générale, elles travaillent pour nous. La grêle sur les récoltes, c'est un mal; mais si petit par rapport au bien d'où il résulte! Ce bien, c'est l'eau et les lois qui la régissent. Si, par peur de la grêle, vous les supprimez, vous supprimez la pluie et la rosée et la vapeur d'eau dans l'atmosphère et la sève dans les plantes et le sang dans les animaux et le plasma dans les cellules, et donc toute la vie sur la surface de la terre.

Les éclats d'obus déchirent les chairs de nos soldats. C'est beaucoup de mal, beaucoup de douleur, un inconvénient énorme d'un bien plus grand encore : la résistance de la matière, qui est le pivot en quelque sorte de toute action mécanique. En la supprimant vous supprimeriez toute activité dans la nature, depuis l'homme jusqu'à l'atome[1].

La chute de l'aviateur dont les balles ont désemparé l'avion, encore un inconvénient et tragique. Mais la loi de la pesanteur qui le tue, en fait vivre d'autres par milliards. Sans elle, vous ne pourriez plus respirer l'air avec vos poumons, ni aspirer le sang avec votre cœur, ni tenir debout, ni toucher la terre sans être projeté dans l'espace par la force centrifuge. Que dis-je? Il n'y aurait plus de terre possible, ni de planète, ni de soleil, ni d'étoile;

1. La sensation ni la pensée ne sont pas des actions mécaniques, mais elles en dépendent, la sensation comme d'une cause partielle, et la pensée comme d'une condition nécessaire aussi longtemps que nous sommes en ce monde : *nil in intellectu quod prius non fuerit in sensu.*

et le monde devrait se réduire à un je ne sais quoi de plus dissous encore que le chaos ; car le chaos s'est organisé précisément parce que Dieu y avait mis la pesanteur.

Avouons que la tâche n'est pas commode qui consiste à corriger l'œuvre de Dieu. Si le généralissime nous offrait de nous passer son commandement, il est probable que nous ne nous sentirions pas à la hauteur. Ce n'est pas moins compliqué de gouverner le monde ; et si Dieu nous confiait sa Toute-Puissance, ce que nous aurions de mieux à faire, ce serait de la lui rendre, pour ne pas nous exposer à « faire des malheurs ».

III

L'existence du mal, on le voit, tient à la nature de ce monde. Mais il n'empêche pas ce monde, malgré ses imperfections, de rester harmonieux. Le bien l'emporte, puisqu'il en constitue le fond. Le mal y éclate comme les dissonances dans un concert ; mais les dissonances se résolvent dans les mesures du temps ou dans celles de l'Éternité. Le bien, qui a le premier mot, aura le dernier aussi. Non seulement le mal en dérive, mais il y conduit. Non seulement il est la conséquence, mais il est encore la condition d'un bien plus grand ; de sorte que l'homme peut accepter les douleurs de ce monde, sans renoncer à son rêve d'infini bonheur, et Dieu peut permettre le péché sans renoncer à sa gloire.

La douleur en effet, apporte à l'homme, avec un stimulant à l'action, avec la lumière sur sa destinée avec la pitié pour ses compagnons de route, avec l'occasion des vertus les plus belles et des héroïsmes les plus hauts, l'expiation des fautes passées et une ample récolte de mérites à moissonner pour le ciel[1]. Cette guerre est atroce ; mais que de miasmes elle a balayés, que de chimères elle a dissipées, que de germes féconds elle a semés pour l'avenir, que de dévouements, que d'héroïsmes elle a suscités, que de vies banales elle a grandies, que d'âmes elle a sauvées et jetées, au travers de la souffrance, à l'éternel bonheur ! Et ceci est définitif. Le reste, le temps l'emporte. Tout, en ce monde, même l'obstacle, même ou surtout la douleur, tout peut tourner au bien définitif de ceux qui le veulent : *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum*[2] et au regard de ce bien ineffable de l'Eternité, toutes les douleurs du temps ne méritent plus d'entrer en ligne de compte : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis*[3]; si bien qu'on peut dire : La douleur, ce n'est, en somme, que du bonheur que nous ne comprenons pas encore.

Dieu peut permettre le péché — qui est, de tous les maux, le plus grand, le plus répugnant à l'ordre général, puisqu'il va contre la nature même de l'homme et de Dieu ; il peut le permettre sans

1. C'est ce que nous avons montré dans *En face de la douleur*, Paris, Beauchesne, 1916.

2. *Rom.*, VII, 28.

3. *Rom.*, VIII. 18.

laisser péricliter le but essentiel de la création, sans renoncer à sa gloire ; car il garde le moyen, par le repentir ou par le châtiment du pécheur, de restituer l'ordre violé et d'obliger ainsi le péché lui-même à chanter sa gloire, la splendeur de sa miséricorde ou la puissance inévitable de sa justice.

La gloire de Dieu, c'est-à-dire la manifestation de ses attributs : telle est, nous l'avons vu, le but essentiel de l'action divine. Permettre à l'homme de mériter le ciel : tel est le point de vue de la Providence dans le gouvernement de ce monde. Or dans la joie ou dans les larmes, ce monde nous offre partout des mérites à moissonner ; et le péché comme la vertu fait resplendir tôt ou tard la gloire de Dieu.

*
* *

Les imperfections de ce monde ne sont donc en définitive que des ombres au tableau ; et le tableau peut être signé du grand artiste : il porte sa marque propre de puissance, de sagesse, de justice et de bonté.

Il reste cependant quelques objections que nous n'avons pas rencontrées encore et que nous ne devons pas passer sous silence.

— Oui, peut-on dire, ce monde est harmonieux. Etant donné ce qu'il est, la douleur et le péché s'expliquent ; et Dieu triomphera du péché, comme l'homme, s'il le veut, triomphera de la douleur ; mais l'homme aurait pu triompher à moins de frais, et Dieu en élargissant encore le geste de la bonté.

Et d'abord, il ne tenait qu'à Lui qu'il n'y eût pas de damnés. Il sait, lui qui sait tout, que tel être qu'il tire du néant se raidira contre tous les ordres qu'il lui donne et toutes les grâces qu'il lui destine, et qu'en définitive, n'ayant pas voulu de la miséricorde, il viendra buter contre la justice. La justice doit être juste, c'est entendu ; mais la bonté ne devait-elle pas laisser au néant cet être qui abusera de la vie ?

— Dieu n'est pas seulement bon, il est sage, et nous avons déjà vu que la bonté doit être réglée par la sagesse. Est-il sage de permettre au caprice de l'homme de poser des bornes à la puissance créatrice de Dieu ? C'est donc le Créateur qui serait aux ordres de la créature ; c'est la créature qui, avant d'exister, dirait au Créateur : « Halte-là. Je te défends de créer. Prends tes mesures pour enchaîner la liberté de ceux qui voudraient être mes parents, ou pour en supprimer les résultats. Fais ceci et ne fais point cela ; moi, néant, je commande : Dieu n'a qu'à obéir. » Et Dieu, pour obéir, sous prétexte d'être bon pour le coupable, devrait sacrifier les innocents. Car quel est celui d'entre nous qui ne compte pas quelque pécheur endurci dans la série de ses ancêtres ? Or, si Dieu avait dû laisser ce pécheur au néant, il y condamnait par le fait même toute sa postérité, il nous y condamnait tous. Nous qui voulons aimer Dieu, qui voulons le ciel, qui espérons le mériter, nous en aurions perdu le droit par le caprice d'un autre. L'Evangile donne la liste des ascendants de Jésus et de Marie ; ils ne sont pas tous des saints ; on y trouve des scélérats.

Supposez qu'il y ait un damné parmi eux : il aurait donc suffi pour faire sommation à la bonté divine, d'avoir à le laisser dans le néant, lui et toute sa descendance ; pour faire défense à Dieu de donner au monde Marie et Jésus ?

— Mais non, direz-vous, Dieu était assez fort pour vaincre, s'il l'avait voulu, l'obstination de la liberté. Il a des grâces en réserve où il peut puiser et dont il peut augmenter la dose jusqu'au point où il sait d'avance que la liberté prendra parti contre le péché pour la vertu. C'est la seconde objection : Pourquoi Dieu tolère-t-il le péché ?

— La grâce, le mot le dit, est une faveur. Si Dieu la devait en justice, la grâce ne serait plus la grâce. Et s'il devait par bonté la multiplier indéfiniment, jusqu'à la mesure où il plairait à l'homme de l'utiliser enfin, c'est l'homme, ici encore, qui manœuvrerait Dieu, et qui, pour comble, l'obligerait à distribuer ses faveurs à l'inverse de la justice et du bon sens, à les prodiguer surtout à ceux qui s'en montreraient le plus indignes. Nous-mêmes, nous croyons-nous obligés à répandre nos aumônes d'autant plus abondantes que nous voyons nos pauvres, au lieu d'en acheter du pain, les dépenser dans l'orgie ? Devrions-nous leur donner indéfiniment au fur et à mesure qu'ils gaspilleraient nos dons, jusqu'à ce qu'enfin ils se décident à manger ? Et s'ils pouvaient compter que cette manne sera inépuisable aussi longtemps que dureront leurs vices, trouveraient-ils dans cette assurance un motif pressant de se corriger ? Et de même, si les hommes savaient qu'en dépit de leurs lâchetés, de

leurs mauvais vouloirs, des périls où s'ils s'engagent de gaieté de cœur, Dieu veillera pour écarter le mal toujours ; s'ils savaient que, par le fait même de leur existence dans la vie, ils sont sacrés pour le ciel, qu'ils tiennent Dieu à leur merci, qu'il ne peut plus leur échapper, quel idéal se donneraient-ils? quel souci du bien ? quelle hâte d'utiliser les jours qui passent, de faire effort pour dominer leurs mauvais penchants, pour se créer de fortes habitudes? Quel stimulant resterait-il à la vertu ? Où serait l'intérêt d'une lutte où l'on saurait d'avance que les lâches et les braves sont également sûrs de la victoire? Où seraient les héros? Où seraient les saints? Que pourrait bien être la richesse morale d'une telle humanité? et quelle pauvre gloire elle donnerait à Dieu!

— Soit! direz-vous. La Providence ne saurait être tenue à rendre tout péché impossible ni à écarter le châtiment de tous les pécheurs ; mais elle pouvait, avec la double ressource de la science qui sait tout et de la puissance qui peut tout, en diminuer le nombre. Si le miracle ni la grâce ne doivent pas se substituer perpétuellement à la loi, ils pourraient cependant faire plus large, dans l'humanité, la part de la vertu et du bonheur. Ou même, puisque les lois de ce monde comportent tant de contre-coups, Dieu ne pouvait-il pas en imaginer un autre, taillé dans une autre substance, bâti sur un autre plan, aménagé avec d'autres lois? Quelles lois? Quel plan? Quelle substance? Quel monde? Il est fort possible que nous n'en sachions rien : notre intelligence est courte. Mais la sienne est

infinie, et sa puissance : elle pouvait choisir parmi tous les mondes possibles, et il y en a en foule qui auraient mieux valu que le nôtre. Ce monde est harmonieux, il est bon oui ; mais Dieu n'était pas embarrassé pour le faire meilleur. Et, le pouvant, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Cela ne dépose point contre sa justice, c'est entendu; mais n'est-ce pas une objection, et grave, contre sa bonté ? Cette bonté, si elle ne va pas jusqu'au bout de son pouvoir et jusqu'au bout du possible, comment est-elle infinie ?

Voilà de toutes les objections, la plus forte peut-être, ou du moins la plus troublante.

Si elle est troublante, c'est qu'elle contient quelque chose de trouble. Portons le débat dans la lumière, loin du sentiment, devant la raison froide. C'est elle seule qui voit clair.

Toute la force de l'objection est dans cette idée que la bonté de Dieu, pour être infinie, doit aller jusqu'au bout de son infini pouvoir.

Eh bien, non. La cause ne s'épuise pas toujours dans son effet. Vous ne parlez pas aussi fort et aussi longtemps que vous en êtes capable ; vous n'achetez pas, dans un magasin, tout ce que vous seriez à même de payer ; vous ne donnez pas au pauvre qui vous tend la main tout l'argent de votre bourse, ni à votre fils qui vous demande une somme pour ses menus plaisirs, toute votre fortune. Et il se peut fort bien que vous ayez, pour mettre des bornes à l'expression de votre bonté ou de votre pouvoir, d'excellentes raisons auxquelles la sagesse ni même la bonté ne sont étrangères. Dieu aussi peut avoir les siennes.

Il les a. La cause infinie, encore moins que nous, n'est pas tenue de donner dans tous ses actes la mesure de son pouvoir. Non seulement elle n'est pas tenue, mais il lui est impossible de s'épuiser dans son effet. Elle s'y est épuisée une fois, d'un seul coup, pour toujours : il en est résulté les trois personnes divines. C'est fini : toutes les places sont prises. Dieu ne peut plus produire que des êtres créés, et nul être créé n'est égal au Créateur ; nul donc ne peut être infini. Tout est infini en Dieu ; mais en dehors de lui, nulle de ses œuvres ne peut l'être, pas plus celles de sa bonté que celles de sa puissance. Sa puissance, sa bonté, comme sa sagesse ou sa justice, comme toutes ses perfections sont infinies ; mais précisément parce qu'elles sont infinies, inépuisables, nulle de leurs œuvres extérieures ne les épuise et ne les mesure.

Un monde infini, parfait de tout point, est donc essentiellement impossible. Or c'est ce monde impossible que l'objection réclame. Supposons, en effet, que Dieu, pour répondre à votre désir, vous donne un monde dix fois, cent fois, mille fois meilleur que le monde actuel, votre objection restera tout entière : « La puissance de Dieu n'est pas épuisée ; elle peut faire mieux encore. Et le pouvant, pourquoi ne le fait-elle pas ? » Pour que ces *pourquoi* se taisent, pour que l'objection tombe, un seul moyen reste ouvert : il faut que Dieu aille jusqu'au bout de son pouvoir et nous donne un monde infini [1].

1. C'est la remarque de X. Moisant, dans la *Revue pratique d'Apologétique*, n° du 15 avril 1910, p. 90.

Or, *un monde infini*, ce sont deux mots qui hurlent d'être accouplés ensemble : un monde est une chose créée, qui est nécessairement une chose finie. Un *monde infini* a la même signification qu'un *cercle carré*. Et puisque c'est cela que l'objection réclame, elle peut bien flatter le sentiment, mais elle va tout droit contre la raison.

Et elle réclame autre chose encore : Ce que vous demandez pour le monde, chacun des êtres qui le composent peut le demander pour lui. Vous aussi, moi, tous les hommes, et tous les animaux et tous les êtres, nous tenons ce que nous sommes de la bonté divine ; et si cette bonté doit aller, quand elle donne, jusqu'au bout de son pouvoir, eh bien, nous n'avons pas notre compte, nous devons réclamer davantage : les brins d'herbe d'être des peupliers, les huîtres d'être des aigles, les hommes d'être des anges. Et encore n'est-ce pas assez. Ce ne sera jamais assez, tant que le don ne nous égalera pas au donateur, tant que tous les êtres créés, finis et nés dans le temps, ne seront pas des dieux, incréés, éternels et infinis.

Les conséquences jugent les principes. Le principe invoqué mène à la contradiction pure : c'est donc qu'il la porte dans ses flancs, et qu'en dépit de ses apparences, il n'est pas digne de notre raison.

Et de fait, ce n'est pas dans le moyen que l'être bon et sage donne toute sa mesure, mais avant tout dans le but où il vise. Or nous savons que le but de la Providence est d'offrir à l'homme de mériter Dieu. Voilà bien, dans le don de lui-même,

le don infini de l'infinie bonté. Si l'homme ne peut pas se contenter à moins, il ne peut pas imaginer plus. Le don parfait qu'il réclame, c'est au but qu'il le trouvera. Le monde n'est pas le but : c'est pour cela que Dieu n'a pas eu besoin de le faire parfait. Il est un moyen : et le moyen est parfait, comme tel, pourvu qu'il réponde bien à son but. La planche d'opération n'est pas un lit parfaitement moelleux ; ni le bistouri, un jouet ravissant ; ni l'usine ou la tranchée, des salons très confortables ; ni les sous-marins, ni les tanks ; mais ils peuvent être des moyens parfaits dans leur genre. Ce n'est pas *parce qu'ils* font souffrir qu'ils sont parfaits, et ce n'est pas — du tank au bistouri — en vue de la souffrance qu'ils ont été construits ; mais, fût-ce à travers la souffrance, en vue du but. Les tanks pourraient-ils, sans compromettre le but, être un peu plus confortables ? Peut-être, et les ingénieurs pourraient nous dire pourquoi ils n'ont pas fait à cet égard le meilleur tank possible : il est probable qu'ils nous donneraient de bonnes raisons. Ce monde pourrait-il, sans être inférieur comme moyen, sans compromettre le plan de Dieu sur l'humanité, être plus confortable ? Peut-être, et s'il ne l'est pas davantage, Dieu pourrait nous en dire les raisons ; car il y en a. Mais il ne nous les a pas dites. Nous n'avons pas besoin de les savoir : nous savons qu'elles ne peuvent être que bonnes, étant divines [1].

1. Dans l'année 1772, Turenne et son armée furent envoyés dans l'Allemagne du Nord pour combattre Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. On était au cœur de l'hiver, et les

Mais, si nous ne pouvons pas les savoir, nous pouvons essayer de les deviner. C'est ce que nous ferons dans le chapitre suivant. Nous proposerons notre hypothèse. Le lecteur sera libre de la trouver inutile ou étrange : ce ne sera qu'une hypothèse ; mais nous en donnerons les raisons, et peut-être pourra-t-on la trouver plausible, apaisante et belle...

marches par des routes difficiles étaient pénibles et fatigantes. Un jour que les troupes traversaient un profond marécage, de jeunes soldats se plaignirent ; mais les anciens leur répliquèrent : « Soyez sûrs que Turenne... est notre père et ne nous aurait pas fait endurer une pareille fatigue s'il n'avait en vue quelque grand projet que nous ne pouvons saisir. » (Samuel Smiles, *le Caractère*, traduct. de Deshorties de Beaulieu, Paris, Plon, 2e édit., 1886, p. 19.)

CHAPITRE VI

L'HYPOTHÈSE D'AUTRES HUMANITÉS ET LEUR PLACE DANS LE PLAN PROVIDENTIEL

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé un monde meilleur? — A cette question nous avons donné une réponse que la raison est bien forcée d'accueillir, mais qui laisse l'imagination déçue et le sentiment troublé.

On peut en faire une autre que la raison n'admettra qu'à titre d'hypothèse, — ce qui d'ailleurs est déjà un titre à ses yeux, — mais qui laissera, croyons-nous, l'imagination et le cœur pleinement satisfaits. A celui qui demande : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait un monde meilleur? cette hypothèse, en effet, consiste à répondre : Mais il en a fait des milliards !

Nous entendons la soutenir comme un argument, non pas nécessaire mais non méprisable, d'apologétique. Or, les adversaires du catholicisme la dressent contre lui comme une objection décisive. Vidons d'abord cette querelle : ce sera l'occasion de déblayer le terrain et de bien poser le problème.

I

On présente l'objection sous cette forme syllogistique et triomphale : La science affirme l'existence d'autres humanités autour des étoiles ; or le dogme catholique affirme le contraire : donc le dogme est en opposition avec la science.

L'argument est « en forme » ; mais il boite des deux pieds. Il lui suffirait de boiter d'un seul pour ne pas marcher droit à la conclusion ; mais il boite des deux pieds : il n'est pas vrai que la science affirme d'autres humanités ; et il n'est pas vrai que le dogme les nie.

La science vit de constatations, ou si elle bâtit des théories, si même elle consent à faire des hypothèses, c'est à la condition de les confronter avec les faits.

Or, elle n'a pas constaté directement l'existence des hommes dans les astres. Elle ne peut pas les constater. Il y a à la portée du télescope une limite tenant à la construction de notre œil et aux lois des vibrations lumineuses. Pour voir un homme sur la lune notre plus proche voisine, il faudrait que cet homme fût aussi grand que les pyramides d'Egypte [1]. On ne peut pas lui demander cela.

Par ailleurs, dans ses hypothèses, la science ne peut envisager que des hommes semblables ou du moins analogues à ceux qu'elle rencontre sur la

1. H. Faye, *Sur l'origine du monde*, Paris, Gauthier-Villars, 3e édit., 1896, p. 300.

Terre. Or toute vie sur la Terre, et surtout la vie humaine est soumise à une multitude de conditions rigoureuses. Rappelons-en quelques-unes.

« La vie a besoin de lumière, et il faut que cette lumière soit à radiations complètes, c'est-à-dire qu'elle émane d'une source à haute température[1]. » A cet égard, nous sommes admirablement servis : il y a, dans l'espace, des millions de soleils[2] qui ont été, qui sont ou probablement qui seront à l'état d'incandescence pendant des millions de siècles. Le luminaire ne nous manque donc pas.

Mais les autres conditions oscillent entre des limites tellement précises et délicates qu'elles auront plus de peine à être réalisées.

Il faut d'abord à la vie les éléments chimiques dont se composent les cellules. « Il serait bien étonnant que tous les globes de l'univers en fussent pourvus[3]. » Il ne suffit pas qu'ils en soient pourvus, il faut encore qu'ils les mettent à portée de la vie, sur la croûte superficielle du globe ou dans son atmosphère ; pour cela, il faut que le

1. Faye, 303.

2. Peut-être des milliards. En calculant d'après les photographies du ciel, on peut avancer déjà le chiffre de 125 millions. Voyez L. Murat, *Le Firmament*, Paris 1909, I, 48.

3. Faye, 307. — Il y en a de 12 espèces différentes. Voici comment le *Cosmos*, n° 526, décompose un homme de 78 kilos :

O = 44 kilos	Cl = 0 kilo 600.
C = 22 —	S = 0 — 100.
H = 7 —	Fl = 0 — 100.
Ca = 1 — 750	K = 0 — 080.
Az = 1 — 760	Na = 0 — 060.
Ph = 0 — 800	Fe = 0 — 050.

Or ces éléments sont très inégalement répandus dans le monde stellaire ou planétaire.

globe, en se refroidissant, présente des bouleversements répétés qui mêlent violemment les divers matériaux et les empêchent de se superposer dans l'ordre de leurs densités.

La température de l'univers varie du froid absolu (— 273°) à des milliers de degrés. La vie n'occupe qu'une toute petite portion de cette longue échelle.

Les organismes contiennent plus de 60 p. 100 de leur poids d'eau, et il ne faut pas que cette eau se congèle : or, elle gèle à 0° sous la pression de notre atmosphère. Les matières albuminoïdes sont la base de toute cellule vivante, et il ne faut pas qu'elles se coagulent : or, elles se coagulent à partir de 55°, et déjà à partir de 44° elles sont impropres à la vie. La vie demande donc à être placée dans une sorte d'étuve maintenue à une température à peu près constante entre 0° et 45° environ. « Au-dessous de 0° les germes ne se développent plus, ils sont gelés. Au-dessus de 50°, ils ne se développeraient pas davantage, ils sont cuits[1]. » Ces limites s'étendent un peu plus pour les microbes, mais elles se resserrent notablement pour les organismes supérieurs ; pour l'homme, elles oscillent à peine entre 34° et 42°. Un mécanisme vital admirable tend à maintenir cette température interne, même quand le milieu extérieur s'en éloigne, mais pour un temps et jusqu'à une certaine mesure.

La vie ne peut donc subsister que sur un globe

1. Faye, 302.

éteint placé ni trop près ni trop loin d'un soleil convenablement chaud.

Il faut encore que ce globe décrive autour de son soleil une orbite à peu près circulaire, pour que, restant toujours à peu près à égale distance de la source de chaleur, il garde une température suffisamment constante ; il faut que son axe de rotation ne soit pas trop incliné sur le plan de l'orbite, pour que ses deux hémisphères se chauffent tour à tour. Il faut que sa rotation soit assez rapide pour que les nuits ne deviennent pas trop froides ; mais qu'elle ne soit pas trop rapide, pour que la force centrifuge ne projette pas les habitants dans l'espace.

Il faut que la planète ait une croûte assez dure et assez dense pour offrir aux pieds de l'homme un sol résistant. Il faut que l'étendue et le relief des continents se proportionnent à l'étendue des mers pour maintenir dans les conditions voulues le régime des eaux.

Il faut que ces deux surfaces — celle de la terre et celle de l'océan — « soient enveloppées par une atmosphère assez ample pour garder une composition moyenne invariable, malgré les changements incessants qui s'accomplissent dans son sein ; assez mobile pour se renouveler aisément d'un point à un autre ; assez ténue pour n'offrir aucun obstacle aux rayons qui la traversent ; assez dense pourtant pour emmagasiner, au profit des êtres vivants, comme un précieux régulateur, la lumière et la chaleur qu'elle reçoit »[1]. Elle doit présenter une

1. A. de Lapparent, *La Providence créatrice*. Paris, Bloud, 3e édit., 1907, p. 9.

pression définie, ni trop forte ni trop faible, sous peine de mort ; elle doit contenir non seulement les proportions voulues d'oxygène, ni trop ni trop peu, mais encore, par exemple, un ou deux milligrammes d'ozone par mètre cube, quelques dix-millièmes d'anhydride carbonique ; de même qu'il ne faudrait pas oublier de mettre, dans l'eau d'alimentation, quelques traces d'iode. N'en mettez pas plus, n'en mettez pas moins, sous peine de mort[1].

Et ainsi de suite, car l'énumération est loin d'être complète[2]. Mais nous pouvons déjà pressentir qu'il sera bien difficile de réunir sur un même globe toutes les conditions que la science requiert pour croire à la possibilité de la vie.

*
* *

Eh bien, munis de ces indications sommaires, faisons le tour des mondes à la recherche des globes habités.

Commençons par notre monde à nous, que nous connaissons mieux.

Et d'abord, allons-nous trouver des hommes

1. Voyez J.-B. Dumas, *Discours et éloges académiques*, Paris, Gauthier-Villars, 1885, I, 284-286 ; et Faye, 308.

2. Voyez, par exemple, dans Albert de Lapparent, *Science et Apologétique* (Paris, Bloud, 5e édit., sans date, 183-190), et *La Providence créatrice* (Paris, Bloud, 3e édit.. 1907, p. 7-16), les grandes lignes de ce qu'on pourrait appeler le poème de l'eau. L'eau joue, en effet, dans l'entretien de la vie, un rôle étrange et magnifique, mais qui se subordonne à des conditions très complexes.

dans notre vieux soleil? W. Herschel, au siècle dernier, n'en doutait pas, et en 1842, dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* (page 514), F. Arago déclarait, en y adhérant, que ces conceptions étaient alors « presque généralement adoptées ». Aujourd'hui, le soleil, bien qu'il soit compté parmi les étoiles les moins chaudes, parmi les astres à leur déclin, apparaît aux astronomes comme une fournaise flambant à 6 000 ou 7 000°[1], et dans laquelle tout organisme serait volatilisé en un clin d'œil.

La Lune fut-elle habitée? Nous n'en savons rien; mais, pour sûr, elle ne l'est pas. Ni eau ni air. De plus, ses jours 15 fois plus longs que les nôtres portent aux environs de 100° la face tournée au soleil, tandis que l'autre, plongée dans la nuit, descend à 260° au-dessous de zéro[2].

Mercure est trop près du soleil, et, si l'on en croit Schiaparelli, il lui présente toujours la même face. Même s'il lui présentait ses deux hémisphères en 24 heures, il aurait une moyenne de 200° au-dessus de zéro.

Sauvons-nous à 700 millions de kilomètres et allons voir sur Jupiter.

« Quel monde serait mieux préparé pour être le séjour d'une vie supérieure? C'est le globe prépondérant de toute la famille solaire, le plus vaste

1. Il s'agit de la température des parties extérieures ou superficielles du soleil. Au centre, elle peut atteindre 6 millions de degrés. Voyez Svante Arrhénius. *L'Evolution des Mondes*. Trad. de T. Seyrig. Paris, Béranger, 1910, p. 97.

2. Abbé Th. Moreux, *Les autres mondes sont-ils habités?* Paris, éditions « Scientifica », sans date (1913), chap. III.

en surface (etc., etc.)... Quelles merveilleuses conditions sont préparées en ce séjour pour le développement de la vie, de l'intelligence et du bonheur !... Heureuses plages de Jupiter ! vous ne connaîtrez point ces tourmentes et ces douleurs (etc., etc.)... Mais vous préparez dans le ciel les Etats-Unis d'une République immense bénie du Créateur, flottant pacifiquement dans l'éther lumineux, baignée dans la tiède température d'un éternel printemps, sans hivers et sans étés, et grandissant lentement au sein de la paix et de l'harmonie vers un état de perfection dont n'approchera jamais notre imparfaite et misérable planète[1]. » Ravissant ! Allons voir.

Hélas ! nous ne trouverons même pas où poser le pied. Ce n'est plus un soleil où tout flambe ; c'est encore une fournaise mal éteinte où tout bouillonne. « Des scories, moitié solides, moitié liquides, y nagent sur un océan de feu ; des laves à l'état visqueux sont sans cesse lancées dans sa bouillante atmosphère[2]. » Bref, l'incendie crépite pour des milliers de siècles encore. Quand il sera éteint définitivement, quand la croûte sera faite, l'Homme pourra-t-il venir ? Non : même si notre soleil gardait encore sa chaleur d'aujourd'hui, il ne donnerait à Jupiter qu'une température de 141° au-dessous de zéro. « Voilà de quoi refroidir l'en-

1. Camille Flammarion, *Les terres du ciel*. Paris, Librairie académique, 2e édition, 1877, p. 498. — L'auteur a soin de dire (p. 497) qu'il ne précise pas la date, laquelle importe peu « à la grande, à l'éternelle philosophie de la nature ».

2. Moreux, 54.

thousiasme de ceux qui nous prêchent son perpétuel printemps [1]. »

Saturne, Uranus et Neptune offrent encore moins d'espoir : pas plus que Jupiter, ils ne possèdent une atmosphère respirable ; ils ne sont pas plus avancés dans leur évolution planétaire, et le soleil, encore plus loin, ne les échauffera guère plus qu'une étoile. C'est dire que lorsque ces globes se seront enfermés dans une croûte solide, ils présenteront à leur surface une température voisine du froid absolu.

Revenons près de la Terre visiter Mars et Vénus : tous nos espoirs sont là.

Voici Vénus : il y a de la vapeur d'eau, il y a une atmosphère, la pression est mal définie encore pour nous, mais elle pourrait être satisfaisante, « la température moyenne... oscille sans doute autour de 40° » [2], cela fait les régions tropicales difficilement abordables ; mais les zones tempérées et polaires doivent offrir une climatologie voisine de la nôtre. Enfin ! voici une planète où la science entrevoit la possibilité de loger des habitants.

A une condition toutefois, c'est que la planète tourne sur elle-même de façon à présenter assez rapidement ses deux hémisphères au soleil. Jusqu'à ces derniers temps, on parlait de jours de 23 heures et quelques minutes. C'était parfait. Mais voici que de très grands astronomes, Schiaparelli et Lowell, nous parlent d'une rotation qui s'accomplit en

1. Moreux, 51.
2. Svante Arrhénius, 52.

225 jours. Pour le coup, tout est perdu : c'est la torréfaction de l'hémisphère éclairé et la congélation de l'autre[1].

Mais qui a raison? Beaucoup ont braqué leurs lunettes et présenté leurs théories. La seule conclusion acceptée par tous les astronomes est que l'observation de cet astre est très difficile et que, jusqu'ici, la science n'est pas en état de rien affirmer.

Il nous reste Mars.

Qui n'a entendu parler de Mars et des Martiens ?

A Genève, une femme qui eut ses jours de célébrité, prétendait parler leur langue. Ils parlent, donc ils sont. Hélas ! A Genève même, le P[r] Flournoy a dégonflé cette gloire et réduit la prétendue langue martienne à un charabia tout à fait terrestre. Mais les astronomes ont vu, dans Mars, des tapis de verdure, des prairies, des forêts, et, s'ils n'ont pas vu des hommes, ils en ont vu leurs œuvres, des canaux tirés en lignes droites, et distribuant, à travers les plaines arides, la neige des pôles fondue aux saisons chaudes. Oui, quelques-uns ont vu tout cela dans leurs lunettes ou ont cru le voir; mais d'autres n'y ont rien vu de pareil; et en définitive tous les phénomènes vraiment constatés, s'ils peuvent s'expliquer par l'industrie des hommes, s'expliquent tout aussi bien par la physique et la chimie de la matière morte. Et finalement nous ne savons rien. Ou le peu que nous

1. D'après Svante Arrhénius, Vénus abonde en acide carbonique, ce qui, sans exclure l'existence du règne végétal, s'oppose, au moins provisoirement, à l'existence des animaux.

savons ne laisse guère d'espoir : les mers en ont totalement disparu, l'eau y est très rare; il y a une atmosphère, mais presque insignifiante ; il est difficile d'en établir exactement la température, mais elle semble osciller de — 60 ou 70 à + 30°. « C'est là un régime détestable pour l'entretien de la vie[1]. »

Bref, tandis qu'on peut à la rigueur voir dans Vénus une planète où la vie commence à s'installer, Mars donne plutôt l'impression d'une planète morte. Elle est beaucoup plus ancienne que la Terre, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le dernier des Martiens eût déjà cessé de vivre quand la Terre a reçu le premier de ses vivants.

Mais ce ne sont là que des *peut-être*, et rien n'empêche de faire à tout hasard des signaux à travers l'espace, dans l'espoir de provoquer une réponse de la part des Martiens, puisqu'une récompense de cent mille francs, encore à gagner, a été promise au premier qui réussira de la sorte à engager le dialogue[2]. Mais pour être sûr qu'il y a des Martiens, il faudra sans doute attendre qu'ils nous aient répondu.

En résumé, un timide *peut-être* pour Mars et

1. Moreux, 115.

2. La récompense a été promise en Amérique : voyez Ortolan, *Etudes sur la pluralité des mondes habités*. Paris, Bloud, 1898, III, 8. — Il y a un quart de siècle qu'une Française a légué avec la même intention la même somme à notre Académie des Sciences : mais celle-ci n'a accepté qu'en stipulant qu'elle pourrait disposer de la somme pour récompenser d'autres recherches (d'après A. Haté, *Etudes*, LVI, 353).

Vénus, un non catégorique pour tout le reste : tel est le bilan du système solaire [1].

Un regard rapide sur le reste des mondes :

« Regardez le ciel et dites-vous bien que, de ces myriades d'astres que les lunettes vous y font voir, aucun n'est habité, puisqu'ils sont tous en pleine incandescence. Aucun ne le sera jamais, parce que, à l'époque de leur extinction, alors qu'un être vivant pourrait mettre le pied sur leur croûte refroidie et solidifiée, il n'y aura pas, à cause de leur immense éloignement mutuel, de soleil voisin pour départir à chacun d'eux la lumière et la chaleur [2]. »

Ces soleils ont-ils autour d'eux, comme le nôtre, un cortège de planètes? Pour la plupart, il faut répondre : Non. En dépit des apparences, les savants regardent aujourd'hui comme avéré [3] que les deux tiers ne sont pas des soleils simples comme le nôtre, mais sont conjugués deux à deux, « ce qui semble bien exclure la possibilité d'astres éteints circulant autour de ces couples. En supposant l'étoile satellite éteinte par la suite des temps, la grande excentricité de son orbite, l'extrême

1. On peut étendre le *peut-être,* mais en le faisant beaucoup plus timide encore, aux satellites de Jupiter et de Saturne. La chaleur pourrait y être convenable ; mais, sans parler des conditions atmosphériques dont nous ne savons rien de précis, l'éclairement y est très faible : il représente, pour le satellite le plus, rapproché de Jupiter, le 27e, et pour le plus rapproché de Saturne. le 90e de ce que nous recevons du soleil. « C'est une lumière bien faible pour le développement de la vie ». (Arrhénius, p. 55).

2. Faye, 300.

3. A la suite des observations spectroscopiques.

longueur de sa révolution[1] sont autant d'obstacles à l'entretien de la vie sur sa surface refroidie et solidifiée[2] ».

Les étoiles simples, du moins, ont-elles des planètes gravitant autour? La science ne saurait l'affirmer, leur obscurité ne permettant pas de les voir, et les lois connues ne permettant pas de le conclure.

Et en supposant que de telles planètes existent, y rencontrerait-on les conditions requises pour la vie? La science le sait encore moins. Elle ne peut que dire : Ce n'est pas impossible, mais c'est très difficile.

Le grand mathématicien Bertrand raconte[3] qu'il causait un jour avec son collègue Poinsot. Le P. Gratry, disait Poinsot, m'a demandé si les planètes étaient habitées : « Quelle a été votre réponse? — Je n'en pouvais faire qu'une : Je n'en sais rien. » C'est encore là-dessus le dernier mot de la science.

« Vous le voyez, avec les astronomes, les partisans de la vie universelle jouent de malheur[4]. »

1. C'est un fait inexpliqué, croyons-nous, mais toujours constaté que, dans les systèmes d'étoiles binaires, l'étoile satellite décrit autour de l'autre, non pas une orbite à peu près circulaire mais une ellipse très allongée et qu'elle met des siècles pour accomplir sa révolution.

2. C. de Kirvan, dans *Revue des questions scientifiques*, IIIe série, XXIII (avril 1913), 613.

3. J. Bertrand, *Eloges académiques*, Paris, Hachette, 1890, p. 361.

4. Faye, 300.

*
* *

Après cela, nous pourrions négliger l'objection, même si l'Eglise nous enseignait que seule la Terre porte des hommes.

Mais elle ne l'enseigne pas.

De tout temps, on a vu des chrétiens, des théologiens, des Pères de l'Eglise admettre tout à leur aise, sans aucun trouble dans leur foi et sans aucune protestation de l'autorité ecclésiastique, l'habitabilité des astres. On cite parmi eux, dans les premiers siècles, Théodore, Théophylacte, Origène et surtout les plus grands : saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin[1]. A peine Galilée avait-il ouvert sur l'astronomie des horizons nouveaux, que le P. Kircher, un Jésuite enseignant à Rome, sous l'œil du Pape, ne craignait pas d'exposer la même hypothèse[2].

1. Nous l'affirmons en hésitant et sur la foi des auteurs. Nous n'avons pas réussi, malgré un certain nombre de recherches, à le vérifier, sauf pour Origène et probablement pour saint Augustin. Etant donnés les systèmes astronomiques en faveur chez les anciens, la question ne pouvait guère se poser sous la forme précise que nous discutons. Il s'agissait surtout pour eux de savoir si les astres étaient animés; et c'est sur cette question qu'ils se divisaient en deux camps. Mais ils auraient dû, sur cette question, être unanimes pour la négative si véritablement, comme le prétendent nos adversaires, l'Eglise est opposée à l'existence de tout être intelligent en dehors des catégories que mentionne l'Ecriture. Or, saint Thomas d'Aquin, après avoir rappelé que les Pères, pas plus que les philosophes, ne s'entendent à cet égard, conclut le débat par ces mots : « Quant à moi, je dis, avec saint Augustin, que cela n'a rien à voir avec la foi, que ce soit ainsi ou autrement » (*Quodlibetum XII*, q. VI, a. 8).

2. D'après Cauly, *Apologétique chrétienne*. Paris, Poussielgue, 7e édit., 1904, p. 215. — Athanase Kircher, savant de très grand

Plus près de nous, ses défenseurs ne se comptent plus : Joseph de Maistre[1], le P. Secchi, un Jésuite, directeur de l'Observatoire du Vatican sous le Pontificat de Pie IX, Mgr Bougaud[2], l'abbé Moigno[3], l'abbé Boiteux[4], l'abbé Cauly[5], le P. Monsabré, dans ses Conférences à Notre-Dame[6], et tant d'autres encore qui sont des théologiens ou des chrétiens de bon aloi. On en trouverait d'autres, non moins respectables, qui repoussent cette opinion. Ce qui veut dire que sur ce point, l'Eglise n'a pas pris position et qu'elle laisse à ses enfants toute liberté.

A ceux qui prétendent le contraire, à ceux qui nous disent : « Non, vous n'êtes pas libres ! Votre Eglise vous impose de nier », il nous suffit de répondre : Vous la connaissez donc mieux que les théologiens ? C'est possible ; mais faites la preuve. Où, quand, comment, par quel dogme, dans quel texte, l'Eglise a-t-elle dit cela ? Elle n'a pas l'ha-

mérite et à qui on doit, avec des travaux importants, beaucoup d'inventions ingénieuses (par exemple, la lanterne magique et la première machine à écrire), a vécu de 1601 à 1680. Il fut donc le contemporain de Galilée, 1564-1642.

1. Dans ses *Eclaircissements sur les sacrifices. Œuvres*, Lyon. Pélagaud, tome VII, 1872, p. 395-398.

2. Dans *Le Christianisme et les temps présents*. Paris, Poussielgue, 2e édit., 1878, tome III, p. 141-147.

3. Dans *Les splendeurs de la foi*. Paris, Blériot, 3e édit., 1883, tome II, p. 402-406.

4. Jules Boiteux, *Lettres à un matérialiste*. Paris, Plon, 2e édit., 1891. Voir, par exemple 527 à 537.

5. Cauly, *ouvr. cité*, 215 sq.

6. Dans *Exposition du dogme catholique. Carême* 1889. Paris, Lethielleux, 9e édit., sans date (1901), 102e conférence, p. 276-280.

bitude de déguiser sa croyance, puisqu'elle l'impose à ses fidèles et veut qu'on la proclame. Alors, recueillez donc l'écho de sa voix, fouillez l'histoire, lisez son bullaire, et faites-nous voir ; citez vos textes.

En général, s'ils ont des textes embarrassants, ils les citent sans se faire prier. S'ils n'en ont pas, il arrive qu'ils en imaginent ; ils en citent quand ils parlent du Concile qui aurait dénié une âme à la femme, ou du pape qui aurait excommunié une comète, ou de vingt autres histoires qu'ils nous content périodiquement. Ils donnent leurs références. Si on va voir, il n'y a rien ou il y a le contraire. Mais sur mille lecteurs, combien sont-ils qui voudront vérifier? Et les anecdotes ainsi lancées font leur chemin. Sur l'opposition de l'Eglise à l'hypothèse de l'habitabilité des astres, on ne cite rien. Nous ne connaissons pas à cet égard l'ombre même d'une référence. Ils disent que l'Eglise a condamné cette hypothèse, qu'elle a dû la condamner. Ils disent, et c'est tout.

Eh bien, non, en histoire, ce n'est rien. Il faut d'abord qu'ils établissent le fait, qu'ils produisent le texte. Ils ne l'ont pas montré, ils ne le montreront pas. Il n'existe pas.

En somme, qu'ils nous parlent de la science ou du dogme, dans cette objection qu'ils agitent contre nous comme un épouvantail, il n'y a pas un lambeau de vérité. Et nous pouvons leur faire en bloc la réponse de Pasteur à ses adversaires : « Si vous saviez la question, que faites-vous de

votre conscience ? et si vous ne la saviez pas, de quoi vous mêlez-vous[1] ? »

II

Cette querelle étant vidée, puisque la foi nous laisse le champ libre, et que la science, en définitive, si elle ne nous encourage guère, ne nous interdit pas tout espoir, nous pouvons proposer notre hypothèse.

Nous croyons pour notre compte à d'autres humanités. Nous allons dire pourquoi et comment.

D'abord, le pourquoi.

Ce n'est pas pour des raisons scientifiques ; mais pour des raisons de philosophie et de théologie. Faye nous disait qu'avec la science « les partisans de la vie universelle jouent de malheur ». La philosophie est plus accommodante. Pour elle, un homme n'est pas nécessairement un mammifère bimane à station droite. C'est un animal raisonnable, un composé de matière et d'esprit. Il peut fort bien n'être ni un bimane, ni un mammifère, n'avoir ni des pieds, ni des yeux, ni des oreilles, ni des poumons qui aient besoin d'air, ni du sang qui batte la fièvre à 38°, ni des cellules qui gèlent à 0°.

Des éléments matériels hétérogènes, quelle que soit la façon dont ils se relient entre eux, pourvu qu'ils obéissent à une idée directrice immanente,

1. Dans René Vallery-Radot, *La vie de Pasteur*, Paris, Hachette, 13e édit., 1911, p. 121.

à un principe interne d'organisation, d'unification : voilà, pour la philosophie, un organisme vivant. Dans cet organisme, quelles que soient les conditions de sa vie, mettez la sensation, et vous avez un animal. Et que faut-il pour sentir ? Un organe qui recueille et interprète à sa manière, dans une conscience vivante, les modifications de la matière. Or, sans même parler de la matière massive et de son action multiple, l'éther qui remplit l'espace, vibre dans une multitude de gammes. Notre œil en prend, du rouge au violet, une quinte, pas même une octave, une tranche qui va de 451 à 781 trillions de vibrations par seconde[1]. Il y a de la place, au-dessus ou au-dessous. Créez un organe, par exemple, pour recueillir et interpréter les vibrations électriques, ou les rayons Rœntgen, ou les rayons ultra-violets, ou les émanations du radium : et voilà, pour les animaux qui en seront pourvus, des sens nouveaux dont nous n'avons pas la moindre idée, sinon qu'ils sont possibles. A un animal, qu'il ait des pieds ou des ailes, quels que soient ses organes, sa stature et sa forme, surajoutez la raison, et vous avez un homme, aussi différent de nous que vous voudrez, un

1. En prenant comme unité fondamentale de vibration, le pendule qui bat la seconde, et en doublant successivement le nombre de façon à constituer une série d'octaves, on rencontre, de la 4e à la 11e octave, le son, de 32 à 32.000 vibrations par seconde ; l'électricité commence à faire vibrer l'éther à la 12e octave, et va au moins jusqu'à la 33e, très probablement au delà, englobant les manifestations de chaleur et de lumière ; la chaleur se manifeste de la 44e à la 48e octave, la lumière embrasse une quinte de la 48e (D'après d'Arsonval). Et il y en a d'autres plus loin.

homme, tout de même, non pas de la même espèce que nous, mais du même genre, un animal raisonnable, un composé de matière et d'esprit.

Rien de tout cela n'implique contradiction[1]. De tels êtres peuvent donc être réalisés à la seule condition qu'il se trouve une cause capable de les produire, à la seule condition que Dieu existe. S'il n'y a pas de Dieu, là, comme ailleurs, il n'y a rien à faire et nous n'avons rien à dire. Mais si Dieu existe, la philosophie nous montre qu'il a pu résoudre les objections de la science, et semer la vie même dans les mondes où la science ne voit et ne peut voir que des déserts inhabitables et des solitudes éternelles.

Dieu l'a pu faire ; mais l'a-t-il voulu et l'a-t-il fait ?

Nous croyons pouvoir répondre : Oui, et pour deux raisons. Nous ne faisons qu'indiquer la première, qui est connue. Elle est classique. C'est la raison de finalité.

A mesure qu'on plonge plus avant, avec le télescope ou avec la photographie, dans les profondeurs de l'espace, à travers ces distances formidables qu'un rayon de lumière, faisant 300.000 kilomètres par seconde, met des siècles, des milliers de siècles, à franchir, on découvre toujours, toujours,

1. C'était l'avis de Laplace. Comme astronome, il savait, lui aussi, qu'il est difficile de réaliser toutes les conditions que réclament les organismes que nous voyons sur la terre ; mais, ajoutait-il, « ne doit-il pas y avoir une infinité d'organisations relatives aux diverses températures des globes de cet univers ? » (*Exposition du système du monde*. Paris, Bachelier, 5e édit., 1856, p. 389.)

un nouvel amoncellement d'étoiles. On ne voit pas de rivage à cet océan de mondes.

Voilà le fait. Voici l'argument : Dieu est un être sage, toute la sagesse consiste quand on agit à prendre un but digne de soi et des moyens dignes du but. Où serait le but du Créateur si toutes ces myriades de soleils n'éclairent personne, si toutes ces magnificences se déroulent sans témoins à travers les espaces vides ? Les moyens seraient-ils en proportion avec le but, si Dieu avait travaillé, pendant des milliards de milliards de siècles à travers des milliards de milliards de lieues, toutes ces masses gigantesques, dans la seule intention de rendre habitable pendant quelque temps, près du plus petit — ou peu s'en faut — de tant de soleils, une planète minuscule ?

« Pour nous, disait le P. Secchi, il nous semblerait absurde de regarder ces vastes régions comme des déserts inhabités ; elles doivent être peuplées d'êtres intelligents et raisonnables, capables de connaître, d'honorer et d'aimer leur Créateur[1]. »

1. Charles Bonnet écrivait à l'abbé Spallanzani : « Les mondes font ma passion ; je m'y promène souvent en idée. Je condamnerais volontiers les détracteurs de cette belle philosophie (celle de Fontenelle) à ne mettre jamais le pied dans ces mondes. Voyez, je vous prie, comme ils appetissent (*sic*) la création. Pour moi, je vois partout des mondes, et dans ces mondes des myriades de créatures vivantes, qui célèbrent à leur manière les libéralités ineffables du Bienfaiteur de l'Univers. J'entends ce concert de louanges se répéter dans toutes les sphères célestes, et j'ose mêler mes faibles accents à cette musique majestueuse. Enfin où ne vois-je pas des mondes ? (Ch. Bonnet, *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*. Neufchatel. Samuel Fauche, 1781, t. XII, p. 54). — On peut soutenir la même hypothèse sans y mettre autant de « passion ».

Cet argument de la finalité n'est pas méprisable, mais il n'est cependant pas péremptoire : Dieu a dû avoir un but sage, c'est incontestable ; nous ne voyons pas très bien en quoi il consiste, si la terre est seule habitée, c'est entendu ; mais si nous n'en voyons pas, il n'est pas démontré qu'il ne puisse pas en voir un, Lui, dont il ne nous a pas fait confidence. Et voilà une échappatoire.

*
* *

Nous pensons trouver une base plus solide sur l'autre argument, tiré, si l'on ose dire, d'une raison d'esthétique.

Dieu est artiste. Comme tout artiste, il a dû mettre l'harmonie, et donc l'unité et la variété dans son œuvre.

De fait, si je regarde le monde, j'y vois une harmonie merveilleuse resplendir. Les êtres se groupent en même temps qu'ils se nuancent, et les groupes s'échelonnent par gradations insensibles.

Au bas de l'échelle, le règne minéral avec ses combinaisons innombrables, sur lesquelles la science la plus récente ouvre des horizons éblouissants de grandeur et de simplicité : c'est avec un tout petit nombre de lois fondamentales que s'explique tout le mécanisme en apparence inextricable de leurs actions réciproques, celles des soleils comme celles des atomes; et c'est peut-être à des grains d'électricité, à des électrons que se ramène en définitive toute la diversité de la matière.

Au-dessus du règne minéral, il y a la vie, qui semble hésiter d'abord, se distinguer à peine de la matière morte; mais elle s'affirme, elle s'élève peu à peu, revêtant toutes les formes, étalant avec magnificence, la multitude prodigieuse de ses espèces. Aug. Pyrame de Candolle en a classé, à lui seul, 80.000. On en connaît actuellement « pas loin d'un million[1] ».

Au-dessus du règne végétal, l'animal apparaît, avec la faculté de sentir et de se mouvoir. Lui aussi, c'est à peine d'abord s'il se distingue du règne inférieur. Sur la limite, on peut se tromper. L'éponge ou l'amibe est-elle un animal? Oui si elle se meut et si elle sent. Est-ce qu'elle sent? Est-ce qu'elle peut vraiment se mouvoir avec conscience? C'est à peine si on ose le dire. Le ver de terre est-il un animal? Oui, sans aucun doute. Mais si peu! Plus haut, l'animalité se déploie avec une profusion invraisemblable de formes, avec, pour sentir, toutes les combinaisons des organes des sens et tous les mécanismes de l'instinct; avec, pour se mouvoir, les procédés des reptiles, des poissons, des quadrupèdes, des insectes, des oiseaux. Ici encore, les espèces foisonnent : 320.000 décrites jusqu'à ce jour, parmi les animaux vivants; et « le nombre des espèces fossiles connues égalera bientôt celui des espèces vivantes[2] ».

1. D'après Gaston Bonnier dans la *Revue Hebdomadaire*, 12 décembre 1914, p. 2.

2. Karl-A. Zittel, *Traité de paléontologie*. Traduction de Ch. Barrois, Paris, Doin, I, 7. — Le nombre de 320.000 pour les espèces vivantes est fourni par Lubboch. Voir *ibid*.

Puis, au-dessus de l'animal, un autre règne commence avec la raison qui apparaît : C'est l'Homme. L'homme raisonne avec des idées abstraites que les sens ne suffisent plus à élaborer, il assemble des concepts, il fabrique des outils, il parle, il est libre, il est capable de science, de morale, de religion. Il se distingue de la bête, évidemment, comme le ver de terre se distingue de la plante. Entre la bête et lui, la raison creuse un abîme dont rien ne peut combler la profondeur.

Mais si l'abîme est profond, il n'est pas large. Si l'homme se distingue des animaux, il en reste bien près. En lui l'esprit se mêle à la matière ; mais la dose est petite ; comme est petite au bas de l'échelle animale, la dose de sensation et la puissance de se mouvoir.

Jusqu'ici, on le voit, la ligne ascendante des êtres se développe d'un trait continu par des procédés identiques ; le même plan harmonieux s'accuse.

Mais voici un arrêt brusque : tandis qu'il y a des espèces de végétaux et d'animaux par centaines de mille, il n'y a qu'une espèce humaine. Les différences ne manquent pas entre les hommes, mais elles s'expliquent par les circonstances de leur vie et surtout par le jeu de leur liberté ; ce sont des différences individuelles : ce n'est pas la nature qui les produit. La nature confectionne tous les hommes d'après le même modèle : mêmes formes, mêmes organes, mêmes sens, même méthode pour loger et attacher l'esprit dans cette matière, mêmes fonctions déterminées. Donc une seule espèce

d'hommes[1], et une espèce peu élevée, très près de l'animal : voilà le fait.

Voilà en gros, le spectacle de ce monde.

Je regarde plus haut et plus loin. La matière est inerte. Si elle vit, c'est par un perpétuel miracle, c'est par un quelque chose qui est en elle et qui la dépasse. Je cherche la vie qui la dépasse et qui s'en passe, la vie dégagée de toute matière. Par la philosophie, je sais que les purs esprits sont possibles, qu'ils sont infiniment probables. Par la Révélation, je sais qu'ils existent, et je sais aussi qu'ils ne sont pas créés sur un seul type. Il y a parmi eux, comme parmi les êtres matériels, l'unité et la variété ; ils se groupent et ils se distinguent. Nous connaissons au moins neuf groupes, neuf catégories distinctes, les « neuf chœurs des anges », qui s'échelonnent, comme dans l'univers les quatre règnes, de plus en plus vivants, de plus en plus parfaits, de plus en plus semblables à Dieu. Dans chacun de ces neuf chœurs, les espèces abondent. Saint Thomas d'Aquin croit pouvoir affirmer que les espèces angéliques sont en quelque sorte incomparablement, *quasi incomparabiliter*[2], plus nombreuses que celles des êtres matériels dans notre univers.

1. Nous avons décrit l'espèce du point de vue *philosophique*. Du point de vue *scientifique* actuel, on la définit : « La collection des individus qui descendent des mêmes ancêtres ou qui sont aptes à s'unir entre eux et à se propager indéfiniment. » Dans les deux sens, il n'y a qu'une espèce humaine. On sait qu'Armand de Quatrefages (bien qu'il admette une définition un peu différente dans les termes) a défendu cette conclusion dans deux beaux livres : *L'espèce humaine* et *L'unité de l'espèce humaine*. Paris, Germer-Baillère.

2. *Summæ, I, q. 50 a. 3.* — Voyez aussi *Contra Gent.*, livre II, ch. XCII.

Donc, de l'atome jusqu'à nous, d'une part; d'autre part, du plus humble des purs esprits jusqu'au plus grand : pas un hiatus, pas une coupure, pas une anomalie ; mais une ligne continue, une progression insensible, une opulente variété de nuances dans la parfaite unité d'un même dessin, l'œuvre délicate et colossale d'un artiste prodigieux qui a su tout imaginer, tout prodiguer et tout harmoniser. — Au contraire, entre l'homme et le pur esprit, quelle place il y aurait pour d'autres humanités plus parfaites, quel vide énorme, quelle solution de continuité ! Quel hiatus béant !

Et ce hiatus se rencontre précisément au point où il est le plus criant, au point où se raccordent les deux moitiés de la création, à l'intersection de la matière et de l'esprit, là où se trouvait le nœud, la partie délicate et décisive de l'œuvre, là où les grands artistes se préoccupent de réussir et de se surpasser.

Et Dieu n'est pas seulement artiste, il est bon, il a créé par amour, pour faire des heureux, et donc il a visé surtout les êtres capables de vrai bonheur, les êtres intelligents. Ne serait-il pas étrange qu'en multipliant les types de vie, en prodiguant sans mesure les espèces parmi les purs esprits, les animaux et les végétaux, il en eût été avare, quand il arrive à l'homme, au point de n'en créer qu'une seule ?

Et enfin, s'il avait voulu vraiment n'en créer qu'une seule et briser ainsi, au point le plus délicat, avec la règle d'artiste et le cachet de magnificence qu'il a imprimés partout ailleurs, aurait-il

choisi, parmi toutes les humanités possibles, le type d'homme le moins homme, semble-t-il, qu'on puisse imaginer, le plus rapproché de l'animal, le plus exposé à se laisser dominer par les sens, à oublier son Créateur et à manquer son destin? S'il n'avait voulu faire qu'un type d'animal, aurait-il choisi le ver de terre? Aurait-il choisi l'éponge ou l'amibe?

Voilà des questions embarrassantes.

Je comprends toutefois qu'il n'y ait, sur une même planète, qu'une seule espèce humaine. La raison fait de l'homme, le roi de la création matérielle. Les rois, les monarques, le mot le dit, sont uniques dans leur royaume[1].

Mais il peut y avoir dans d'autres royaumes d'autres monarques. Supposez qu'il en soit ainsi, que d'autres humanités, à divers degrés de perfection, règnent sur les planètes inconnues qui gravitent autour des étoiles[2], et tous les problèmes se résolvent, tous les hiatus se comblent, tout se fond dans une harmonie totale : les astres innombrables qui brillent au fond de l'azur ont leur raison d'être; l'immensité vertigineuse où ils se déploient dans

1. Précisément parce qu'ils doivent y commander et non obéir. Dieu a donné à l'homme le droit d'utiliser à son profit la nature inférieure, les plantes et les animaux (Gen. I, 28, 29; Cor., III, 22).

S'il y avait plusieurs espèces d'hommes superposées, comment les espèces inférieures pourraient-elles se défendre de la mainmise des autres? Nous voyons, par l'expérience de la guerre actuelle, à quoi peut conduire, même quand elle n'est pas justifiée, la prétention d'être des surhommes.

2. Les deux tiers des étoiles n'ont pas de planètes, nous a dit la science; mais nous pouvons en supposer autour de l'autre tiers, et cela fait déjà un nombre respectable de milliards.

l'espace et dans la durée, prend un sens clair autant que grandiose ; la création tout entière, matière et esprit, se déroule dans un plan gigantesque et impeccable ; et l'on n'a plus à se demander pourquoi Dieu n'a pas créé un monde plus parfait que le nôtre : il en a créé des milliards.

Le monde moral lui-même s'éclaire à de nouvelles clartés : le scandale du péché originel, du petit nombre des saints et peut-être des élus, l'échec apparent de l'œuvre de Dieu, toutes ces questions troublantes s'évanouissent devant ces milliards de mondes, ces milliards et ces milliards d'êtres raisonnables qui entrent en ligne de compte, et dont l'appoint modifie nos mesquines perspectives.

Dieu enfin nous apparaît présent et supérieur a tout, comme le chimiste éternel qui forge les mondes chacun à son heure, les remettant au creuset quand ils sont vieillis, pour en faire « de nouveaux cieux et de nouvelles terres[1] » ; comme le Créateur inépuisable qui répand la vie à mains pleines ; comme le général d'armée qui passe à tout instant la revue des mondes, des règnes, des espèces, des individus, des moindres atomes, et à qui rien n'échappe, pas un frisson de l'atome, pas une vibration de l'éther, pas un geste de l'individu, pas un mouvement de la pensée. Les Arabes disent : « Dans la nuit noire, sur le marbre noir, la fourmi noire, Dieu la voit et l'entend. » Il voit, il entend le fond des cœurs aussi. Roi universel, il gouverne les âmes comme les corps, les anges

1. Is., LXV, 17.

comme les hommes ; il voit tout, il ordonne tout, il pourvoit à tout, il pèse tout, il juge tout d'un jugement infaillible et sans appel, mettant d'accord sa Providence avec la liberté, la justice avec la miséricorde, la sagesse avec l'amour, sans hâte et sans oubli, à travers toutes ces multitudes et toutes ces immensités.

Le roi grandit à nos yeux en proportion de son royaume ; le chef, en proportion de sa tâche ; l'artiste, en proportion de son œuvre. Or, dans notre hypothèse, Dieu se révèle plus artiste, plus chef, plus roi, plus agissant, plus puissant, plus bienveillant, plus magnifique, plus ineffablement Dieu.

Et c'est là, en définitive, pour cette hypothèse, le meilleur argument : Dieu étant infini, plus nous le voyons grand, plus nous avons de chances d'approcher de la vérité et de le mesurer à sa taille.

S'il reste des objections, nous les rencontrerons tout à l'heure.

III

Nous avons dit *pourquoi* on peut croire à d'autres humanités ; il nous reste à voir *comment* — ou à peu près — les choses se passent.

L'astronomie nous a fait connaître l'immensité de l'espace, et, la géologie aidant, l'immensité de la durée. La philosophie nous enseigne l'immensité de la puissance divine. La théologie nous révèle l'immensité de l'amour et le mystère de la

Rédemption. Ce sont les grandes lignes ; il y a les détails.

Nous avons à tenir compte des détails et des grandes lignes, des données positives de la science et du dogme, et nous essayons de construire une hypothèse qui ne les heurte pas, mais, autant qu'il se peut, les englobe et les relie.

Dieu a créé le chaos en donnant aux éléments qui le composent les lois qui devront le conduire à travers son évolution gigantesque.

Ces lois ont réalisé des mondes habitables ; combien ? Je l'ignore ; mais beaucoup, des milliards sans doute. Les uns parmi eux sont déjà morts ; d'autres vivent ; d'autres plus tard vivront. Et ainsi depuis des milliards, et, dans la suite, à travers d'autres milliards de siècles et de lieues.

Que sont ces vivants ? Des végétaux, ceux qui vivent sans pouvoir sentir ; des animaux ceux qui sentent ; des hommes, ceux qui pensent. Mais des hommes, des animaux, des végétaux très différents peut-être de ceux que nous voyons sur notre terre.

Les hommes du moins sont différents. Ils possèdent d'autres formes extérieures, d'autres sens plus affinés, une autre âme plus haute, plus lumineuse, plus forte. Ils sont, comme nous, des composés de matière et d'esprit : c'est la marque du Règne ; mais chez eux l'esprit l'emporte sur la matière, de plus en plus, d'une planète à l'autre — toute une échelle d'humanités dont les plus hauts degrés s'approchent de la nature des esprits purs.

Les destinées aussi diffèrent comme les espèces, tout en étant identiques par le fond. Dieu donne à chacun la destinée que la nature réclame.

Or, tout homme, parce qu'il est homme, par le fait même qu'il pense, rêve d'un bonheur intégral, sans mélange de maux et sans limite dans la durée ; et il le veut inlassablement, inéluctablement, implacablement ; c'est le ressort de toute son activité, c'est le fond de son être, c'est sa nature même. Mais la nature ne palpite pas vers le vide. Il faut donc que ce bonheur, l'homme puisse le trouver, sinon dans cette vie, qui ne peut l'offrir, du moins dans la vie immortelle où la Providence le conduit. Mais il faut aussi qu'il le mérite ; car le premier métier de l'homme, animal raisonnable, est d'être raisonnable, de mettre librement la matière sous le joug de l'esprit ; comme le premier métier de la Providence est de faire de l'ordre, d'être juste et de ne laisser l'homme atteindre à son but que s'il en a pris le chemin.

Ce but, où tend la nature humaine livrée à ses propres forces, c'est un bonheur proportionné au mérite personnel dans son degré de réalisation, mais analogue dans son essence au bonheur des Limbes où s'en vont les enfants de la terre, morts sans baptême. C'est l'immortalité dans la joie et à l'abri de toute douleur, mais ce n'est pas le Ciel des élus, ce n'est pas Dieu vu et goûté face à face ; parce qu'il faut, pour voir et comprendre Dieu, une faculté divine, comme il faut une faculté sensible pour voir un animal, et une raison humaine pour comprendre un homme.

Cette faculté divine, Dieu seul la possède de droit. Il peut la communiquer; mais elle est par elle-même quelque chose de sa puissance, de sa vie propre, qui par droit de nature n'appartient à personne, ni homme ni ange, et que Dieu ne donne à l'ange ou à l'homme que s'il les adopte pour ses enfants, que s'il les déifie. Dieu, en effet, est plus fort que les hommes, et quand il adopte, il ne se dit pas seulement, il se fait père — *ut Filii Dei nominemur et simus* [1]. Il se penche sur cette âme ou sur cet ange, et il met, au principe même de leur vie, comme une greffe empruntée à sa propre vie, et qui leur confère, avec une vie divine, une faculté en rapport, moyennant quoi, vivant de sa vie, ils sont ses enfants. Cette faculté divine leur permettra de voir Dieu. Cette greffe, c'est la grâce sanctifiante; et la vie qui en résulte, étant au-dessus de ce que requiert la nature, c'est la vie surnaturelle.

Les humanités les plus hautes ne la possèdent pas; beaucoup du moins, j'imagine, ne la possèdent pas. — Elles peuvent plus facilement s'en passer pour vivre leur vie de façon à mériter le bonheur.

On le mérite par la maîtrise de l'esprit sur les sens, par le triomphe des aspirations humaines sur les convoitises animales, de la raison sur les instincts. Ayant la raison plus lumineuse et plus forte, ces humanités supérieures ont une tâche relativement aisée à remplir; et la destinée natu-

1. Joan., III, I.

relle peut leur suffire comme sanction de leur vertu.

Elle peut toujours suffire ; mais Dieu peut l'embellir. Maître équitable, il donne à chacun son dû ; maître magnifique, il ajoute, quand il lui plaît, ses gratifications. A beaucoup d'humanités il a donné sans doute la gratification magnifique d'un état surnaturel.

Les unes peut-être l'ont reçue sans condition ; et là, tous les hommes naissent avec la grâce sanctifiante, ayant ensuite à la conserver et à la cultiver par leur effort personnel. D'autres l'ont reçue dans la personne des chefs de leur race, qui avaient à la transmettre par héritage. Parmi ces chefs de race, les uns ont été fidèles ; les autres, comme Adam, ont prévariqué et, par leur faute, ramené leurs descendants à l'état de nature.

Parmi ces humanités déchues de l'état surnaturel, les unes ont été laissées dans leur déchéance, ce qui veut dire que tout se passe pour elles comme si leur premier ancêtre avait été créé du premier coup avec sa seule nature d'homme et donc avec, pour perspective, le ciel des Limbes, le bonheur tel que la nature humaine le vise.

Mais d'autres parmi les déchues ont été relevées comme nous à l'état surnaturel. Elles ont été rachetées, elles ont eu leur Rédemption.

*
* *

Le Verbe divin s'est-il incarné parmi elles ? — Nous voici en face des problèmes nouveaux dont nous parlions tout à l'heure. — A-t-on vu, sur

d'autres planètes, passer doux et humble de cœur, plein de grâce et de majesté, maître de la vie et de la mort, soulevant les foules, remuant l'intime des âmes avec une parole de ses lèvres ou un regard de ses yeux, et s'en allant d'un pas tranquille au chemin de son Calvaire, le divin Rédempteur?

A-t-on vu, sur chacune de ces planètes, passer une femme devant laquelle les anges se seraient inclinés un jour en disant : « Je vous salue, pleine de grâces »; une femme qu'on se montrait dans la foule en disant : « C'est sa mère »? — Non, il n'y a qu'une mère de l'Homme-Dieu, parce qu'il n'y a eu et il n'y aura, il ne peut y avoir qu'un Homme-Dieu, parce que l'Homme-Dieu est une personne et que la personne ne se tire pas à plusieurs exemplaires. Elle est unique[1].

Mais, dit saint Paul, le Christ « s'est donné en rédemption pour tous, *dedit redemptionem semetipsum pro omnibus* »; et « sa grâce est surabondante »[2]. Une goutte de son sang aurait suffi au rachat de tous les mondes. Or les humanités élevées au-dessus de l'état de nature ont eu nécessairement leur révélation. Un messager quelconque, homme ou ange, accrédité par le miracle, qui est

1. Que le Verbe pût s'unir avec une autre nature humaine sans altérer la personnalité divine, c'est ce qu'on peut admettre; mais il en résulterait une *constitution nouvelle* pour l'Homme-Dieu: il y aurait plusieurs Hommes-Dieu — ce qui paraît bien inadmissible. Nous n'avons pas d'ailleurs à établir une thèse, mais à formuler une hypothèse, et nous en écartons sans hésiter la conception d'incarnations multiples. On va voir qu'elle aurait le tort, non seulement de répugner au sentiment et à la logique, mais encore d'être parfaitement inutile.

2. I. Tim., I, 14 et II, 6.

la signature de Dieu, leur a porté les confidences divines. Quelles ont été ces confidences ? Sont-ce les mêmes que celles que nous avons reçues ? Pour sûr, elles ne sont pas contraires : Dieu, quand il parle, doit la vérité, et il ne saurait se contredire. Mais il sait beaucoup de choses, et il peut faire des confidences diverses sans épuiser le mystère de sa vie et de sa pensée, tout comme il a pu donner sa grâce par des moyens, par des sacrements divers, sans épuiser les ressources de sa puissance. Parmi les dogmes qu'il a révélés aux humanités surnaturelles, il a pu dire que le Verbe, la seconde personne de la Trinité, s'est incarné dans un autre monde et qu'il fait bénéficier tous les mondes, à certaines conditions précises, des fruits de la Rédemption. De la sorte, la Rédemption est tout de même universelle, le Rédempteur étant unique.

Mais alors revient l'objection : Pourquoi le Verbe a-t-il choisi, pour s'incarner, notre terre minuscule et notre misérable humanité ? — Pourquoi ? J'ai la réponse, j'ai deux réponses : « Docteur, pourquoi allez-vous dans ce village, alors que la ville est à côté ? Et pourquoi, dans ce village, au lieu de visiter le château, vous arrêtez-vous à la chaumière ? — Mais parce que c'est là qu'est mon malade ». Le céleste médecin a fait de même : il est venu à notre humanité parce qu'elle était la plus malade. C'est une première réponse. Voici la seconde : *Semetipsum exinanivit... Humiliavit semetipsum*[1]. Il s'est fait, il a voulu se faire aussi

1. Saint Paul, *Ad Philip*, II, 7 et 8.

petit que possible, afin de nous apprendre l'humilité ; aussi douloureux que possible, afin de rester pour toutes les circonstances, même les pires, le modèle indiscutable et l'incomparable consolateur. Etant placés si bas, dans l'échelle des humanités, aussi bas peut-être que le ver de terre dans la série des animaux ; étant les plus faibles, les plus pécheurs, sentant cruellement nos douleurs et nos misères ; nous avions besoin de nous appuyer sur ce compagnon de route. Nul n'en avait besoin plus que nous.

Mais une autre objection surgit : si le ver de terre pensait, il n'aurait sans doute pas le droit de se plaindre en voyant les quadrupèdes qui courent ou les oiseaux qui volent ; mais n'aurait-il pas le droit d'être jaloux ? Or, nous pensons, et l'hypothèse que nous soutenons ne semble pas faite pour nous rendre très fiers et très satisfaits de notre sort.

A cela je réponds que l'hypothèse ne s'impose pas, et que si quelqu'un s'en effarouche, il n'a qu'à la mettre de côté. Je réponds ensuite que les anges aussi nous sont supérieurs, que nous le savions déjà et que nous ne nous en trouvions pas gênés. Je réponds enfin et surtout que rien ne nous empêche de nous faire un autre sort, que tout nous y invite, qu'il dépend de nous de nourrir et de réaliser les plus hautes espérances.

En toutes choses il faut considérer la fin.

Ce qui importe, ce n'est pas tant le point de départ que le point d'arrivée. Napoléon ou Pasteur,

partis de rien, sont montés plus haut dans la gloire que les fils de roi. Carnegie le milliardaire était né pauvre, il s'est fait plus riche que d'autres qui avaient trouvé la fortune dans leur berceau. Nous aussi, nous pouvons nous faire riches. Nous sommes au bas de l'échelle, mais nous pouvons monter.

C'est le métier de l'homme de monter, de se dépasser, de faire l'impossible.

Il lui était impossible de traverser les mers comme les poissons, il les traverse. Il lui était impossible de courir aussi vite que la gazelle, il fait du cent à l'heure. Il lui était impossible de voler comme les oiseaux, il vole. Il n'est pas vêtu ni logé ni armé par la nature : il se fait des vêtements, des maisons et des armes. Et de même au moral, la nature n'achève jamais un homme, elle l'ébauche, elle ne fait qu'un animal, mais elle lui donne, avec la raison, la liberté, et c'est à la liberté de faire le reste. La surnature pas davantage n'achève l'élu, elle l'ébauche, elle lui donne la grâce, la vie surnaturelle, et puis c'est au vivant de vivre sa vie et de la conduire à son destin.

Nous avons la grâce, nous : le Ciel donc nous est ouvert, le Ciel de Dieu. Or, au Ciel, ce qui fera notre part de gloire et de bonheur, ce qui nous classera à notre rang définitif dans la hiérarchie des êtres, ce n'est pas la perfection de notre nature, qui ne peut pas voir Dieu, mais celle de notre vie surnaturelle. Et qu'est-ce qui mesurera notre vie surnaturelle, et donc la puissance vitale avec laquelle nous pourrons comprendre, aimer et goûter l'infinie beauté de Dieu ? — C'est le degré de notre

grâce sanctifiante. — Et qu'est-ce qui va mesurer au ciel la grâce sanctifiante ? — Le degré de mérite qu'on y portera ? — Et qu'est-ce qui fait le mérite ? — La liberté, la manière dont l'homme mène sa vie en ce monde, loin du mal vers le bien[1].

Il peut la mener très bas, mais il peut la mener très haut. Il peut s'avilir, mais il peut, il doit se dépasser, il peut, s'il est en état de grâce — et il dépend de lui d'y être — se servir de tout, des sacrements, de la prière, de ses joies, de ses douleurs, de ses repentirs, même des obstacles, de tout, sauf du péché, pour se faire des mérites, pour monter.

Il en résulte ceci, que nous, pauvres terrestres, les derniers peut-être de l'humanité, mais surnaturalisés par la grâce et comblés de secours, nous sommes capables, au jour des justices éternelles, non seulement de monter au Ciel de Dieu interdit aux humanités restées à l'état de nature ; mais encore nous sommes capables de monter — non pas tous, mais ceux qui l'auront voulu — plus haut que toutes les humanités supérieures, plus haut que les anges, plus haut que les séraphins[2]. Et la preuve que cela se peut, c'est que cela s'est fait : La Sainte Vierge, par sa nature, appartient à notre humanité ; et cependant nulle créature, pas même les séraphins, n'approche de sa gloire et de son bonheur, parce que nulle créature n'approche de son mérite.

1. Pour ne parler que de la part de l'homme. Dieu a aussi la sienne, mais qui ne fait jamais défaut.

2. Voyez saint Thomas, I, q. 108, a. 8.

A chacun selon son mérite : Telle est la conclusion qui débrouille tout et met tout en place. Quelque divers que soient les hommes par les planètes qu'ils habitent et par la vie qui leur est faite, par leur corps et par leur âme, par leur nature et par leur surnature, ils passent tous en définitive sous la même toise pour y prendre la mesure de leur mérite. Et quand sur le drame de la vie, la toile tombe *in perpetuas æternitates*, séparant cette vie brève des éternités sans fin, *justitia et pax osculatæ sunt*, l'accord éclate, du côté de Dieu entre la justice et l'amour ; pendant que, du côté de l'homme, tout se règle en fonction de sa liberté.

Nous ne sommes pas à plaindre, puisque c'est à nous de marquer, aussi haut que nous l'aurons voulu, notre place définitive dans l'aristocratie de la création.

Ah ! ils faisaient de rudes guerres, les soldats de Napoléon Ier ; mais ils étaient contents de leur sort et ils en étaient fiers. Ils voyaient de temps à autre passer dans leurs rangs comme l'un d'entre eux, la main enfoncée sous la même capote grise, l'homme terrible dont l'épée faisait trembler le monde. Eux, le sentaient si près qu'ils le regardaient presque comme un camarade ; et ils osaient l'appeler, lui, le grand empereur, « le petit caporal ».

Mais c'était le chef aussi, le chef sûr et invincible, et ils le savaient bien ; et pour le suivre, ils semblaient trouver, ces hommes quelconques, des muscles de fer et des cœurs de héros. Et ils allaient par les défilés des Alpes, par les sables brûlants

d'Égypte, par les neiges de Russie ; ils manquaient de tout, ils souffraient, ils mouraient ; mais les survivants allaient toujours. Le petit caporal leur jetait en passant des paroles de flamme : « Je suis content de vous... Les siècles vous contemplent... Vous êtes des braves... » Et les soldats partaient joyeux pour de nouvelles batailles, regardant passer dans leurs rêves des visions de gloire : le bâton de maréchal peut-être, ou bien, qui sait ? le titre de duc ou de prince. Les plus fiers rêvaient d'un trône. — Et cette épopée dura vingt ans.

Le roi qui, de sa main puissante, gouverne ce monde et tous les autres mondes à travers l'immensité de l'espace et de la durée, s'est fait simple aussi et affable depuis sa petite crèche jusqu'à son calvaire ; il a revêtu notre humanité, il s'est fait l'un de nous, le compagnon de notre vie et de nos luttes, et lui-même nous a dit, par une camaraderie charmante, que nous pouvions l'appeler l'Emmanuel, Dieu avec nous.

Il fait plus : Il nous invite à devenir mieux que ducs ou princes, mais ses frères d'adoption par la grâce, et à nous faire ensuite, à la mesure de notre courage, dans l'aristocratie de son ciel, une place de roi. Et ces ambitions géantes ne sont pas des ambitions de rêve ; ces espoirs sont des certitudes ; et ces gloires qui nous sont offertes, cette épopée divine doit durer éternellement.

Ah ! soyons contents de notre sort à travers tous les durs chemins de la vie et toutes les batailles de la vertu ; soyons-en fiers et soyons-en dignes.

L'Emmanuel reste avec nous, restons avec Lui, jusqu'à la mort fidèles, jusqu'à la mort vaillants. Il suffira que nous puissions Lui dire, au jour de ses justices : « J'ai été un brave, » pour qu'il nous réponde : « Voilà un trône. »

DEUXIÈME PARTIE

QUELQUES PROBLÈMES PARTICULIERS

CHAPITRE PREMIER

LES CAUSES DE LA GUERRE ET LA PROVIDENCE

« S'il y avait une Providence, nous n'aurions pas la guerre, cette guerre gigantesque, folle, abominable » : voilà ce qu'on entend, clamé chaque jour par des bouches amères.

Cri de douleur, cri de doute, cri de révolte, qui blasphème et qui accuse, mais qui ne se soucie pas de prouver, qui vient de la passion et qui n'a rien à voir avec la logique.

Avant de condamner Dieu, a-t-on pris seulement la peine et le temps de demander à la raison, son avocate en ce monde, si elle a quelque chose à dire pour sa défense ?

Elle a beaucoup à dire. Imputer cette guerre à Dieu, c'est le calomnier. Ce n'est pas lui, ce sont les hommes qui l'ont faite. Ils l'ont faite, ils la font malgré eux, comme les intempérants font malgré eux les mauvaises digestions de leur orgie. Et les apologistes de l'avenir, quand ils auront pris du recul, quand ils pourront juger, en même temps que ses causes, ses résultats, y verront sans doute un des plus magnifiques exemples de la Providence sur l'histoire.

Nous ne pouvons encore juger que les causes, et

nous y verrons une terrible paraphrase de ce passage de l'Ecriture : « Je vous ai appelés et vous m'avez tourné le dos ; je vous ai tendu la main, et vous n'avez pas même regardé. Vous avez méprisé mes conseils, vous avez fait fi de mes avertissements... Vous avez banni toute crainte de votre Dieu... Alors, il vous a bien fallu manger les fruits de votre jardin, et vous gorger des moissons amères de votre folle sagesse[1]. »

« *Frutex enim peccati*[2] : Cette guerre, c'est le rejeton de vos péchés. »

I

Les causes n'en tiennent pas toutes dans les événements qui se sont déroulés au mois de juillet 1914. Elle est bien, comme les autres, un conflit armé entre des nations ; « mais elle est en outre quelque chose de plus grand, de plus profond, de plus complexe : une de ces grandes crises... par lesquelles se dénouent violemment les difficultés accumulées peu à peu par les erreurs, les imprévoyances, les mauvaises passions, les intérêts égoïstes de plusieurs générations... Les causes sont beaucoup plus profondes et compliquées que celles des autres guerres[3]. » On ne les trouvera pas dans les livres blanc, gris, jaune, orange ou rouge. Il

1. Prov. I, 24, 25, 31.

2. Eccl., III, 30.

3. G. Ferrero, *La guerre européenne,* Paris, Payot, 1916, préface, XII sq.

faut remonter plus haut, beaucoup plus haut.

La guerre, cette guerre gigantesque, folle, abominable, est l'aboutissement, la fleur terminale de la civilisation sans Dieu.

En 1520, sur la place publique de Wittenberg, un homme qui semble avoir incarné dans sa nature fruste et forte de demi-barbare, dans ses appétits sans frein, dans son imagination délirante, dans son orgueil démesuré, le génie de l'Allemagne, Luther, jetait au feu la bulle du pape. Un quart de siècle plus tôt, un Gênois, Christophe Colomb, avait découvert l'Amérique ; un quart de siècle plus tard, un Polonais, Copernic, allait poser le fondement de la science moderne. De ces trois noms et de ces trois faits, on peut dater la civilisation nouvelle, celle dont nous payons les vices et qui sans doute est en train de se refondre au creuset de l'immense guerre.

La vieille Europe était pauvre. Elle possédait en tout 600 tonnes d'or. L'argent lui-même y était rare : 15 grammes (le poids de trois pièces d'un franc) payaient un hectolitre de blé. Les communications étaient difficiles et lentes, et, sauf pour quelques ports privilégiés, les horizons commerciaux se fermaient dans un cercle étroit autour de la glèbe ou du métier, ne faisant espérer qu'une petite clientèle et un petit bénéfice.

Et voici que peu à peu, d'un village à l'autre, une rumeur étrange circule : On a découvert un monde nouveau d'où l'on rapporte l'or à pleines caravelles.

Ce n'était pas une légende : l'or de l'Amérique a

ruisselé sur la vieille Europe. En notre siècle encore, il renouvelle tous les cinq ou six ans le stock de 600 tonnes qu'avait légué le moyen âge [1] ; tandis que l'Amérique espagnole, à elle seule, a fourni, jusqu'en 1847, 122.000 tonnes d'argent, douze fois plus que l'Europe entière.

La découverte du Nouveau-Monde n'a pas créé le commerce, mais elle en a élargi considérablement les horizons, elle a fait circuler l'argent — qui est le nerf du commerce comme de la guerre, — elle a multiplié les désirs et les moyens d'échange, elle a donné le branle au mouvement d'où est sortie la puissance mondiale de l'or. Cette puissance est une des caractéristiques de notre civilisation.

Celle de la science en est une autre. La science était délaissée au moyen âge. Les hommes alors se rattachaient au passé, qui leur inspirait confiance, plus qu'à l'avenir, dont ils attendaient peu. Ils travaillaient, de leurs bras ou de leur pensée, sans fièvre et sans hâte. Le temps n'était pas de l'argent, mais de la matière première, un moyen de « finir », de produire des œuvres achevées. On mettait des années à une tapisserie, une vie à un livre, des siècles à une cathédrale. On avait ainsi créé des arts délicats, des littératures brillantes, des systèmes juridiques savants, des philosophies profondes, des morales élevées ; mais les indus-

1. 300 tonnes par an sortent des diverses exploitations, ce qui ferait en deux ans les 600 tonnes du moyen âge. Là-dessus, la part fournie par l'Amérique représente un peu plus du tiers, si on s'en rapporte aux chiffres du *Bulletin des Armées*, 14 février 1917, p. 7.

tries restaient rares, timides et routinières ; et la science, courte.

La science a grandi, elle a marché à pas de géant, créant à chaque pas une industrie nouvelle ; elle a dompté le feu, la lumière, l'électricité ; elle s'est emparée du sol, de l'océan, des airs ; elle a transformé, de sa baguette de fée, la figure de ce monde.

Ce n'était pas une raison d'en oublier l'autre. Les hommes du moyen âge pensaient beaucoup à l'autre ; ils regardaient la vie d'un regard simple et droit, et ils la vivaient avec courage ; car « le courage n'est qu'une grande espérance[1] », et ils avaient tous la grande espérance, celle que donne la foi pleine et tranquille. Ils savaient le but et la route, et que, si parfois la route était dure, le but était sûr et assez beau pour valoir l'effort.

L'or et la science, en leur ouvrant d'autres perspectives sur la terre, ne les obligeaient pas à fermer le ciel. Copernic était un chanoine[2], et son livre, le premier de la science moderne, était dédié au pape Paul III. Colomb a laissé à son temps et à l'histoire l'impression d'un saint, et, en 1873, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, appuyé par 700 évêques, a pu introduire à Rome une instance pour sa béatification[3]. Que fût-il advenu de la civilisation moderne si, à l'exemple de ses deux

1. Serre, *Numa Boudet,* Paris, Perrin, 1898, p. 167.

2. Il était dans les ordres sans avoir reçu la prêtrise.

3. Les preuves apportées pour la validité de son second mariage n'ayant pas paru suffisamment établies, la cause a été abandonnée, au moins provisoirement, en 1877.

initiateurs, les hommes, en conquérant la terre, avaient gardé la foi pleine et tranquille des aïeux? La science et l'or rendent l'homme maître des choses : s'il fût resté maître de lui, si le vieil Evangile avait réglé l'usage de ces deux outils d'une admirable puissance, si le progrès moral avait marché de pair avec le progrès matériel, quelle civilisation de beauté, de noblesse, de bonheur, se fût déroulée à travers le monde?

Mais entre Colomb et Copernic, — les deux génies chrétiens qui, les premiers, ont mis aux mains des hommes ces deux grandes forces : la science et l'or, — un mauvais génie s'est dressé, le génie de l'Allemagne, Luther, qui, d'un geste brutal, a fermé le ciel.

Il n'a voulu d'abord que s'affranchir du pape; mais tout se tient dans l'esprit de l'homme comme dans les dogmes de Dieu. Une négation en impose une autre. « Le libre examen », la consigne donnée aux hommes de croire le blanc ou le noir, chacun à sa guise, quitte à changer de croyances au jour le jour ou à l'heure l'heure, au gré du caprice ou de la passion, c'était la cognée enfoncée à la racine de l'arbre planté par le Christ, c'était un explosif placé à la base de toute croyance et de toute raison.

Et la cognée a fait son œuvre; l'explosif a tout démoli. Les héritiers de Luther n'ont eu qu'à suivre son principe et ses exemples pour nier peu à peu tous les dogmes, toutes les morales, toutes les certitudes et pour aboutir à cette fameuse philosophie allemande faite de tous les délires de

l'esprit, à ce fameux « renversement des valeurs » prôné par Nietzsche, où toutes les vertus de l'Evangile s'appellent des vices, et où l'orgueil, l'esprit de domination, la haine, l'envie, la férocité, tous les péchés capitaux, tous les appétits débridés, toutes les exaspérations de l'animal de proie sont donnés pour les vertus indispensables du surhomme.

Ces idées allemandes ont franchi les frontières, trouvant partout des complices dans les instincts mauvais du cœur. Le libre examen est commode pour ceux qui ambitionnent la libre vie. La mode s'en mêlant, les autres s'y sont laissés prendre. Peu à peu tous les évangiles de folie ont retenti dans le monde moderne, mêlant leurs voix cacophoniques, dressant les uns contre les autres leurs credos contradictoires, attisant les haines, émiettant à tous les vents de doctrine la belle unité morale de ce qui fut la *chrétienté*. Finies, les convictions unanimes qu'on recevait des aïeux comme un héritage, qui dressaient au-dessus des instincts un idéal indiscuté, qui donnaient une réponse à tous les grands problèmes de la vie et conduisaient l'homme dans la lumière vers son magnifique destin.

On s'est acharné à masquer cette lumière, à faire insolubles ces problèmes, à proscrire cet idéal, à détrôner Dieu.

La philosophie et la science, l'histoire et la préhistoire, l'érudition et l'exégèse, la législation et la politique, les écoles et les universités, les journaux et les livres, les théâtres et les cinémas, les

salons et la rue, tout a été mobilisé contre Dieu. On l'a exilé des relations internationales, et on n'a pas voulu, aux conférences de La Haye, le pape qui aurait parlé de lui ; on l'a exilé de la société : on a biffé son nom, on a proscrit son souvenir, partout, dans la loi, dans les tribunaux, dans les hôpitaux, dans les cimetières : ni pour proclamer le devoir, ni pour dire la justice, ni pour consoler la souffrance, ni pour mettre une promesse sur les tombes, on n'a voulu de lui. « *Nolumus hunc regnare super nos.* Celui là, nous ne voulons pas qu'il règne ». « Ni Dieu ni Maître. » « Guerre à Dieu ! Il faut crever le ciel comme une voûte de papier. » Tous ces blasphèmes ont retenti ; et combien d'autres ! Comme aux premiers siècles de notre ère, Dieu n'est plus servi que par une élite qui doit conquérir sa foi et défendre sa vertu contre la poussée permanente et formidable de tout le paganisme ambiant.

Cette tare de paganisme dans notre civilisation, c'est en grande partie le péché de l'Allemagne.

Et ce paganisme uni au culte de la science et de l'or : voilà les trois caractères essentiels de la civilisation moderne.

*
* *

Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne se suffit pas. Il a besoin d'adorer, et, quand il chasse Dieu, il le remplace par des idoles. Il a besoin d'espérer, et, quand il renonce au ciel, il rêve d'un paradis sur la terre. Pour espérer et adorer, il a besoin de

croire, et, quand il ne croit plus au Christ, il porte sa foi à un autre messie.

Le plaisir : tel fut le paradis rêvé; l'or et la science : telles furent les idoles; le progrès matériel, l'accroissement indéfini de la science et de l'or : telle fut, au travers de tous les évangiles contradictoires, la foi commune de ces derniers siècles.

Et les sacrifices qu'on ne faisait plus pour mériter le ciel, on les a consentis, sans marchander, pour hâter l'âge d'or qu'on escomptait sur la terre; on a travaillé dix fois plus que nos aïeux, avec fièvre, avec acharnement, sans trêve, acceptant, dans le bureau, la mine ou l'atelier, des tâches de forçat.

La qualité surtout importe au progrès moral. Le progrès matériel vise à la quantité, au nombre ou à la masse. On s'est donc acharné à produire vite pour produire beaucoup; toujours plus vite, pour dépasser les autres, pour se dépasser soi-même; toujours plus que la veille. Pas de limite à l'effort. Jetons bas cette maison, montons plus haut, cinq étages, dix étages, vingt étages. Jetons bas cette gare, cette usine; faisons plus grand. Il y avait mille ouvriers, mettons-en dix mille, cent mille, tout un peuple de fantômes, toute une ville de fer et de feu qui s'appellera Essen. Après les navires de 10.000 tonnes, mettons-en 15.000, 20.000, 50.000; donnons-leur une quille de 100 mètres, de 200, de 250, de 300. Après le « Titanic », l'« Imperator »; après l'« Imperator » le « Vaterland »; après les dreadnoughts les superdreadnoughts; après les avions, les superavions : après les zeppe-

lins, les superzeppelins. Toujours plus énorme! Le colossal! On avait quelques milliers de soldats de métier pour faire la guerre, mettons-en des centaines de mille, des millions, la nation entière, de 20 à 50 ans; mobilisons tout, jeunes et vieux, les hommes et les femmes; faisons une guerre de Titans. Le colossal : Voilà le rêve[1].

L'art noble, la poésie, la philosophie, les livres pensés prennent du temps et « ne rapportent pas »; la valeur morale « ne rapporte pas »; la valeur du produit « rapporte peu ». Le nombre « rapporte ». Ayons le nombre. De la camelote, mais à bas prix et jetée sur tous les marchés du monde; des peintures hâtives, mais étonnantes, choquantes si possible, et répandues, par la gravure ou la photographie, à cent mille exemplaires; des images obscènes, de la basse littérature : on aime ça, il y a la vente. Mettons-en partout. D'autres ont fait de même; faisons pis. Les sots l'emportent par le nombre sur les gens d'esprit; les avilis sur les délicats; travaillons pour les avilis et pour les sots : il y a le rendement. La camelote, l'ignoble au besoin, avec le colossal : voilà les deux conséquences de l'évangile du progrès.

Et voilà pourquoi cette civilisation a été l'apothéose de l'Allemagne.

1. Cette idée de la civilisation moderne tendue tout entière vers le progrès quantitatif, vers le colossal, est admirablement mise en lumière par G. Ferrero, *La Guerre européenne*, Paris, Payot, 1916. Il signale aussi, en l'expliquant de façon différente, l'influence de la découverte de l'Amérique, mais sans mentionner celle de Luther ni — au moins de façon aussi explicite — celle de la science.

*
* *

Qu'est-ce que l'Allemagne?

Elle a commencé petitement, au point de vue de la qualité comme de la quantité.

Les Chevaliers teutoniques étaient un ordre hospitalier militaire où l'on se liait par les trois vœux ordinaires de religion. Ils possédaient le duché de Prusse. Albert de Brandebourg en était le grand-maître, quand Luther, par sa parole et par son exemple, déclara que les vœux monastiques devaient être violés. Albert de Brandebourg trouva dans Luther un maître et un modèle commodes à suivre. Il se fit son disciple et se maria : de ce mariage est issu le Kaiser actuel. Mais en quittant son ordre, l'apostat en garda les biens; et ce fut l'origine de la Prusse (1525).

Simple duché aux frontières étroites, elle s'est agrandie comme elle s'est fondée, par la ruse, par la trahison, par la violence. Autour d'elle, les autres Etats s'indignaient d'abord; puis, gagnés les uns aux dépens des autres, ils finissaient par s'incliner devant le fait accompli. Après un siècle de rapines, le duc de Prusse se fit reconnaître roi par la Suède en trahissant la Pologne, et par la Pologne en trahissant la Suède. Tous les Etats de l'Europe, bernés à tour de rôle, après avoir travaillé pour le duc, continuèrent à travailler pour le roi de Prusse, qui grandit toujours à leurs dépens. Au XVIIIe siècle, il récompense la Pologne en imposant à la Russie et à l'Autriche le partage

à trois. En 1865, l'Autriche aide la Prusse à prendre un morceau du Danemarck. L'année suivante la Prusse lui paye sa dette de reconnaissance en allant la battre à Sadowa. « Je frappe qui m'assiste, c'est sa devise », disait Edgard Quinet. La France aurait pu secourir l'Autriche, elle laissa faire. Quatre ans plus tard, la Prusse lui disait son merci à Sedan. Puis, dans notre palais de Versailles, le roi de Prusse se trouva assez riche de biens volés, pour se faire proclamer empereur d'Allemagne. Pas une main en Europe ne se tendit vers la France abattue. C'est pour avoir économisé ce geste, que l'Europe doit faire aujourd'hui l'effort de l'immense guerre.

Il y a longtemps qu'on l'a dit : « La Prusse est le péché de l'Europe[1]. » Et non pas seulement le duché ou le royaume de Prusse, mais l'empire d'Allemagne, c'est le péché de l'Europe. Si l'Europe en souffre, elle l'a voulu : *Qui facit peccatum, servus est peccati*[2]. Le pécheur est le serf de son péché. Son péché le tient. L'Allemagne depuis quarante-cinq ans a tenu l'Europe.

L'Europe ne lui en a pas gardé rancune. Dans une civilisation où la morale ne compte pas, où le progrès matériel est tout, où l'arrivisme est le grand art, on traite les nations comme les individus : on admire les coquins qui réussissent. L'Allemagne a réussi. Ses rapines ont élargi ses frontières, et ses défauts comme ses qualités, les

1. Louis Veuillot, en 1870.

2. Joan., VIII, 34.

ressources de son territoire comme la mentalité de ses habitants devaient en faire l'idéal et le principal bénéficiaire du progrès tel que le vise la civilisation moderne. Nul peuple ne pouvait mieux réussir dans le colossal. Il n'avait qu'à creuser le sol pour y trouver en abondance le charbon, le fer, tous les minerais que réclame la grande industrie. Aussi accessible à l'orgueil que dénué du sens de la mesure, le colossal entrait dans ses rêves comme dans ses moyens. Déjà Erasme appelait Luther « le Docteur hyperbolique ». Les fils de Luther ont gardé cette marque : l'hyperbolique, le démesuré, les enchante et les fascine. Aussi dociles en politique, aussi malléables en pratique, qu'ils sont individualistes et anarchiques en religion, tenaces d'ailleurs dans leur arrivisme, ils se sont prêtés à merveille à l'organisation industrielle et sociale. Coulés depuis quarante-cinq ans dans le moule prussien par un gouvernement fort et avisé, ils ont fait masse d'un seul bloc dans la concurrence mondiale, et ils sont devenus sans conteste le modèle du rendement dans le colossal, et dans la camelote, qui résulte du colossal industrialisé et monnayé. Devant leurs statistiques qui montaient d'un élan continu, dépassant sur tous les points celles de leurs rivaux, tous les peuples se sont inclinés dans l'admiration, et ils ont salué à l'envi, dans la force et les progrès de l'Allemagne, l'idéal de la civilisation moderne.

Voilà — en négligeant les traits de détail, dont beaucoup mériteraient l'estime et justifieraient l'espoir — voilà, dans ses grandes lignes, l'histoire

de notre civilisation. Elle aurait pu être douce et belle ; mais des nuées venues d'Outre-Rhin lui ont masqué le ciel, et l'effort acharné qu'elle a consacré à embellir la terre a eu pour résultat l'apothéose de l'Allemagne. Elle a mis Dieu de côté, mais elle a dû compter avec les hommes ; elle a secoué le joug de la morale, mais elle s'est livrée par là aux conflits de la force. Des crises locales ont éclaté, au long des derniers siècles, déchaînant les grèves, les révoltes, les révolutions, et disant le malaise dont souffre l'organisme social ; mais le mal est partout, et le dédain ou la haine de Dieu le faisant sans remède, la grande crise devait venir qui mettrait en péril l'existence même de notre civilisation.

II

Elle est venue et nous en sommes les témoins épouvantés.

Qu'est-ce donc qui a précipité la crise? La même cause qui l'avait préparée : l'oubli de Dieu. *Frutex peccati*, elle est tout entière la suite du péché.

Quelle que fût, en effet, l'estime du monde pour l'Allemagne, l'orgueil et les appétits de l'Allemagne grandissaient plus vite que ces hommages. Elle trouvait toujours qu'on ne lui faisait pas tout son dû.

Nabuchodonosor avait passé comme l'ouragan, brisant les trônes d'un revers de son épée. La terre fit silence et l'admira dans la splendeur de sa force.

Il s'enivra de son triomphe. Le vin de la gloire lui monta au cerveau : il se fit dresser une statue d'or de taille colossale, et déployant à l'entour l'appareil fastueux de sa puissance, il exigea que tous les grands de la terre vinssent, au son des trompettes, l'adorer.

Au xxe siècle, l'Allemagne, gonflée du même orgueil, a réédité en style moderne cette folie des vieux âges. Elle s'est raidie dans son apothéose; il ne lui a pas suffi du bâton de chef d'orchestre dans le concert des peuples, elle a réclamé le sceptre. Elle s'est crue, elle s'est proclamée le superpeuple, le peuple élu et suzerain; elle s'est retournée vers son « vieux Dieu », celui de ses légendes, Teutsch, Fils de la Terre, père de la race germanique, le dieu de la Victoire; et, comme son fils, Thor, s'appuyant sur le marteau de la force, se croyant maîtresse de la terre, de l'océan et des airs, elle s'est proclamée dieu, s'attribuant la mission de dominer le monde, mais à la moderne, en l'organisant à son profit. A force d'organiser des usines de plus en plus énormes, à force de rêver colossal, de sentir ses espoirs grandir à la taille de son rêve, elle a fini par concevoir la planète tout entière comme une usine à exploiter sous sa direction et pour son compte et dont les autres peuples constitueraient les équipes d'ouvriers payés maigrement aux pièces [1].

1. Et pas même. Son plan a été d'imposer aux vaincus une taxe de guerre « colossale », elle aussi. Ces milliards, les vaincus ne les ont pas disponibles, ils ne pourront que les emprunter, moyennant intérêts à fournir. Et ils devront une partie — une

Une folie d'orgueil : voilà l'aboutissement des efforts accomplis pendant les derniers siècles pour faire de la raison le seul guide de l'humanité.

Mais l'estime des peuples pour l'Allemagne n'allait pas jusqu'à cette abdication; et l'Allemagne, qui le sentait, se montrait inquiète, ombrageuse, soupçonnant partout des jalousies, des réticences, des arrière-pensées, des menaces. Le délire de la persécution, qui est la tare habituelle des mégalomanes, l'a prise peu à peu. Elle en est devenue plus nerveuse, plus turbulente, plus agressive. Elle a voulu plier tout à son caprice ; pour faire peur, elle a montré à tout propos « sa poudre sèche et son épée aiguisée », elle a multiplié les incidents de frontières, elle nous a traînés à Algésiras, elle nous a provoqués à Casablanca, elle a envoyé le *Panther* promener ses canons sur les côtes d'Agadir, elle a poussé l'Autriche en Herzégovine. La menace d'abord a réussi : la France, la Russie ont fait des concessions. Les concessions ne désarment pas la passion, elles la nourrissent et l'exaltent. Elles ont nourri, dans toute l'Allemagne, l'orgueil allemand; elles l'ont convaincu que rien ne résisterait à la force allemande, et que le moment était venu qu'annonçaient tous ses prophètes, l'heure pour la grande Allemagne de se dresser enfin sur le monde, son marteau de bronze

grande partie — de leur travail pendant un siècle ou deux, pour payer ces intérêts ; ce qui veut dire qu'ils devront travailler pour le vainqueur sans rémunération. Mais le travail forcé et non rémunéré, ce n'est pas autre chose — la remarque est de P. Bouget — que l'esclavage.

à la main, comme le dieu de la victoire, pour la définitive apothéose.

Elle savait qu'il lui faudrait pour piédestal des montagnes de cadavres; mais ce ne fut pas une objection. Pour expliquer la violation de la Belgique, elle ne trouvera qu'un mot : « Nécessité n'a pas de loi. » Il le fallait pour l'Allemagne, cela suffit. Pour expliquer la déclaration de guerre, qui est sortie d'une réunion secrète à Potsdam, elle n'a trouvé qu'un mot de même valeur : « Les chefs de l'armée insistèrent[1]. » Ce ne sont pas les chefs d'armée qui ont à dire où est le droit. Il ne fut pas question de droit ni de devoir, de respect de Dieu ni de pitié pour les hommes. « Les chefs de l'armée insistèrent »; ils étaient prêts; ils se sentaient forts. Quand on ne consulte plus la morale, on ne consulte que son intérêt et sa force. Et l'Allemagne s'est jetée sur nous.

Ce sont les péchés de l'Allemagne — son oubli de Dieu, son orgueil, ses convoitises — qui ont déchaîné la guerre.

Et ce sont les péchés de la France — pour ne parler que de nous — qui l'avaient rendue possible.

« Les grandes mutations, a dit Bossuet..., sont causées ou par la mollesse ou par la violence des princes » et des nations. A la violence de l'Allemagne s'est ajoutée la mollesse de la France. Ayant supprimé Dieu, chaque peuple a suivi sa pente pour remplir la place laissée vide : « le même

1. *Livre jaune,* n° 109. Cf. n° 105.

courant qui créait chez l'Allemand le panthéiste féroce, faisait du Français un incrédule bonasse et énervé[1]. » Et ceci donnait libre jeu à cela.

Si la France avait regardé vers les frontières, au lieu de s'hypnotiser par les luttes de partis, par les luttes de classes et par l'anticléricalisme; si elle avait fabriqué des canons[2], au lieu de se laisser endormir avec les sornettes du pacifisme; si elle était restée, comme en d'autres temps, le missionnaire de Dieu à travers le monde, au lieu de prêcher aux quatre vents les doctrines les plus subversives; si elle s'était imposée à l'estime des nations par ses mœurs et par sa force, au lieu de s'en faire le scandale par ses vices[3], et l'épouvantail par son impiété; si elle avait eu des enfants pour en faire des chrétiens et, au besoin, des soldats, au lieu d'apparaître comme « la nation qui se meurt », faute de vertus et faute d'hommes; si l'Allemagne avait su que nous pouvions lui opposer, dans un élan unanime, avec toutes les qualités intactes de la race, des armées aussi denses et aussi bien outillées que les siennes, quelles que fussent ses convoitises, quel que fût son orgueil, elle n'aurait point risqué la partie. Par le simple jeu des causes

1. Comte de Chabrol, *Pour le Renouveau*. Paris, Perrin, 1916, p. 28 sq.

2. « A l'ouverture de la campagne, l'Allemagne avait 500 batteries de canons lourds ; la France en avait tout juste 26 — moins d'une contre 19. » (Maurice Spronck, *Revue Hebdom.*, 10 mars 1917, p. 145.)

3. Il n'y en a jamais eu chez nous plus qu'ailleurs; mais on en faisait étalage, et notre littérature d'exportation donnait à croire que la France n'avait pas d'autre idéal.

secondes, moins coupables, nous aurions échappé aux calamités de la guerre; plus nombreux, les fils de la France n'auraient pas été décimés par la mitraille. Ou si l'Allemagne avait fait la folie d'attaquer une France forte et prête, elle nous aurait vus d'un bond sur la route de Berlin; nous n'aurions pas connu les horreurs de l'invasion. Les péchés de la France, la guerre, l'invasion se suivent et se tiennent comme la graine, la fleur et le fruit.

Châtiment, si l'on veut; mais celui que la faute a déclenché toute seule sur les coupables; celui qui procède de « la justice immanente des choses », et non pas encore de la justice positive de Dieu.

Cette guerre, de quelque côté qu'on la regarde, nous apparaît donc comme la suite du péché, *frutex peccati*.

Mais ce n'est pas seulement la guerre que l'Allemagne a déchaînée sur le monde, c'est une guerre formidable et atroce, une guerre de Titans et de bandits.

Les crimes que ces bandits mêlent à la guerre, la conscience les condamne; si les chefs les ordonnent et si les soldats les exécutent, c'est qu'ils se moquent de la conscience : *Frutex peccati*, encore des fruits du péché.

Et les armes de ces Titans, ces armes terribles, qui écrasent des millions d'êtres humains comme dans le pressoir on écrase la vendange; ces canons, ces torpilles, ces avions, ces sous-marins, ces grenades, ces gaz asphyxiants, qui donc les leur a fournis? Ce carnage, ce déluge de sang, ces char-

niers à fleur de terre, ces chairs qui volent par lambeaux, ces estropiés, cette vie atroce dans les tranchées, ce tapage affolant, ce tonnerre, ce tohu-bohu infernal, cette pluie de fer et de feu qui zèbre l'horizon, trouant le sol, déchiquetant les forêts, abattant les cathédrales, faisant flamber les villes, ces exodes lamentables des foules chassées en troupeaux pêle-mêle au hasard des routes, ces ruines et ces douleurs gigantesques, cette sorte de convulsion qui, depuis trois ans bientôt, secoue l'Europe, ces horreurs inouïes, à qui les devons-nous?

A la science et à l'argent. Il fallait être riche pour accumuler de telles ruines; il fallait être savant pour réussir de telles monstruosités. C'est la science qui a mis aux mains de l'homme ces engins destructeurs; c'est l'argent qui a permis d'alimenter l'industrie de guerre. Mais l'argent s'évapore au creuset de cette formidable industrie. On a calculé qu'à la date du 31 décembre 1916, la guerre avait coûté aux belligérants 300 milliards de francs[1]. Trois cents milliards! trois fois le nombre de secondes écoulées depuis l'ère chrétienne; 300 milliards de francs! la valeur de cent mille tonnes d'or, c'est-à-dire à peu près de tout l'or que les hommes ont extrait de la terre depuis la découverte de l'Amérique.

1. Nous avons négligé de prendre par écrit cette référence; mais dans la *Revue Bleue* des 27 janvier-3 février 1917, nous trouvons un article de M. René Pupin, où, en calculant sur des bases très modérées, il arrive, pour la France seule, au chiffre de 45 à 50 milliards. Or il semble bien que ce chiffre soit en pleine concordance avec celui de 300 milliards pour l'ensemble des belligérants.

La science, en vingt-neuf mois de guerre, a dévoré cet or et accompli ces horreurs, cette science où l'homme moderne avait mis tout son espoir, cette science qui devait aménager la terre en une paisible et confortable demeure, qui devait lui donner la richesse, le progrès, le plaisir, le paradis en ce monde, assez beau pour qu'on pût en oublier l'autre ! On voit qu'elle réussit à faire la ruine et la douleur aussi bien que le plaisir et la richesse, à faire un enfer aussi bien qu'un paradis [1].

Et ce n'est pas la faute de la science ni de l'or, mais celle de l'homme. L'or et la science font leur métier en fournissant à l'homme des outils, des moyens ; mais l'homme ne fait pas le sien quand il les emploie à contre-sens et qu'il se détourne de son but ; et il se détourne de son but quand il fait d'une créature son idole. L'ordre violé se venge : un jour ou l'autre, l'idole lui retombe sur la tête et l'écrase.

Ce n'est pas une idole qu'il lui faut ; c'est un Dieu.

Il a beau dire : « Ni Dieu, ni maître » ; il y a un Dieu, et ce Dieu est le maître.

C'est d'ailleurs un bon maître. S'il nous fait des devoirs, c'est pour répondre à nos besoins. Et l'on pourrait en voir une preuve en ceci que, lorsqu'un peuple manque à ses devoirs, il souffre, avant même que le Maître méconnu ne fasse appel au châtiment.

1. « Mécanique, physique, chimie, optique, hydraulique, électricité, il n'est pas une spécialité scientifique que l'Allemagne (et les autres à sa suite) n'ait poussé à ses extrêmes perfectionnements pour l'adapter à l'art d'exterminer les hommes » (V. Cambon, *Notre Avenir*. Paris, Payot, 1916, p. 17).

Ce ne sont encore que les lois — les lois de la vie — qui se vengent. Si elles se vengent c'est que le péché les outrage.

Ce n'est donc pas une intervention directe, un châtiment de Dieu, qu'il faut voir dans cette guerre et dans ses horreurs, mais un exemple de ce que les hommes savent faire quand, dédaignant le droit et le devoir, ils n'en appellent plus qu'au bon plaisir et à la force ; quand ils écartent Dieu de leur vie pour se charger, à eux seuls, de leur bonheur.

Frutex peccati, cette guerre est la progéniture du péché.

III

Mais, dira-t-on, si Dieu n'est pas responsable de la guerre, il pouvait l'empêcher ; et, le pouvant, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? S'il n'y a rien à dire contre sa justice, ne peut-on pas accuser sa miséricorde? La Providence ne se devait-elle pas d'épargner au monde ces horreurs.

Non, elle ne se le devait pas.

Nous avons déjà entendu cette objection, et nous l'avons écartée avec des principes qui valent pour toutes les circonstances[1]. Ils valent surtout pour le cas présent.

Qui sont-ils, en effet, ceux qui parlent ainsi? Quelques croyants peut-être que la douleur égare, qui ne voient pas clair parce qu'ils ont trop de

1. Voyez ci-dessus, 107-114.

larmes dans les yeux. Mais, pour la plupart, qui sont-ils ? Les coupables, les responsables, les jouisseurs qui ont mis Dieu hors de leur vie, les sectaires qui se sont acharnés à le mettre hors de la société, ceux qui ont semé le vent et qui s'indignent de récolter la tempête ; ceux-là encore qui s'effarouchaient à l'idée que la Providence pourrait intervenir dans nos affaires, qui voyaient dans le moindre miracle une intrusion abusive de Dieu faisant échec à la science et au déterminisme. Et voilà que tout d'un coup ils réclament une série ininterrompue de miracles ayant pour but de masquer indéfiniment les lois fondamentales qui président à l'action des causes secondes, à la psychologie des individus et à l'évolution des sociétés humaines.

On ne peut pourtant pas demander que l'arrivisme, l'égoïsme, le mépris de la morale, ennoblissent les âmes ; que le souci exclusif de jouir, le culte de l'argent et de la force assurent en toute hypothèse le triomphe du droit ; que les passions débridées établissent entre les hommes et les peuples des relations impeccables ; que le vice produise les mêmes conséquences que la vertu ; que l'orgueil et la colère dictent des conseils de douceur ; que la mollesse fasse peur ; que deux millions de soldats sous les armes inspirent autant de respect que s'ils étaient le double, ni que l'arsenal de la « Défense laïque » remplace les canons pour tenir l'ennemi hors des frontières. On ne peut pas demander que Dieu présent ou absent, obéi ou blasphémé, rien ne soit changé dans la figure mo-

rale de ce monde. On ne peut pas, en deux mots, demander que la récolte des faits ne réponde pas à la semence des causes, que les principes inappliqués produisent leurs conséquences ou que ceux qu'on applique ne produisent pas les leurs. Et surtout on ne peut pas demander à Dieu de s'employer ainsi, à coups de miracles, à consacrer ces absurdités, à tromper les âmes sur leurs devoirs et leurs besoins, à les encourager dans leur révolte contre lui et à leur donner la conviction que le péché constitue, au moins pour ce monde, un placement de tout repos.

On n'est déjà que trop disposé à le croire. On a tellement entendu répéter à tous les échos du siècle et sur tous les tons le blasphème fameux : *Peccavi et quid mihi accidit triste*[1] ? J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux ? Depuis que le monde a mis Dieu de côté, il ne s'en porte pas plus mal. Il reste des malchanceux ? Mais la chance a ses caprices, et après tout, que m'importent les autres[2] ? Les crises sociales ? Il y a la loi pour les résoudre, et au besoin les menottes et les baïonnettes. La guerre ? Allons donc ! Un anachronisme. Les peuples ne sont plus assez fous. Il y a la Conférence de La Haye. *Comedamus et bibamus ; cras emim moriemur*[3]. Mangeons et buvons ; amusons-nous ; car demain nous serons morts. Nous ne comptons plus sur le ciel, mais la terre nous ap-

1. Eccli, V, 4.
2. C'est le mot de Stendhal, dans *Rouge et noir*.
3. Is., XXII, 13.

partient, et nous la ferons assez belle pour qu'elle nous suffise.

Eh bien, non, Dieu n'est pas tenu à sanctionner par le miracle cette philosophie. S'il ne s'est pas engagé à châtier le péché en ce monde, il n'entre pas davantage dans ses plans de l'encourager par une assurance miraculeuse contre les risques. Faudrait-il par hasard que le propriétaire fît le guet pour protéger ses voleurs contre la police et qu'il les assurât contre les accidents qui se rencontrent dans leur métier?

Mais, dira-t-on, il y a les innocents qui pâtissent avec les coupables.

Hélas ! oui ; mais c'est là une expérience aussi vieille que l'humanité, puisqu'elle a commencé avec Adam qui nous a faits solidaires des conséquences de sa faute. Elle s'est continuée à travers les siècles ; et parmi ceux-là mêmes qui s'indignent aujourd'hui à ce spectacle, n'y en a-t-il aucun dont les fautes aient fait pâtir des innocents ?... Le problème que pose la guerre à cet égard est troublant par son actualité, par le retentissement des forfaits, par la masse des victimes ; mais il n'est pas nouveau, lui non plus, et nous en connaissons déjà la solution.

Nous savons que les hommes sont libres et qu'ils peuvent en abuser, que nous sommes solidaires les uns des autres, que les causes mécaniques ne distinguent pas entre les justes et les pécheurs, que la justice même de Dieu ne dit pas son dernier mot en ce monde. Mais nous savons aussi que ce monde n'est qu'un commencement, que le temps passe

emportant la souffrance comme le plaisir, que l'éternité vient, qu'elle mettra tout en place, que tous les maux de la vie ne peuvent pas entrer en ligne de compte avec les biens où ils nous conduisent, si nous le voulons. Et nous savons enfin que la Providence se fait plus attentive à ceux qui souffrent, plus libérale, et que le chemin du Calvaire est la voie triomphale pour monter au ciel.

Quand on prend le bateau pour les Etats-Unis, il est plus agréable de voyager par le beau temps que dans la tempête, de respirer tout à son aise la brise du large que d'être tordu par le mal de mer ; mais l'essentiel est que le bateau conduise au port. L'épreuve secoue les innocents ; mais elle les conduit au port.

La Providence d'ailleurs n'est pas la seule à laisser les innocents exposés à l'épreuve de la guerre. La France aussi pouvait empêcher la guerre, et elle ne l'a pas fait. Il lui suffisait de capituler devant les exigences de l'Allemagne, de lacérer ses traités d'alliance comme chiffons de papier, de renoncer à l'honneur, au droit de rester libre chez elle et de compter dans le monde. Il lui suffisait en somme de renier son histoire et son destin, et de disparaître comme grande nation. Elle le pouvait, oui ; rien n'était plus facile ; mais personne n'oserait dire qu'elle le devait ; personne n'hésiterait à dire qu'elle devait ne pas le vouloir.

Dieu aussi a son honneur à défendre et un rôle à jouer dans le monde. Et même pour épargner l'épreuve à des innocents, il ne devait pas plus se

mettre au service du péché, que la France sous le joug de l'Allemagne.

Ni les justes ni les pécheurs n'obligeaient donc la Providence à empêcher par le miracle la guerre de sortir de ses causes.

Portée au tribunal de la raison, l'accusation contre Dieu tombe devant cette évidence.

Mais cette évidence est une lumière froide. Elle éclaire l'esprit, elle ne réchauffe pas le cœur. Serait-il possible, après avoir écarté avec des certitudes l'objection, de formuler des hypothèses, de réunir des probabilités, qui nous permettraient d'entrevoir comment la Providence, de ce mal immense de la guerre, peut tirer un bien plus grand encore ? Ce serait poser la question des « buts de guerre » de la Providence. La place nous manque pour la traiter ici. Nous espérons en faire la matière d'un prochain volume.

CHAPITRE II

LES PÉRIPÉTIES DE LA GUERRE

1° LES CAUSES SECONDES

« Situation inchangée » : tel fut, pendant de longs mois, le style habituel des communiqués. En ces derniers temps, les épisodes terriblement dramatiques se sont accumulés les uns sur les autres ; mais ils n'amènent pas de décision. Voilà trois ans bientôt, que nos braves remuent la terre, poussent des sapes, font exploser des mines, lancent des grenades, des torpilles, des obus ; ils luttent, ils souffrent, ils meurent : et la ligne fatale qui marque d'un trait noir sur nos cartes, d'un sillon rouge sur la terre de la patrie, le front des armées, ne se déplace pas, ou si peu !

Et alors, à l'arrière, on gémit, on s'impatiente, on s'agite, on trépide ; quelques-uns désespèrent ; d'autres recueillent ou colportent les « rumeurs infâmes ».

Ne parlons pas de ces deux dernières catégories ; mais l'impatience n'est-elle pas excusable ?

Non. Peut-être le serait-elle sur le front de bataille ; mais à l'arrière, non, elle ne l'est pas : elle est une injustice vis-à-vis de la France.

Pourquoi? Parce que l'œuvre de la France a déjà été gigantesque. Elle fera l'admiration de l'histoire. Il serait injuste, il serait intolérable que, nous, les témoins et les premiers bénéficiaires, nous ne sachions pas le reconnaître.

Pour apprécier la valeur des résultats obtenus et l'héroïsme des efforts accomplis, jetons un regard sur la force de l'adversaire qu'ils ont brisée.

Cette force explique la difficulté de la tâche ; et même si la Providence entend jouer, dans les péripéties de cette guerre, un rôle prépondérant, nous savons déjà que cela ne l'empêchera point de laisser agir les causes secondes.

Or, les armées qui ont déferlé sur nos frontières comme un raz de marée irrésistible, n'expriment pas toute la force que nos ennemis ont dressée contre nous. De même que leurs pièces de 420 reposent sur une plate-forme de béton, aux assises profondes, leur force militaire a eu son point d'appui dans l'ossature même de la nation, dans la culture et l'organisation allemandes, bétonnées fortement et minutieusement par l'effort opiniâtre d'un demi-siècle.

I

Cette « Kultur » est découronnée des idées hautes et des soucis désintéressés, en un mot, de l'idéal qui en ferait une civilisation. Elle se réduit à l'utilisation de la science. Mais la science est

précisément l'instrument de la force, l'arme avec laquelle l'homme conquiert la matière. Cette science qui lui apprit d'abord à faire du feu, à semer du blé, à tailler des silex ou à aiguiser des lances ; cette science qui a progressé à travers les siècles d'une allure lente et timide, s'est mise tout à coup à marcher à pas de géant ; et ceux qui la suivent, recueillant au fur et à mesure les secrets qu'elle livre en marchant, y trouvent le moyen de conquérir une puissance presque illimitée sur la matière. Or, pas un peuple n'a su en tirer parti comme l'Allemagne.

Ce n'est pas l'Allemagne qui a fait la science. Elle s'en vante, mais elle bluffe. Les idées géniales qui ouvrent des horizons nouveaux, les grandes découvertes centrales d'où les inventions pratiques découlent, sont pour l'ordinaire l'œuvre des autres nations, de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, de l'Italie, de l'Angleterre souvent, de la France surtout. Les Français inventent, mais ils ne fabriquent pas ; la plupart, les plus grands du moins, — pas plus Branly que Pasteur — ne songent pas à battre monnaie avec leur génie [1]. Ils

1. « J'allais un jour rendre visite à mon vieux maître le physicien Bertin, qui habitait l'Ecole normale supérieure. Je rencontrai dans l'escalier Pasteur, son ancien condisciple, qui y habitait avec lui. « Vous allez, me dit-il, voir le plus honnête des « hommes. Trois messieurs m'attendent en ce moment dans « mon cabinet. Ils sont venus m'offrir un million si je voulais « faire breveter la fabrication du vaccin contre le charbon et « leur céder le brevet. A cause des miens, qui n'ont pas de for- « tune, je craignais de me laisser tenter. Je suis allé en parler à « Bertin. — Refuse, Pasteur, m'a-t-il dit, refuse ! Ta gloire vaut « mieux que cela ; donne ta découverte à tout le monde. — Je « descends refuser » (Edmond Perrier, *France et Allemagne,* Paris, Payot, 1915, p. 166).

ouvrent les mains d'un geste large, et jettent à tous leurs idées fécondes. Les Allemands les ramassent et les industrialisent. Leurs universités, merveilleusement outillées, avec des laboratoires où rien ne manque, où tout abonde, avec des légions de professeurs et de techniciens, fournissent les têtes pensantes qui tournent et retournent l'invention, l'améliorent, la multiplient. Les industriels, avec leur cortège d'ingénieurs et de chimistes[1], poursuivent le travail sans trêve à la recherche du meilleur rendement. Les contremaîtres, admirablement formés dans d'innombrables écoles, prennent le mot d'ordre, que les ouvriers docilement appliquent. Ils n'y mettront pas le fini, le tour de main, le je ne sais quoi où les Français excellent; mais le vaste mécanisme, parfaitement étudié, maintenu à jour avec les derniers progrès de la science, marchera sans à-coup, répondant aux prévisions et fournissant des produits généralement inférieurs, mais dont le prix de revient défie la concurrence, — moyennant quoi l'industrie allemande, maîtresse du marché, nous revendra nos propres inventions.

C'est un Français, Verguin, qui découvrit la fuchsine (1859); et à sa suite, ce sont des Français, Renard, Franc, Girard, Laire, Cherpin, Lauth,

1. « Le professeur Léo Vignon, l'éminent directeur de l'Ecole de Chimie industrielle de Lyon, à la suite d'une enquête approfondie, a consigné, dans un rapport officiel récent, que la proportion de chimistes dignes de ce titre, calculée sur un nombre N d'habitants, est en Suisse de 300, en Allemagne de 250, en France de 7 » (Victor Cambon, *Notre avenir*. Paris, Payot, 1916, p. 36. Cf. 110-121).

Roussin, qui ont développé la science des matières colorantes ; mais « toute cette œuvre des Français fut méticuleusement industrialisée, poursuivie avec acharnement, méthodiquement agrandie en Allemagne, et elle contribua tout à la fois à sa richesse et à notre appauvrissement... La culture de la garance a été à peu près anéantie chez nous au profit de nos voisins à la suite de découvertes françaises »[1]. Les usines allemandes fabriquent chaque année pour plus de 600 millions de francs de matières colorantes[2]. Elles en détiennent en fait le monopole[3], et l'Etat français était un de leurs clients pour teindre en rouge les pantalons de nos soldats.

C'est un Français, Lumière, qui a inventé les films cinématographiques ; mais c'est l'Allemagne surtout qui en profite et « s'est taillé, dans cette invention française, une sorte de monopole européen[4] ».

C'est Tellier, un Français, qui a créé l'industrie du froid ; mais c'est l'Allemagne qui a multiplié les wagons et les appareils frigorifiques ; et il n'y a pas encore longtemps que, lorsqu'on voulait du poisson en France, on le commandait à Bâle, qui le faisait venir de Hambourg.

Ce sont les Français, depuis Chaptal et Bous-

1. Edmond Perrier, *France et Allemagne*, 91, 93.

2. Victor Cambon, *Notre avenir*. Paris, Payot, 1916, p. 129.

3. Victor Cambon, *L'Allemagne au travail*. Paris, Roger, 9e édit., 1915, p. 177.

4. Victor Cambon, *Les derniers progrès de l'Allemagne*. Paris, Roger, 5e édit., [sans date], p. 195.

singault, qui ont été les instigateurs des principaux progrès agricoles et notamment des engrais chimiques ; mais ce sont les Allemands qui en bénéficient ; et leur sol maigre, ingrat, sans soleil, arrive, en dehors des primeurs et de quelques autres articles, à dépasser la production de notre merveilleuse terre française. Nous avons fait, sur les dernières statistiques, la moyenne du rendement pour les principaux produits agricoles (froment, seigle, orge, avoine, pommes de terre, betteraves à sucre) : là où, pour une superficie donnée, nous récoltons 100 quintaux, l'Allemagne en récolte 136. Pour le rendement du blé à l'hectare, elle occupe en Europe le troisième rang (après le Danemark et la Belgique) ; nous avons le dixième [1].

Ce sont des Anglais, des Italiens, des Hollandais et surtout des Français qui ont fait la chimie. Ce sont des Français, des Italiens et des Anglais, qui ont fait presque toutes les grandes découvertes en électricité. A la suite de l'anglais Young, c'est Fresnel surtout et, après lui, Fizeau et Foucault, des Français, qui ont mis au point les grandes lois de l'optique ; ce sont les Français Zédé et Laubeuf qui ont construit les premiers sous-marins pratiques ; ce sont Giffard et Dupuy de Lôme, deux Français, qui ont inventé les dirigeables ; c'est un Français, Spiess, qui a inventé les dirigeables rigides, comme c'est un Français, Montgolfier, qui avait inventé les ballons ; ce sont surtout des

1. Voyez Ch. Nordmann, dans la *Revue des Deux Mondes*. 1er mars 1916, p. 216-227 ; et V. Cambon, *Derniers progrès*, ch. VI,

Français, dont les études et les expériences ont fait les aéroplanes ; c'est Branly, un Français, et Marconi, un Italien, qui ont créé la télégraphie sans fil ; avec un Suisse, Schönbein, et un Suédois, Nobel, ce sont des Français, depuis Pelouze jusqu'à Vieille et à Turpin, qui ont constitué la science des explosifs ; mais c'est l'Allemagne qui avait dépassé tous ses rivaux dans la construction des aéroplanes, des dirigeables et des sous-marins ; et c'est à l'industrie allemande que le monde entier demandait les produits chimiques, les instruments d'optique, les moteurs et la plus grande partie de l'outillage électrique, les appareils de télégraphie sans fil pour les aéroplanes, et même une bonne part du coton-poudre nécessaire à la fabrication de nos explosifs de guerre.

Et l'énumération n'est pas close. Dans les produits pharmaceutiques, par exemple, que d'inventions ils nous ont prises : formine, antipyrine, aspirine, et tant d'autres, pour nous les revendre très cher [1]. La maison Merck, de Darmstadt, fournissait peut-être, à elle seule, plus de médicaments que la France entière.

Il y a cinquante ans, l'industrie allemande n'existait pas ou à peine ; l'industrie française était florissante. C'est dans l'Alsace annexée que les industriels allemands ont été à l'école. Depuis, les écoliers ont dépassé, et de beaucoup, leurs maîtres [2].

1. Perrier, p. 93-95. Ils ont en plus « monopolisé une cinquantaine, pour le moins, de produits communs, en les déguisant sous un faux nom » (*Ibid.*, 95).

2. Voyez Arnold Van Gennep, *Le Génie de l'organisation*. Paris, Payot, 1915, p. 31. Le plus beau de l'affaire c'est que le gouvernement français se charge au besoin de déposséder l'industrie

En ces dernières années surtout, l'essor était prodigieux. Au point que les hommes compétents qui, de chez nous, s'en allaient visiter leurs installations industrielles toujours améliorées et toujours grandissantes, ne savaient plus comment dire leur admiration de techniciens et leur épouvante de Français[1].

Pour soutenir cet effort, il fallait un immense roulement de capitaux ; et l'Allemagne était pauvre. Elle ne l'est plus, au moment où la guerre éclate ; et elle a su d'ailleurs prendre les capitaux où ils se trouvaient, notamment en France. L'argent français, se sentant mal protégé chez nous par les lois en vigueur, et menacé de plus en plus par les lois en perspective, a pris la fuite, se sauvant de peur en Belgique, en Suisse, en Italie. C'est de là qu'il passait en Allemagne[2].

De sorte que l'Allemagne a gagné sur nous tant

française au profit de l'Allemagne. Voir, par exemple (dans *Notre avenir*, par Cambon), l'édifiante histoire des allumettes chimiques inventées par des Français, monopolisées par le Gouvernement, qui interdit aux Français de les fabriquer, mais les fait fabriquer à l'étranger. « Or, ajoute V. Cambon, je puis affirmer à la régie, qui certainement l'ignore, que le phosphore amorphe qui entre dans ces allumettes (prétendues suédoises) provient de la firme *Grisheim Electron* de Francfort-sur-le-Mein » (*Notre avenir*, 161).

1. Voyez, par exemple, les ouvrages de Victor Cambon.

2. Voyez Cambon, *Derniers progrès*, ch. v. — Il y passait parfois par des voies plus sûres encore. M. R.-G. Leroy, cité par G. Le Bon (*Premières conséquences de la guerre*. Paris, Flammarion, 1916, p. 56), rappelle que le Gouvernement français, au début de 1914, « poussa nos établissements de banque à émettre des emprunts balkaniques, notamment une rente turque, dont le produit servit en grande partie... à payer la mission militaire allemande, à Constantinople, à équiper l'armée qu'on mettait sous les ordres d'un général prussien et qui ne devait pas tarder à être mobilisée contre nous. »

de victoires économiques avec notre science et avec notre argent. Nous avions fait une belle science et recueilli beaucoup d'argent; mais nous n'avons pas su nous en servir, et il se trouve que nous avons travaillé surtout pour le roi, et pour les sujets du roi, de Prusse.

Là est le triomphe de la culture allemande : dans le rendement qu'elle tire de la science. Elle a cultivé la science comme on cultive un champ pour le faire produire. Elle vise des réalisations immédiates en vue d'un progrès matériel. Elle est terre à terre. Elle est sans idéal. Elle est sans âme. Un peuple, qui s'en contente, s'animalise et rétrograde vers la barbarie. Mais elle est le secret de la force et de la richesse qui est aussi une force; et si la force au service de la barbarie prépare à l'humanité les pires catastrophes, n'oublions pas que, mise au service du droit, elle a permis à nos pères, et pourrait encore permettre à la France de demain, de faire à travers le monde quelques-uns des plus beaux gestes de Dieu.

Dieu nous garde d'échanger notre civilisation contre leur culture! Mais cette culture, couronnée et idéalisée par notre civilisation, porterait plus haut la force et la grandeur de la France.

Fas est et ab hoste doceri, il n'est pas mauvais de s'instruire, fût-ce à l'école de l'ennemi. Prenons à cette école une leçon de travail plus opiniâtre, de ténacité dans l'effort, de confiance pratique dans la science. Au lieu de disserter sur la science et d'y chercher des objections contre Dieu — à quoi, pendant un demi-siècle, les livres, les journaux et

les professeurs de France, et les gens d'affaires et les assemblées politiques, se sont copieusement employés — demandons à la science ce qu'elle peut nous donner : le secret d'asservir la matière à nos desseins, le perpétuel progrès de nos industries. Et au lieu d'une œuvre vaine et folle, nous ferons alors une œuvre féconde.

II

Mais, s'ils ont pu à ce point drainer nos capitaux et capter nos inventions, c'est qu'en même temps que leur Kultur un autre facteur est entré en jeu.

Leur Kultur, c'est-à-dire leur effort, leur ténacité, leur habileté à exploiter les données de la science, la supériorité, dans la masse, de leur éducation technique, leur a mis en mains l'outil incomparable de la force brutale ; mais, si chacun maniait cet outil pour son compte et à sa guise, il le trouverait trop lourd, il n'aurait ni assez d'argent, ni assez d'intelligence pour lui donner tout son rendement. Cet outil serait la force de quelques hommes éparpillés, et non pas celle d'un peuple. La force de l'Allemagne moderne n'est pas toute dans sa culture.

Dès le début de la guerre, Ostwald, fier du présent et se croyant sûr de l'avenir, s'écriait sur un ton de triomphe : « Je vais maintenant vous expliquer le grand secret de l'Allemagne. Nous... avons découvert le *facteur* de l'organisation. Les

autres peuples vivent encore sous le régime de l'individualisme, alors que nous sommes sous celui de l'organisation[1]. »

Ostwald, en bon Allemand, exagère. On n'a pas attendu l'Allemagne ni le XXe siècle pour découvrir le « facteur de l'organisation ». Napoléon l'avait connu et s'en était servi, et Louis XIV, et saint Louis, et Philippe-Auguste, et Charlemagne, et même l'Empire romain, dont on peut dire qu'il était passablement organisé.

Mais il est exact que l'organisation est un grand facteur de la force, qu'une douzaine de sergents de ville organisés ont raison d'une foule amorphe, que quelques officiers suffisent à faire, de ce qui serait une cohue, une armée ; il est exact que, dans les conditions actuelles du monde, avec la poste, le télégraphe, les facilités de transport, avec les procédés dont la réclame dispose, avec les moyens que possèdent les grandes masses de capitaux et les grandes entreprises, d'annihiler ou d'absorber les petites, l'organisation est devenue un instrument de puissance colossale ; et il est exact que l'organisation allemande a dépassé, en ce genre, pendant ce dernier quart de siècle, tout ce que l'histoire avait connu.

L'Allemand a le goût de l'association. S'il ne restait plus sur la terre que deux Français, ils fonderaient chacun une ligue, pour protéger, l'un en face de l'autre, leur indépendance ; s'il ne restait plus que deux Allemands, ils fonderaient une

1. Cité par Van Gennep, p. 9.

association. Les Allemands s'associent, s'organisent à tout propos, ils font des règlements et les suivent, ils se donnent des chefs et leur obéissent, pour un livre à composer, pour une étude à poursuivre en commun, pour une excursion, pour une partie de plaisir. Ils ne pouvaient manquer d'en faire autant pour augmenter le rendement de leur Kultur et de leur industrie.

Les industries s'organisent pour produire en grand afin de produire à bon marché. Un exemple : La maison Fréd. Bayer couvre 230 hectares [1]. On y voit « 14 directeurs ayant sous leurs ordres 304 chimistes, 67 ingénieurs, 8 médecins, 4 juristes et plus de 650 techniciens (mécaniciens, électriciens, etc.) ; 30.000 lampes électriques éclairent les ateliers. Elle expédie journellement 30 wagons de matière » [2]. Les grandes firmes s'organisent entre elles afin de s'entr'aider au lieu de se nuire, par des cartels ingénieusement imaginés pour écraser, en se soutenant les unes les autres, les industries étrangères [3]. Le commerce s'organise avec une prévoyance, une méthode, un esprit de suite, une ampleur et une précision de procédés véritablement admirables ; et il s'organise, comme l'industrie, aux dépens de l'étranger toujours, et au profit de l'Allemagne. En France, on se préoccupe d'abattre le concurrent de l'autre côté de la rue ; là-bas, on s'unit contre l'étranger. Hambourg possède des

1. Cambon, *Notre avenir*, 125 sq.

2. Gustave Le Bon, *Enseignement psychologique de la guerre actuelle*. Paris, Flammarion, 1915, p. 57.

3. Voyez Lysis, *Vers la Démocratie nouvelle*. Paris, Payot, 1917.

centaines de maisons d'exportation. Elles ne se font pas concurrence. « Elles se sont partagé le monde, dont chacune a choisi un morceau déterminé [1]. »

Le succès a répondu à cet effort. Le commerce de l'Allemagne a monté d'une année à l'autre par bonds prodigieux, et notamment le commerce d'exportation.

Il y a cinquante ans, il était distancé de loin par la France et l'Angleterre. L'une et l'autre ont des colonies sous toutes les latitudes, l'Angleterre est une île, la France est baignée par trois mers admirablement situées, ayant jour de tous côtés sur le vaste univers. L'Allemagne n'a presque pas de colonies et elle n'a que deux pauvres lambeaux de mer, sur la mer du Nord et la Baltique : elle était devenue la deuxième puissance navale du monde, et elle était sur le point d'égaler l'Angleterre dans son commerce international. Le tonnage du port de Hambourg valait trois fois celui de Marseille [2].

Et encore ces constatations ne disent-elles pas tout ; car beaucoup de maisons de commerce ou

1. Cambon, *Derniers progrès*, 247.

2 D'après V. Cambon, *La France au travail. Bordeaux, Toulouse, Marseille, Nice*. Paris, Roger, [sans date], p. 174 sq. — Les marines de guerre étaient, en 1893, de 283.000 tonnes pour la France, et de 122.000 seulement pour l'Allemagne. Vingt ans plus tard, elles étaient de 498 000 pour la première, et de 887.000 pour la seconde. En d'autres termes, en 1893, celle de la France représentait plus du double de la marine allemande ; vingt ans plus tard, celle de l'Allemagne représentait tout près du double de celle de la France. En 1891, le commerce extérieur de la France était de 8 milliards : celui de l'Allemagne, de 9 milliards. En 1911, le premier est monté à 14, et le second à 22 milliards.

d'industries, qui opèrent chez nous et gonflent nos statistiques, ne sont que des filiales des firmes allemandes : « Les saisies faites pendant la guerre ont prouvé l'existence, en France, de plus de 12.000 maisons allemandes. » Et la France n'est pas seule dans ce cas : « si l'on considérait comme colonies les pays les plus fructueusement exploités par un peuple, il faudrait dire que la France, la Belgique et la Russie constituaient les grandes colonies de l'Allemagne [1]. »

Voilà des faits désagréables qu'il faut bien, puisque nous n'avons pas su les empêcher, se résoudre à voir.

*
* *

Elle fait commerce de ses idées comme de ses produits industriels, et là aussi en s'organisant. L'organisation des libraires à Leipzig est un chef-d'œuvre : aussi « l'exportation annuelle des livres allemands à l'étranger est deux fois plus grande que celle de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique réunis [2] ».

Et naturellement ce commerce-là, autant ou plus que l'autre, travaille à mettre « l'Allemagne au-dessus de tout ».

Nous avions, nous, pour la propagande à

1. Le Bon, *Enseign. psych*, 64 sq. On le disait : « Nos *vraies* colonies sont la France, la Russie, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, le Brésil, l'Argentine » (*J'accuse*, par un Allemand. Lausanne, 1915, ch. II).

2. F. Von Bernhardi, *Notre avenir*, traduction d'Em. Simonot. Paris, Conard, 1915, p. 17.

l'étranger, nos romans pornographiques : on sait ce qu'ils valent pour le bon renom de la France — et nos missionnaires : on sait quel sort la France leur a fait. Les propagandistes allemands — écrivains, commerçants, émigrants de toute sorte — avaient donc beau jeu pour exalter à nos dépens la gloire de l'Allemagne ; d'autant mieux qu'il faut leur reconnaître un don remarquable pour présenter comme article hors de pair la moindre camelote commerciale, intellectuelle ou sociale, *made in Germany*, et un don non moins remarquable pour supprimer ou confisquer à leur profit, avec l'argent, la gloire des étrangers.

Leurs « savants » nous prouveront que Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Rembrandt, Dante, Pascal, Racine, Jésus-Christ, étaient de race germaine égarés par le hasard de la naissance dans d'autres nations ; mais ils écriront l'histoire de la chimie sans nommer Lavoisier, celle de la physiologie sans nommer Claude Bernard, celle de la microbiologie sans nommer Pasteur[1]. Fr. Seguin a formulé la théorie de la thermodynamique trois ans avant Mayer ; mais Mayer était Allemand ; et c'est lui que l'on proclame, en France comme en Allemagne, le fondateur de la science nouvelle. En 1863, Naudin expose la loi des transmissions héréditaires des caractères acquis : personne n'y prend garde ; mais vers 1900, on s'aperçoit qu'un Allemand, Mendel, avait dit, quelques années plus

1. Cf. G. Le Bon, p. 86, et Pierre Delbet, *L'Emprise allemande*. Alcan, 1915, p. 11, 20.

tard, la même chose. Du coup, c'est une découverte admirable, et le Mendélisme suscite, à travers le monde des biologistes, de beaux enthousiasmes[1]. En médecine, « combien d'idées, de méthodes, de pratiques, qui sont nées en France, n'y ont été adoptées qu'après avoir été baptisées en Allemagne », dit le professeur Delbet[2], et il cite des exemples.

A la Sorbonne, qui devrait être le sanctuaire et au besoin le boulevard de l'esprit français, il y a beau temps qu'on n'avait plus d'estime que pour les méthodes allemandes, l'érudition allemande, la science allemande, la philosophie allemande. La philosophie surtout. Kant, l'esprit le plus faux, le plus obscur, le plus anti-français qui se puisse concevoir, a régné en maître dans notre enseignement. On a nourri de ce poison toute notre jeunesse.

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Et si l'esprit clair, le bon sens de notre race n'y a pas péri sans remède, c'est qu'il était de robuste constitution. Mais l'emprise a été loin, nous étions en train de nous germaniser [3].

Quelques mois avant la guerre, dans une des plus vastes salles de conférences de Berlin, un des universitaires les plus illustres de l'Allemagne

1. Perrier, p. 239 sq. Mendel, à vrai dire, né à Heinzerdorf, appartient à la Silésie autrichienne.

2. *L'Emprise allemande*, p. 12.

3. Voyez Pierre Lasserre, *La Doctrine officielle de l'Université*, Paris, *Mercure de France*, 1913, et Pierre Leguay, *La Sorbonne*, Paris, B. Grasset, 1910.

s'écriait : « La pensée allemande doit être l'âme du monde[1]. »

Cette parole du grand universitaire allemand faisait écho à celle-ci, d'un grand universitaire français : « L'Allemagne est la seconde patrie de tout homme qui pense. » On disait jadis :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France.

Le bluff organisé avait réussi. En France comme ailleurs, ou plus qu'ailleurs, ils nous confisquaient tout doucement, avec l'argent de notre bourse et la gloire de nos grands hommes, l'âme de notre race.

*
* *

Mais au-dessus de ces organisations du commerce ou de la propagande, une autre plus étendue, plus énergique, qui les englobait, les reliait et les actionnait toutes, a porté à son comble cette puissance et son emprise sur l'univers : c'était l'organisation de l'empire.

Rarement organisme plus complexe a été plus méticuleusement conçu pour subordonner les intérêts individuels à l'intérêt collectif, pour mettre dans la main du chef toutes les énergies d'un peuple, et pour en tirer, dans les œuvres de la paix ou de la guerre, le maximum de rendement en force utilisable.

Et l'exécution a égalé la conception. Les lois, les règlements, les détails de l'administration n'y sont pas les improvisations de la fantaisie ou des pas-

1. Cité par Perrier, p. 22.

sions politiques. Ils sont des moyens longuement étudiés en vue du même but toujours poursuivi : la plus grande Allemagne. La prévoyance et la méthode y sont à la base. Elles encouragent ou suscitent l'essor économique et scientifique à l'intérieur, l'expansion à l'extérieur. Tous les Allemands répandus à travers le monde, même naturalisés dans d'autres nations, restent attachés à la mère patrie. Elle les protège, mais elle leur demande de la servir, fût-ce par l'espionnage — à quoi d'ailleurs ils se prêtent avec empressement.

Car l'organisation impériale a eu ce succès de fondre tous les sujets de l'empire dans une mentalité et une volonté communes, se ployant sans résistance, avec enthousiasme, à n'être que les rouages dociles de la grande machine destinée à mettre « l'Allemagne au-dessus de tout ».

Il y a des socialistes là-bas, et même, si c'est en France qu'on a inventé la chose, c'est là-bas qu'on l'a exploitée, qu'on en a codifié la doctrine pour la prêcher à l'univers [1]. On en a tiré les conséquences, l'internationalisme et l'antimilitarisme, comme le reste, mais pour en faire un article d'exportation ; et on aurait été bien fâché, comme disait Bebel, de garder ces choses-là à l'usage des Allemands [2].

Il y a un tiers de catholiques dans cette nation protestante. Bismarck, de sa rude poigne, essaya

1. Voyez Laskine, *L'Internationale et le Germanisme*. Floury, 1916.

2. Voyez James Guillaume, *Karl Marx pangermaniste*. Paris; A. Colin ; Laskine, *Les Socialistes du Kaiser*. Paris, Floury, J. Bourdeau, *Les Socialistes allemands*, dans *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1915.

de leur appliquer le *Kulturkampft ;* mais, quand il s'aperçut que la persécution religieuse était admirable pour diviser un peuple et en briser l'essor, il en fit cadeau à la France par l'intermédiaire de Gambetta, et, pour son compte, il s'entendit tranquillement avec les catholiques et avec le pape.

Il y a dans cet empire des races très diverses et tout un parterre de rois ; mais tous ces rois et toutes ces races, oubliant leurs divergences, leurs amours-propres, leurs égoïsmes, se sont unis, fondus dans un tout sans fissure, sous la main du kaiser.

Ils croiront, ils feront tout ce qu'on voudra.

On leur a dit qu'ils sont « le peuple mondial », le « peuple porte-histoire », l'âme de la civilisation, qu'ils sont aux autres peuples comme le bien est au mal, qu'ils ont la mission divine d'organiser le monde à leur profit ; et ils le croient. On leur a dit que « l'Allemagne est au-dessus de tout », et qu' « étant au-dessus de tout, elle a droit à tout » ; que le droit c'est la force et qu'ils sont la force, et que, lorsque l'heure sonnera, ils se jetteront sur les autres peuples ayant à « tenir compte seulement du facteur force et à mépriser les lois qui ne sont pas à leur avantage »[1] ; on leur a dit que les peuples écrasés par la force de l'Allemagne lui reviendront de droit « comme une pièce de gibier qu'ils auront abattue »[2]. On leur a dit[3] : « Comme

1. Bernhardi, cité par Le Bon, p. 35 sq. Voir p. 37.

2. *Lokal-Anzeiger*, cité par Verrier, *La folie allemande*. Paris, Berger-Levrault [1915], p. 23.

3. *Gazette de Voss*, citée par Le Bon, *Enseign. psych.*, p. 338. Rudolf Eucken, l'un des 93 intellectuels, ne parle guère autrement. Voyez Verrier, 26-29.

nous sommes le peuple suprême, notre devoir est désormais de conduire la marche de l'humanité. C'est un péché contre notre mission que de ménager les peuples qui nous sont inférieurs. » Et toutes ces monstruosités, toutes ces insanies, ils les croient.

« Jamais, écrit un rédacteur de la *Gazette de Lausanne*, je n'aurais cru que l'on puisse parvenir à une telle unification psychologique des masses... On dirait qu'un seul cerveau pense dans des milliers de têtes... Il n'y a plus d'individus en Allemagne, il n'y a plus qu'un peuple, un être social dont l'Etat tout-puissant est le cerveau[1]. »

Et ce cerveau ne pense que pour agir, il n'agit que pour préparer la guerre. Quelques mois avant la terrible échéance, un de nos diplomates à Berlin notait dans ses dépêches : « Le parti de la guerre agit sur le pays avec des idées claires, des sentiments ardents, une volonté frémissante et tendue[2]. »

Et le pays a fait siens ces sentiments, ces idées, ces vouloirs, uni comme jamais peuple ne le fut, dans sa marche à l'étoile, à l'étoile qui devait le conduire vers la conquête du monde, fallût-il aller son chemin, comme le dira plus tard un officier, « sur des montagnes de cadavres et sur des mers de larmes »[3].

1. Cité par Le Bon, p. 82 sq.

2. *Documents diplomatiques*, 1914. *La guerre européenne.* Hachette, 1914 (Livre jaune), I, p. 17.

3. Cité par Le Bon, *Ens. psych.*, p. 73 : « Faut-il que la civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres, sur des mers de larmes, sur des râles de morts ? Oui, elle le doit. Si un peuple a droit de domination, son pouvoir de conquête constitue la plus haute loi morale devant laquelle le vaincu doit s'incliner. Malheur aux vaincus ! »

Quand les chefs commandent, l'Allemand ne regarde plus où il passe. Et les 93 intellectuels, dans leur fameux manifeste, enchâsseront cette perle : « Nous n'exerçons aucune cruauté indisciplinée. » La discipline étant sauve, tout va bien! On ne doit pas reprocher à des Allemands d'être cruels quand ils sont de service commandé.

Oui, vraiment, dans l'énorme machine, il n'y a plus d'individus, il n'y a plus qu'un peuple! Pas même! Il n'y a plus qu'une machine, des moteurs et des rouages, des rouages dociles et des moteurs tout-puissants.

Et ils appellent cela la liberté[1]. C'est leur affaire.

Mais c'est ainsi qu'ils veulent nous organiser. « L'Allemagne, s'écrie Ostwald, veut organiser l'Europe, qui jusqu'ici n'a pas été organisée[2]. »

Dieu nous préserve de leur organisation!

Elle fait de l'homme un outil, et « jamais le matérialisme le plus outrancier n'a atteint à l'immoralité profonde des doctrines » qui l'inspirent[3].

Mais nous pouvons bien avouer que nous gagnerions, nous, à introduire dans notre vie intellectuelle, économique et sociale, quelque chose de cette méthode et de cette prévoyance dont nos ennemis abusent. Et il nous faut bien avouer que

1. Le génie allemand, écrit von Bernhardi, « nous a conduits à lutter pour les biens les plus sublimes de l'humanité et qui peuvent se résumer dans le mot de liberté » (*Avenir*, p. 20).

2. Cité par van Gennep, p. 9.

3. Edm. Perrier, p. 41.

leur organisation ajoutée à leur culture scientifique, si terre à terre que soit leur culture, si monstrueux que soient les excès de leur organisation, ont fait, de ces 68 millions d'êtres humains bétonnés ensemble, une plate-forme terriblement résistante pour porter l'instrument de guerre forgé contre nous.

III

Cet instrument de guerre a été l'effort suprême de l'Allemagne, le point culminant, le chef-d'œuvre de sa culture et de son organisation[1].

Tout le monde le sait, il suffit de le rappeler en quelques mots.

Toutes les inventions de la science ont été mises à contribution pour l'outillage de ses armées. Les machines à tuer de tout modèle sortaient discrètement de ses usines et s'entassaient dans ses parcs, attendant l'heure fatidique. Elle a industrialisé la guerre comme le reste.

Elle l'a organisée surtout, méthodiquement, minutieusement, colossalement. Elle s'y est surpassée. Cette organisation, par les précautions prises, enserrait l'univers. Ses espions étaient par-

1. Certes, elle y a mis du sien ; mais il est pénible d'avoir à constater que, dans la guerre comme dans la science et dans l'industrie, elle n'a réussi contre nous qu'en nous empruntant nos inventions : elle nous a vaincus en 1870 et elle a remporté ses premiers avantages en 1914 et 1915 en utilisant les méthodes, les « directives » napoléoniennes, commentées et adaptées aux conditions modernes par Clausewitz, von der Goltz, etc., passionnément étudiées là-bas, et longtemps négligées chez nous. Voyez Marc Villers, *Revue Hebdomadaire*, 29 juillet 1916.

tout, les uns faisant leur vilaine besogne dans l'ombre, les autres au grand jour, dans les journaux, pour travailler l'opinion. Des appareils de télégraphie sans fil étaient prêts sur tous les continents, pour envoyer les nouvelles et recevoir les ordres ; des bases étaient prêtes, à travers tous les océans, pour ravitailler ses pirates ; et autour de nos forts ou de nos villes, les plates-formes pour y installer ses canons[1]. L'armée surtout était prête. Rien ne manquait, non seulement « pas un bouton de guêtre », mais pas un chemin de fer stratégique, pas un automobile, pas un obus, pas un téléphone, pas un des traîtres chargés, après avoir été nos hôtes, de fournir à leurs chefs la bonne liste pour les réquisitions et pour les otages, dans les villes que l'on comptait nous prendre. Les gouverneurs en étaient déjà nommés.

La discipline, du haut en bas de l'échelle hiérar-

1. Elle avait pensé à tout. Un exemple entre mille : « On sait que l'armée roumaine était fournie d'artillerie de campagne par Krupp. Or, depuis près de trente ans, la Roumanie était liée par un traité d'alliance avec l'Allemagne ; malgré cela, — et comment ne pas admirer ici le stupéfiant et diabolique esprit de prévoyance de nos ennemis ? — il y avait, dans tous les canons de campagne fournis par Krupp aux Roumains, un petit détail optique qui avait été systématiquement « saboté » : tous les niveaux de pointage à bulle d'air des pièces avaient été par le constructeur remplis seulement d'eau au lieu de la dissolution saline qu'on y met toujours pour empêcher la congélation du liquide par le froid. Les Allemands se réservaient naturellement, si la Roumanie marchait avec eux, de corriger cette défectuosité au moment voulu. Au contraire, si elle se déclarait contre eux, le fonctionnement de son artillerie était compromis. C'est ainsi qu'un grand nombre des canons roumains n'ont pas pu tirer utilement, parce que, dès qu'on les amena dans la montagne, le froid congela l'eau des niveaux de pointage qui éclatèrent, rendant impossible un tir précis » (Ch. Nordmann, dans *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1917, p. 213).

chique, était absolue ; la foi aveugle dans le commandement, le don de soi à la chose commune, l'élan, la certitude de vaincre que nous avons vus soulever toute la nation, étaient à leur comble dans l'armée. Là surtout, ces millions d'êtres humains étaient articulés les uns aux autres comme les pièces d'une machine. Là surtout, il n'y avait plus que des rouages dociles et des moteurs tout-puissants.

Le Kaiser, qui avait dans sa main le déclic de la machine, sûr de ses hommes, leur dira sans sourciller : « Rappelez-vous que le peuple allemand est le peuple élu de Dieu. L'esprit de Dieu est descendu sur moi en ma qualité d'empereur d'Allemagne. Je suis son arme, son glaive et son vice-roi. Malheur aux désobéissants ! Mort aux lâches et aux incrédules[1] ! » Est-ce qu'il y a eu des incrédules, des lâches, des désobéissants ? Pour sûr, pas beaucoup. Qu'on les ait envoyés à la boucherie, au pillage, à l'orgie, au crime, ces hommes ont marché.

En 1891 déjà, le même Kaiser disait à ses recrues de Potsdam : « Vous êtes à moi corps et âme. Si je vous ordonnais de tirer sur votre père et sur votre mère, il faudrait exécuter mes ordres sans murmure[2]. » S'il y eut des murmures, l'histoire ne le dit pas.

On peut bien s'indigner, on peut bien dire qu'à ce degré la discipline est une abdication, un escla-

1. Cité par Hanotaux, *Revue Hebdomadaire*, 17 avril 1915, p. 329.

2. Cité par Le Bon, *Enseign. psych.*, p. 43.

vage, une infamie. Mais il faut convenir que c'est une force. Essayez de mesurer la force de ces millions de volontés articulées ensemble comme les pièces d'une machine à tuer gigantesque ; intercalez dans ces volontés, pour compléter la machine, l'outillage le plus formidable, la préparation la plus méticuleuse et la plus étendue ; rappelez-vous sur quelle organisation sociale repose cette organisation de l'armée ; puis regardez l'histoire, passez en revue toutes les armées qui ont fait trembler le monde, évoquez Napoléon, lés Arabes, les invasions barbares, l'empire romain, comparez : et vous direz sans hésitation possible que rien ne dépasse, que rien n'égale la puissance de destruction que le Kaiser a tenue dans ses mains.

Eh bien ! c'est cette puissance qu'il a jetée contre nous et que nous avons brisée.

Il a poussé le déclic ayant choisi son heure. Nous n'étions pas prêts pour faire face, ni les Anglais, ni les Russes. Industriellement nous n'étions pas prêts. Non seulement les stocks ne suffisaient pas ; mais beaucoup des engins que l'Allemagne a mis en œuvre n'avaient pas leur répondant chez les alliés. Pour leur donner la réplique, il nous a fallu d'abord créer l'outillage et les usines, et parfois la théorie même, d'où ces engins devaient sortir. Organiquement, nous n'étions pas prêts. Certes il y a une organisation à base d'abdication et de félonie pour laquelle, grâces à Dieu, nous ne serons jamais prêts ; mais l'Angleterre n'avait point d'armée ; il fallait des mois à la Russie pour équiper la sienne ; chez

nous, c'était la transition entre le régime de deux ans et celui de trois ans, et aucun des alliés n'avait, à l'égal de l'ennemi, les moyens de transport qui permettent la mobilisation rapide. Socialement, nous n'étions pas prêts : la question religieuse en France, la question constitutionnelle en Russie, la question irlandaise en Angleterre, la question sociale partout, agitait des brandons de discorde ou de guerre civile ; de plus, en France, depuis quinze ans, on faisait la guerre à l'armée ; beaucoup rêvaient de pacifisme à tout prix ou même clamaient leur antipatriotisme. Le Kaiser avait choisi son heure.

Il avait en même temps numéroté ses victimes et marqué ses étapes. Il lui fallait être à Paris dans trois semaines, pour nous donner le coup de grâce et se retourner à temps contre nos alliés.

C'est donc sur la France qu'a porté d'abord tout le poids de la puissance allemande. Pour comble, nous attendions l'ennemi le long des Vosges et il nous est arrivé sur le flanc, à travers la Belgique.

Et l'on a vu ceci : manifestement très inférieurs par l'organisation et par l'outillage, inférieurs par le nombre, ayant toutes les différences de la force brutale contre eux, ne pouvant racheter la situation que par une plus haute valeur d'hommes, ces Français, hier ennemis, antimilitaristes, antipatriotes, se serrent d'un seul cœur autour du drapeau ; et ces dégénérés que l'Allemagne avait cru voir en eux se montrent plus fiers, plus braves, plus simplement héroïques, plus magnifiquement guerriers, que les guerriers les plus

fameux de leur race. Ils ont eu à résister, en même temps qu'à la force brutale, au vent de la défaite qui les a d'abord souffletés au visage ; ils ont dû reculer sous l'ouragan de mitraille auquel ils ne pouvaient pas répondre ; et tout de même, sur le mot d'ordre du chef qui, un jour, au nom de la France, leur commande de vaincre, ils s'agrippent au sol de la Marne, et ces hommes exténués[1] physiquement et moralement par des semaines de luttes sans espoir et par le poids du destin menaçant qui plane, ces hommes ayant devant eux la puissance la plus formidable de l'histoire, la brisent d'un effort suprême et en rejettent les débris à 80 kilomètres en arrière.

Les tronçons brisés se ressoudent : la bête n'est pas morte ; mais elle est blessée. Elle se terre ; mais on la mure d'un mur fait de cadavres et de poitrines vivantes, et les vivants ne reculent pas plus que les morts ; ils traquent la bête blessée sans trêve depuis bientôt trois ans. Elle avait la vie dure ; mais elle perd du sang. Un jour viendra bien où ses veines seront vidées. Elle a des ressauts, elle peut donner des coups de boutoir ; mais on frappe dur dessus et elle rentre dans son trou. Elle est aux abois, elle peut bien encore découdre un chasseur ; mais elle ne peut plus éviter son destin. Bref, elle n'a pas gagné la partie quand elle était dans toute sa force et que les Alliés avaient toute leur faiblesse. Sa force est condamnée à

1. Un général disait : « Nous avons gagné la partie avec des hommes hallucinés de fatigue » (Louis Madelin, *la Victoire de la Marne*. Paris, Plon, 1916, p. 81).

décroître : celle des Alliés ne peut que grandir. Les atouts ont changé de mains, et l'Allemagne est perdue.

Son unique espoir est en nous, les Français de l'arrière. Elle escompte nos impatiences, notre énervement, nos vices, nos hâbleries et nos querelles politiques, nos haines imbéciles, les « rumeurs infâmes » qui circulent. Voilà les mauvaises actions contre lesquelles nous avons le droit de nous récrier. Mais quand nos pensées se reportent vers le front, c'est la reconnaissance, c'est la fierté, c'est l'espoir qui doit gonfler nos cœurs. Ce ne sont que des bravos qui doivent jaillir. Ils ont fait là-bas une œuvre gigantesque ; ils ont magnifié la patrie ; ils ont écrit, avec leur héroïsme, une des pages les plus glorieuses de l'histoire. S'ils n'ont pas fini leur tâche, ce n'est pas leur faute, c'est la faute de notre imprévoyance et de nos querelles passées. Ils les expient à notre place et ils les rachètent : grâce à eux, il dépendra de nous, de nous faire un meilleur avenir.

Bernhardi, un des oracles de l'Allemagne, disait avant la guerre : « Puissance mondiale ou décadence,... il n'y a pas de milieu[1]. »

Eh bien ! leur puissance mondiale, nos soldats l'ont brisée. Leur décadence nous permettra, si nous le voulons, de nous remettre à pied d'œuvre, nous, de reprendre l'essor qui convient à notre race, essor économique, intellectuel, social, moral, de travailler, de nous organiser, de nous entr'aider,

1. *Notre avenir*, 25.

et ainsi de conquérir la force, en nous souvenant que la force doit se mettre au service du droit, que l'organisation doit respecter la personne humaine, que la culture doit s'achever par la civilisation et que la France ne trouve toute sa beauté et ne prend toute sa taille qu'en se faisant, parmi les hommes, le champion du droit, le soldat de l'idéal et le missionnaire de Dieu.

Nos impatiences, en remontant aux causes qui ont laissé l'Allemagne mettre peu à peu, dans le dernier demi-siècle, une telle disproportion de force entre elle et nous, pourraient se rencontrer avec la justice; mais elles sont violemment injustes quand elles accusent la patrie en guerre et se plaignent des lenteurs de la victoire.

Sont-elles plus justes quand elles accusent la Providence ? C'est la question que nous allons examiner.

CHAPITRE III

LES PÉRIPÉTIES DE LA GUERRE

2° L'ACTION DE LA CAUSE PREMIÈRE

De quoi nous plaignons-nous ? Que Dieu se fasse l'allié du Kaiser ! Non. Le Kaiser se vante de cette alliance, mais nous ne sommes pas près de le croire. Nous ne nous plaignons pas que Dieu mette sa puissance au service de nos ennemis : la force qu'ils ont préparée contre nous pendant un demi-siècle d'efforts de Titans suffit, et amplement, à expliquer leur résistance à nos efforts improvisés. Mais nous nous étonnons, nous nous impatientons, nous nous indignons que Dieu ne soit pas intervenu plus efficacement en notre faveur, et que, puisqu'il a la puissance, il n'ait pas, à coups de miracles, jeté l'ennemi au delà de nos frontières.

Etrange mentalité de l'homme !

Quand il n'a pas besoin de miracle, c'est à peine s'il consent à le croire possible. Quand il le constate, il s'efforce encore d'en douter. Dès qu'il le désire, il ne comprend plus que Dieu le lui refuse. Nous n'hésitons pas à demander, à exiger qu'il bouleverse à tous coups toutes les lois de la nature pour écarter la grêle de notre champ ou la mort

de l'être que nous aimons, pour nous faire réussir dans telle affaire si mal conduite qu'elle soit, pour supprimer dans nos sens les tentations que nos imprudences ou nos vieilles habitudes y ont installées, pour réparer, sans délai et sans laisser de traces, les suites de nos imprévoyances, de nos lâchetés ou de nos sottises. Il semble que Dieu n'existe que pour notre service. Et encore à quel serviteur demanderions-nous une telle soumission à tous nos moindres désirs ?

— Mais nous avons prié.

— Les Allemands aussi et les Autrichiens ont prié.

— Mais notre cause est juste.

— C'est entendu ; mais Dieu n'a pas promis de faire triompher le droit et de récompenser la justice au jour le jour et dans ce monde. Il entre dans son plan de laisser du jeu à la liberté humaine et de laisser habituellement les lois suivre leur cours.

Les lois sont nécessaires à l'existence et au mouvement du monde, et la liberté au mérite qui mettra chacun à sa place dans l'éternité. L'esprit doit être libre et la matière fatale. L'homme est un composé de matière et d'esprit : esprit, il faut qu'il prenne ses responsabilités ; matière, il doit supporter, dans sa chair et dans la matière qui l'entoure, le contre-coup de sa liberté et de la liberté des autres. Or, les Allemands, pendant un demi-siècle, ont mis leur liberté à préparer la guerre et à créer des familles nombreuses ; les Français ont employé la leur à rechercher le minimum d'enfants

et à se faire la guerre entre eux au lieu de préparer l'autre : il était fatal que les Allemands eussent, comme entrée de jeu, plus de soldats et plus de canons que nous. Et l'on ne voit pas bien en vertu de quels principes Dieu aurait dû s'opposer à ces résultats.

Ah ! non, nous n'avons rien à dire contre Dieu. Mais nous avons à chanter un beau cantique en l'honneur de son immense miséricorde.

Car, s'il n'était pas tenu d'intervenir, il semble bien qu'il l'a fait. *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti ;* ce n'est qu'à sa miséricorde que nous devons de n'être pas anéantis. *Hæc recolens in corde meo, ideo sperabo ;* et à repasser un tel souvenir dans notre cœur, nous trouverons un gage solide d'espoir[1].

I

Dès le début, dès le coup de tocsin, le miracle de miséricorde a éclaté sur nous, non pas le miracle en coup de foudre qui tombe sur un fait matériel précis et où Dieu opère seul, sans conditions, sans rien laisser aux causes secondes, les écartant d'un geste souverain, pour mettre ostensiblement sa signature, comme dans la résurrection de Lazare ou dans la guérison des dix lépreux ; mais le miracle de Providence, où Dieu se cache derrière les lois et l'action des êtres libres, en se laissant deviner par la façon dont il change les cœurs ou par

1. Jérémie, *Threni,* III, 21, 22.

la façon dont il oriente les hasards vers un même but, et une multitude de petites causes vers de grands résultats, comme quand il laissait Jeanne d'Arc batailler en se réservant de guider son effort vers la victoire.

Un tel miracle, disons-nous, apparaît dès le début de la guerre.

Rappelez-vous : par une propagande inlassable, les pacifistes, les antimilitaristes, les antipatriotes s'étaient multipliés chez nous, ils avaient juré « la guerre à la guerre » ; par trente ans de laïcisme forcené, on avait fait des générations qui ne pensaient plus au Dieu de nos pères que pour le nier ou le blasphémer ; par la politique, par la lutte des classes, par les luttes religieuses, nous étions le peuple le plus divisé de la terre. Et tout à coup, voilà un peuple de frères, de croyants et de héros, qui se lève comme un seul homme pour répondre à l'appel de la patrie. La veille encore, personne, ni en France, ni hors de France, pas un observateur, pas un psychologue n'aurait admis cette triple conversion comme possible, sinon avec et après l'effort bien organisé, tenace et heureux de toute une génération. Or ces trois faits se sont produits *instantanément* (le temps de savoir la guerre déclarée), *spontanément* (sans aucune propagande), *universellement* (d'un bout de la France à l'autre), avec juste assez d'exceptions pour y constater encore l'exercice de la liberté humaine. Sous cette forme, rien ne faisait prévoir ce résultat, rien ne permettait de l'espérer, rien ne suffit à l'expliquer dans le jeu des événements, dans le déterminisme

des phénomènes ou dans la psychologie des foules.

Et alors?

Et alors qui donc a su toucher à la fois tous les cœurs, au bon endroit et au bon moment?...

La victoire de la Marne a été le fait capital de la guerre ; sans elle la France était perdue. A qui ou à quoi devons-nous cette victoire ?

Un journaliste a prétendu que Joffre avait tout prévu de loin dans le détail : « Tous les ordres, dit-il, écrits de sa main, étaient déjà prêts le 27 août pour l'action qui commença le 5 septembre. Il avait tout pesé et réglé les diverses phases de la bataille une par une, comme les pièces d'un mécanisme délicat qui, à l'heure dite, se mit en marche comme un mouvement d'horlogerie [1]. » Dieu me garde de dénigrer « notre Joffre » ! Mais la vérité suffit à sa gloire, et rien n'est plus faux que ce que l'on vient de lire. Loin d'avoir tout prévu et tout réglé le 27 août, le généralissime, « par son instruction générale n° 4 du 1er septembre, prescrivait aux troupes de se retirer au sud de Paris, jusqu'à Bray en arrière de la Seine » [2]. Le 2 septembre, dans une note aux armées (n° 3463), il explique ses motifs de pousser aussi loin la retraite ; et dans une communication au ministre, il expose qu'il « est impossible d'organiser sur la Marne une ligne de défense, selon la proposition du général French » [3]. Pourquoi, le 4, a-t-il changé d'avis?

1. Cité par Gustave Le Bon, *Enseignements psychologiques de la guerre européenne*. Paris, Flammarion, 1915, p. 329.

2. *Ibid.*, p. 330.

3. *Ibid.*, p. 330.

Parce qu'il apprend que von Klück s'écarte de Paris pour s'infléchir à l'Est ? C'est possible. Mais pourquoi von Klück, qui avait son avant-garde à Pontoise, qui savait Paris sans défense, qui n'avait qu'à étendre la main pour le saisir, Paris, le grand objectif, la terre promise, la proie convoitée, la gloire, le pillage, l'orgie, dont les Allemands, des chefs aux soldats, ne cessaient de parler, dans leur ruée victorieuse, avec des mots gloutons : pourquoi von Klück lui a-t-il tout à coup tourné le dos ? Par peur de l'armée française encore intacte ? — Mais non, il savait bien, par son espionnage, que cette armée avait l'ordre de ne pas défendre la ville. Alors, pourquoi ? Mystère. Evidemment, il a eu une raison, qu'il a crue bonne ; mais elle a été mauvaise ; et que lui, le chef habile et avide de saisir sa proie, ait cru bon de différer, voilà le mystère [1].

1. Klück devait-il « foncer sur Paris, ou bien poursuivre la chasse contre le gros des forces anglo-françaises qui s'étaient dérobées ? On a raconté que la question de principe avait été réglée au grand Etat-major allemand dans l'hiver 1913-1914, pendant un grand *kriegsspiel*, qui était comme la répétition à blanc de l'offensive ennemie. Arrivée avec ses avant-gardes sur le front Neuilly-en-Thelle, Senlis, Crépy-en-Valois, l'armée von Klück fonçait droit sur Paris, pour y faire une attaque brusquée et entrer dedans. Moltke II, chef du grand Etat-major, intervint, critiqua Klück et posa la règle qu'il fallait négliger Paris, sauf à s'en couvrir, pour poursuivre les armées françaises jusqu'à leur destruction. La bataille de la Marne a été perdue ce jour-là de 1913, à Berlin ; Paris et la France y ont été sauvés. Le positivisme pédant et rigide des Allemands leur a joué un bien vilain tour. Ils ont confondu une règle avec le principe, le principe souverain de la guerre. Ce principe est qu'on fait la guerre pour dicter la paix qu'on veut, que le moyen d'y arriver est de produire par les armes, par une victoire décisive ou un autre grand événement aussi considérable, un effet de démoralisation tel qu'il entraîne la capitulation du gouvernement de l'adversaire » (Général

Il y en a un autre. En déviant à l'Est, il laisse en l'air son flanc droit. Sur l'ordre de Galliéni, Maunoury, avec une armée improvisée, l'attaque ; mais devant la parade de l'ennemi qui accourt en nombre, Maunoury, après quatre jours de bataille, menacé à son tour d'enveloppement, commençait à reculer, quand « von Klück se replia sans qu'on sache encore exactement pourquoi... L'avenir seul expliquera peut-être les circonstances de notre victoire. Mais on peut dire déjà qu'elle fut à la fois une œuvre collective due à la valeur de nos soldats et une accumulation de hasards heureux[1]. »

« Une accumulation de hasards heureux ! » Voilà des mots qu'il est difficile d'accoupler ensemble. Les hasards ne s'accumulent pas dans le même sens. Les pierres que les obus font voler au hasard ne construisent pas un mur; les lettres de l'alphabet qu'on tirerait au hasard ne feraient pas la phrase qui exprime ma pensée, à moins de répéter l'expérience des millions de fois.

La bataille de la Marne a réussi d'un coup. Tout le monde y a vu une merveille : miracle d'héroïsme, disent les uns ; miracle de Providence, disent les autres ! Rien n'empêche de les mettre d'accord en y voyant les deux à la fois. « Les gens d'armes ont bataillé », magnifiquement ; et

Cherfils, *Une esquisse de la victoire de la Marne*, dans *Etudes*, 5 juin 1917, p. 577 sq.). — Plus loin (p. 599), le même auteur met cette « obstination de négliger Paris » parmi les « erreurs capitales, décisives, sans lesquelles toute l'habileté de nos chefs et toute la valeur de nos soldats n'auraient pas pu triompher ».

1. Le Bon, *ibid.*, p. 332. 333. Cherfils fait la même réflexion sur la retraite de von Klück, *loc. cit.*, 599.

la Providence a favorisé « l'accumulation des hasards heureux », qui a « baillé la victoire ». Nous ne disons pas que cette conclusion s'impose avec la clarté de l'évidence; mais le moins qu'on puisse dire est que les faits la suggèrent. Ce n'est pas la main de Dieu traçant son paraphe inimitable d'un geste fulgurant ; mais c'est Dieu qu'on devine sous le pseudonyme du hasard.

Et on l'entrevoit de mieux en mieux à mesure que les hasards heureux s'accumulent, réclamant, par une logique de plus en plus impérieuse, une pensée et un vouloir qui les coordonnent.

Or, à Verdun en 1916, le miracle d'héroïsme et l'autre n'ont pas été moins manifestes qu'à la Marne. Le 24 février, si les ennemis avaient eu « du *cran* », comme disait, dans un journal, le général Cherfils, ils passaient. Il n'y avait devant eux qu'un rideau de troupes déchiqueté par l'ouragan de mitraille. Mais ils ont attendu, marquant le pas, pour faire leurs suprêmes préparatifs et passer à coup sûr. Pendant qu'ils attendaient, Castelnau est venu en face, et Pétain et les autres ; et les Allemands n'ont pas passé. Le bruit a couru dans le public que si Castelnau était arrivé dix minutes plus tard, c'eût été trop tard. Son arrivée à temps et l'hésitation de l'ennemi : deux hasards heureux.

Déjà le 7 septembre 1914, devant le *Grand Couronné de Nancy*, au moment précis où le commandant de notre 314e recevait l'ordre écrit de se replier, on s'aperçut que les ennemis se mettaient à battre en retraite. Et de même, quand, plus tard, ils lâchèrent pied sur l'Yser, nous étions à bout

de force et, s'ils « avaient tenu un quart d'heure de plus, écrit P. Nothomb, peut-être passaient-ils partout[1] ». Encore deux « hasards heureux ». Il a fallu batailler jusqu'au bout de ses forces ; mais au bout il y a eu la victoire ; méritée, oui, mais qui, sans ces deux hasards venus à point, passait à l'ennemi.

Et les tranchées, ces odieuses tranchées qui éternisent la lutte, qui suppriment les savantes manœuvres et les belles chevauchées héroïques où nous trouverions chaque jour des nouvelles éclatantes pour nous tenir en haleine, les avons-nous assez maudites, ces tranchées ? Et n'est-ce pas à elles surtout que nous devons nos impatiences ? Oui ; mais, outre qu'elles ont été pour nos soldats l'occasion d'un miracle de patience, de ténacité, d'héroïsme à froid dont l'ennemi, dont tout le monde croyait incapables les fils de notre race, elles ont été, pour notre cause, un nouveau hasard singulièrement heureux. Qu'aurions-nous fait en rase campagne ? L'héroïsme sans armes ne mène qu'à la boucherie et à la défaite, en face des canons chargés à mitraille. Voyez les Russes dans la retraite de Galicie. Et, ni géographiquement ni moralement, nous n'avions pas le moyen, nous, de reculer sans péril pendant des mois à travers des centaines de kilomètres. Or, comme les Russes, nous manquions d'outillage et de munitions, et même des usines pour les faire. Les tranchées nous ont donné le temps d'y pourvoir,

1. Cité par Le Bon, *Ens. psych.*, 27. — « Cette chose, dit Cherfils (*Etudes*, *loc. cit.*, 509), se vérifie dix fois que les Allemands reculent juste au moment où il importerait qu'ils marchassent. »

et les Allemands, qui comptaient nous prendre à ce jeu de la guerre dans des trous, s'y sont pris.

Encore une « accumulation de hasards heureux », que nos ennemis, qui ont tout pesé longuement, tout étudié minutieusement, tout prévu, se soient, en dehors de la technique de l'armement et de l'organisation matérielle de la guerre, trompés, au moins dans les débuts, sur toute la ligne.

« Nous nous sommes trompés dans tant de nos calculs ! gémit le *Tag* de Berlin. Nous nous attendions à ce que l'Inde entière se révoltât au premier son des canons en Europe, et voilà que des milliers et des dizaines de milliers d'Indiens combattent maintenant avec les Anglais contre nous. Nous nous attendions à ce que l'empire britannique fût réduit en miettes ; mais les colonies britanniques se sont unies, comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant, à la mère patrie. Nous nous attendions à un soulèvement victorieux dans l'Afrique du Sud britannique, et nous ne voyons là qu'un fiasco ! Nous nous attendions à des désordres en Irlande, et l'Irlande envoie contre nous quelques-uns de ses meilleurs contingents. Nous croyions que le parti de la *paix à tout prix* était tout-puissant en Angleterre ; mais il a disparu dans l'enthousiasme général qu'a suscité la guerre à l'Allemagne. Nous calculions que l'Angleterre était dégénérée et incapable de constituer un facteur sérieux dans la guerre, et elle se montre notre ennemi le plus dangereux. Il en a été de même pour la France et la Russie. Nous pensions que la France était corrompue et

qu'elle avait perdu le sens de la solidarité nationale, et nous constatons maintenant que les Français sont des adversaires formidables. Nous croyions que la Russie ne pouvait rien faire ; nous jugions que ce peuple était trop profondément mécontent pour combattre en faveur du gouvernement russe ; nous comptions sur son effondrement rapide en tant que grande puissance militaire ; mais la Russie a mobilisé ses millions d'hommes très rapidement et très bien ; son peuple est plein d'enthousiasme et sa force est écrasante[1]. »

Et le journal de Berlin ne dit pas tout ! Il y a bien autre chose que les Allemands ont cru et où ils se sont trompés. Ils ont cru que la Belgique s'inclinerait devant la force[2], elle s'est redressée

1. Reproduit dans *Le Temps* du 29 mars 1915.

2. La relation de *La nuit du 2 au 3 août 1914 au ministère des Affaires étrangères de Belgique,* écrite par un des auteurs du drame, Albert de Bassompière (Paris, Perrin, 1916) est une des plus émouvantes lectures qu'on puisse faire. « Ceux qui l'avaient rédigé (l'ultimatum allemand) n'avaient pas pensé un moment que la Belgique...eût osé ne pas se plier sans phrases à la volonté de sa toute-puissante voisine ! Ceux qui le lurent (immédiatement après la remise de la pièce par l'ambassadeur d'Allemagne. C'étaient MM. de Brocqueville, Davignon, d'Ursel, Costermans, de Gaiffier, Van der Elst et de Bassompierre), n'ayant pas la même mentalité, eurent au contraire immédiatement, spontanément, sans discussion, sans hésitation, sans même se communiquer mutuellement leurs pensées, la claire notion qu'une seule réponse était possible : un *non* péremptoire et indigné ! » (p. 27 sq.). Parmi les fonctionnaires et diplomates mis ensuite au courant, « pas un ne mit en doute une seconde » la réponse à faire (p. 29). Au conseil des ministres présidé par le roi, « pas un avis ne fut exprimé formellement pour suggérer une solution autre que celle qui fut adoptée » (p. 31, en note). Et pendant que le conseil délibérait, les employés du ministère prirent sur eux, pour gagner du temps, de rédiger un projet de réponse à l'Allemagne ; c'est à peine si le comité officiel de rédaction y trouva quelques phrases à remanier (p. [illegible] sq.).

indomptable devant l'iniquité. Ils ont cru que l'Angleterre ne donnerait pas son sang pour « un chiffon de papier »; elle le donne. Ils ont cru que l'Italie marcherait à la suite, sur un froncement de sourcils ; elle n'a pas marché, et puis elle a marché contre eux. Ils ont cru par la terreur rattacher les neutres à leur fortune; ils les révoltent les uns après les autres, et le monde entier se ligue peu à peu contre leur tyrannie. Ils ont cru paralyser leurs adversaires dans l'épouvante avec leurs férocités de grands fauves ; ils les écœurent et ils les feront impitoyables dans la justice. Ils ont cru la France divisée; ils l'ont unie. Ils ont cru l'anéantir; ils la ressuscitent. Ils ont cru la biffer de l'avenir et d'un geste brutal finir son destin; ils le lui rendent. Ils en ont fait le champion du droit et de la liberté, de la civilisation contre la barbarie, du christianisme contre le germanisme; ils l'ont replacée dans son rôle séculaire; ils lui ont remis dans la main, malgré elle, l'épée du bon sergent du Christ, l'épée flamboyante et pure qu'elle tire dans les jours de gloire quand elle va faire les gestes de Dieu.

Surtout ils ont cru hâter leur rêve, leur rêve de domination universelle, et ils l'ont brisé. Ils le réalisaient progressivement, sournoisement. Par les tentacules qu'ils avaient poussés partout, ils suçaient l'or de la terre, et ils infiltraient dans les veines des nations l'esprit germanique. Encore vingt ans, et le monde se serait réveillé esclave. Mais ils n'ont pas eu la patience d'attendre, ils ont voulu brusquer le destin et, à coups de canon,

sonner au cadran de l'histoire l'heure de régner par la terreur sur le monde asservi. Le monde, ayant vu ce qu'on lui préparait, s'est révolté dans un sursaut de dégoût et de colère tel que les générations s'en légueront les unes aux autres le souvenir. Le *Made in Germany*, qu'il sorte des manufactures ou des universités, ne fera plus ouvrir les esprits ni les bourses, mais les fermera dans la défiance. La victoire même ne suffirait plus à mettre le monde dans la main de l'Allemagne, à courber devant sa force les cœurs et les âmes. Voyez les Belges : ils sont vaincus, ils ne sont pas soumis[1]. Ils font voir qu'il reste toujours contre l'oppression une suprême ressource qui est de monter au Calvaire. On peut y mourir, mais on n'y capitule pas ; on peut y perdre tout son sang, mais on y garde toute son âme. Tous les peuples réveillés en sursaut ont vomi le germanisme et ont repris leur âme. L'Allemagne, de sa main lourde, a brisé son rêve. Elle ne sera pas la maîtresse de la terre, ni l'âme des peuples. L'heure est venue, lui disaient ses oracles ; il n'y a pas de milieu : « Puissance mondiale ou décadence ». Finie, la puissance mondiale ! Reste la décadence. En voici déjà une : ces prétendus surhommes, les hommes les appellent des barbares ; et ce superpeuple, les peuples l'ont mis au ban de la civilisation.

1. M. de Broqueville le criait à l'Allemagne, de la tribune, le 4 août 1914 : « Nous pouvons être vaincus, — soumis, jamais ! » (Voyez de Bassompierre, *ouvr. cité*, 46).

II

« Nous nous sommes trompés dans tant de nos calculs », disait le *Tag*. Eh! sans doute, nous qui ne croyons pas aux surhommes, nous ne sommes pas étonnés que les Allemands se trompent ; mais qu'ils se trompent sur toute la ligne et toujours à leurs dépens, cela fait pour nous une singulière « accumulation de hasards heureux ». Qu'ils aient en outre perdu la partie, au Grand Couronné, sur la Marne, sur l'Yser, pour avoir tourné les talons quelques minutes trop tôt, eux qui sont braves, opiniâtres et qui ne marchandent pas les hommes; que la guerre de tranchées nous ait fourni le seul moyen possible de réparer notre imprévoyance; que, devant Paris et Verdun, ils aient lâché la proie pour l'ombre ; que notre antimilitarisme, nos égoïsmes, nos divisions aient disparu par enchantement à la minute nécessaire : « Accumulation de hasards heureux. »

Et derrière tous ces hasards, à mesure qu'ils s'accumulent, se dessine de plus en plus visible la main de la Providence qui a travaillé pour nous.

Ils ne s'accumulent pas toujours. On dirait même qu'ils le font à regret, qu'ils entendent déroger le moins possible aux lois ordinaires, pourvu que soit sauve pour nous la possibilité de la victoire. Il est frappant, en effet, qu'au fur et à mesure que les fronts se sont stabilisés, que les forces des adversaires se sont fait équilibre, que

le courage et la bonne conduite de la guerre ont pu suffire à nous défendre, les hasards ont paru reprendre leur loi qui est de se disperser[1]. Et si, dans les débuts, nos ennemis ont eu le monopole des contre-temps, des méprises, des erreurs lourdes, nous en avons dans la suite enregistré pour notre compte une bonne part. Mais quand ces hasards auraient pu nous être mortels, comme à Verdun, la même main mystérieuse les a retournés contre nos ennemis.

Ne dites pas : « Le hasard n'est que le mot de notre ignorance. Si nous pouvions recueillir tous les antécédents d'un quelconque de ces hasards, nous verrions que tous les anneaux en sont pris dans la nature et qu'ils s'enchaînent les uns aux autres dans un déterminisme rigoureux. » Vous n'en savez rien. Le déterminisme tient la matière, c'est entendu ; mais la question est précisément de savoir s'il n'y a eu que la matière en cause. Et je dis que vous n'en savez rien, pour cette raison toute simple que pas une intelligence d'homme ne pourra jamais vérifier les antécédents innombrables d'aucun de ces faits. Et la preuve que vous n'en savez rien, c'est que, si le résultat en question avait été exactement le contraire, vous diriez encore la même chose. Qu'est-ce qu'une explication déterministe qui sert indifféremment à expli-

1. Il est vrai aussi que, dans les premiers mois de la guerre, le recours à Dieu, la prière, le mouvement des conversions, la ferveur de vie ont été admirables, au front et à l'arrière, et que depuis lors on ne saurait en dire autant. Nous y reviendrons dans un autre chapitre.

quer le oui ou le non? Ce n'est pas une explication que vous donnez, c'est une fin de non-recevoir, c'est tout au plus une hypothèse; vous supposez que le déterminisme ou le jeu normal de la liberté humaine expliquerait tout; mais, au fait, vous n'en savez rien. Et sur chaque point particulier, je n'en sais pas plus que vous. Le hasard, voilà le mot qui convient, précisément parce qu'il est le mot de notre ignorance.

Mais si nous prenons tous ces « hasards heureux » en bloc, une lumière se dégage, parce que nous savons que les hasards, que les faits imprévisibles tenant à une multitude de causes diverses et enchevêtrées ne se répètent pas toujours dans le même sens. Secouez et jetez les dés trente fois sur le tapis, je suis sûr que vous n'amènerez pas trente fois de suite le même numéro sur chaque face. Si donc tant de fois, ou mieux, si toutes les fois, dans les circonstances décisives, pendant la première partie de la guerre, pendant la période où notre infériorité était manifeste, les hasards ont tourné en notre faveur, dans l'enchevêtrement inextricable des causes matérielles, intellectuelles et morales ; à travers des faits qui relèvent des réactions de la matière brute, des jugements de l'esprit ou des libres décisions humaines, si tous ces hasards ont convergé, se sont accumulés dans le même sens, il n'y a qu'une explication : c'est qu'il s'est trouvé quelqu'un d'assez intelligent et d'assez fort pour suivre la direction des résultats à travers l'enchevêtrement des causes, et pour intervenir, autant qu'il en a été besoin, de manière

à les coordonner vers son but. Alors oui, tout s'explique, tout est logique, tout est clair.

Mais alors, si Dieu a surveillé les événements comme le tisseur les fils que noue sa navette, intervenant d'un geste discret mais précis, quand ils s'écartent de son dessein, alors, dans le drame immense qui se joue, Dieu n'est plus seulement le spectateur qui laisse faire, quitte à juger plus tard, quand la toile sera tombée : il est acteur, il tient un rôle, il manifeste une volonté ; et c'est une volonté de miséricorde envers la France.

Ce qui veut dire que nos impatiences, que nos murmures contre la Providence sont une injustice et une ingratitude.

Ah ! sans doute, la guerre est longue. Elle eût été plus courte si nos soldats avaient été moins braves et Dieu moins bon pour nous. Elle serait finie, la guerre, depuis longtemps, mais finie par la défaite, par l'esclavage sous la botte allemande, et cet esclavage n'eût pas été moins dur et il eût été plus long que la guerre par où nous allons à la victoire.

Faisons taire nos murmures, comprimons nos impatiences, raidissons-nous dans la joie et dans la force d'espérer, et songeons que, s'appuyant à la fois sur la bravoure de nos soldats qui ont fait leurs preuves et sur la bonté de Dieu qui aime encore les Francs, notre espoir dans la victoire est bien placé.

CHAPITRE IV

LA DURÉE DE LA GUERRE

A côté de cet espoir, il y a un problème : si Dieu, s'opposant, dans un geste souverain de sa miséricorde, aux conséquences naturelles de nos fautes passées, n'a pas voulu nous abandonner sans défense à la catastrophe qui devait nous engloutir, s'il a voulu d'abord, fût-ce à coups de miracles, rétablir l'équilibre et nous rendre possible la victoire, c'est qu'il nous la destine dans ses desseins. Voilà l'espoir.

Mais voici le problème : ce dessein de Dieu est-il absolu, inconditionné, tel que la victoire de la France ne relève plus que de la puissance infinie et qu'elle doive donc se réaliser en toute hypothèse?

Sous cette forme, la question est facile à résoudre.

Pour connaître les desseins de Dieu, comme d'ailleurs ceux d'un homme, il y a deux moyens : ou en recevoir la confidence ou constater des faits qui en témoignent. Nous n'avons pas reçu les confidences de Dieu, nous n'avons aucune révélation sur ses desseins dans cette guerre; nous ne pouvons en juger que par les faits.

Or, si les faits nous témoignent, nous l'avons vu, que Dieu nous destine la victoire, ils ne démontrent pas qu'il en fasse à lui seul son affaire et qu'il entende l'imposer à tout prix.

Nous voyons, en effet, qu'il laisse agir les causes secondes, les volontés libres ; quand il fait de la sorte, c'est, en général, qu'il leur laisse aussi le moyen d'influer, non seulement sur leurs effets immédiats, mais encore sur le résultat final; c'est qu'il laisse les volontés humaines libres d'accepter ou de refuser la grâce qu'il leur apporte; et c'est donc que cette grâce est subordonnée à certaines conditions à remplir [1].

C'est ainsi que Jésus-Christ a offert aux hommes la Rédemption, faisant à notre place ce que nous étions incapables de faire; mais pour que notre salut soit effectif, il nous faut y coopérer. Le Sauveur ne nous sauvera pas sans nous.

C'est ainsi que Jeanne d'Arc autrefois est venue apporter le salut à la France. Elle est venue, la miraculeuse enfant, avec sur ses lèvres et sur ses œuvres le signe de Dieu; mais « en nom Dieu », comme elle disait, elle a posé les conditions du salut : elle a réclamé la concorde entre les Français, le dévouement à la Patrie, le retour à Dieu « le droiturier Seigneur »; et en outre, à chaque

1. Il en va ainsi, disons-nous, « en général ». Mais nous avons déjà vu que la vocation des Juifs, par exemple, et la pérennité de l'Eglise ont été assurées, sinon en dehors des causes humaines, du moins en dépit de leur mauvais vouloir. C'est habituellement, ou peut-être toujours, en vue d'un intérêt général que la Providence use de son pouvoir souverain pour faire accepter ses grâces à la liberté, et par là même les conditions qu'elle impose.

étape de la merveilleuse épopée, l'effort en vue du résultat. Elle savait, tout le monde voyait que tout l'effort possible devait par lui-même rester impuissant; mais elle le réclamait comme la condition pour que Dieu fît le surplus : « Les gens d'armes batailleront, et Dieu baillera la victoire ».

Cet effort, on l'a fait à Orléans, à Patay, sur la route de Reims, et le triomphe, à la suite, est venu; on l'a refusé devant Paris; le roi, la cour, les grands sont retournés à leur paresse, à leurs querelles et à leurs vices; on a repoussé l'héroïne, on l'a trahie, on l'a oubliée. Elle s'en est allée dans la gloire de son martyre, mais sans avoir pu, par la faute des hommes, donner à la France et au monde toutes les grâces dont elle avait les mains pleines; sans avoir pu prendre Paris, bouter sans retard « l'Anglais hors de toute France » et même, « si les Anglais l'avaient voulu, s'en aller avec eux en compagnie des Français faire les plus beaux faits que oncques furent faits pour la chrétienté ». Dieu voulait sans doute toutes ces merveilles, depuis la délivrance d'Orléans jusqu'à cette grande mission de la France hors de ses frontières, puisque Jeanne les avait toutes promises « en nom Dieu ». Il les voulait; mais à la condition que les bénéficiaires le voulussent aussi. Ils ne l'ont voulu qu'à moitié; et c'est leur faute si la prodigieuse épopée a tourné court, et n'a pas changé de façon encore plus profonde, à la gloire de la France et au profit de l'humanité, le courant de l'histoire.

L'histoire ne se recommence pas, mais elle se renouvelle; et Dieu qui est fidèle à ses amours,

merveilleux en ses miséricordes, et magnifique en ses desseins; Dieu qui se souvient du pacte de Tolbiac et de la longue et splendide lignée des saints de France; Dieu qui a compté, dans les générations actuelles, à travers tant d'apostasies, les prières, les communions, les œuvres, les douleurs, les martyres intimes de ses amis de France; Dieu qui voit de loin et qui sait, dans les conditions actuelles du monde, quel admirable missionnaire pourrait être une France purifiée par l'épreuve, grandie par les mâles vertus de la lutte et sacrée par la victoire; Dieu semble à nouveau se pencher vers nous et nous inviter à reprendre l'œuvre inachevée de Jeanne d'Arc, à bouter l'ennemi hors de toute France, à parapher avec la pointe de notre épée victorieuse la charte rétablissant dans leurs droits les peuples opprimés, et à faire, en compagnie des alliés, « les plus beaux faits que oncques furent faits pour la chrétienté ».

Il nous y invite, mais il réclame notre concours. Il y a un point, le premier, le plus essentiel, où la France le lui a donné : elle veut vaincre et elle en a fait, elle en continuera l'effort. Pour la France du front, c'est sûr : elle l'a bien fait voir pour le passé et ne semble pas disposée à se démentir. Pour la France de l'arrière, s'il y a plus de défaillances individuelles, dans l'ensemble elle reste debout, malgré ses angoisses et ses douleurs, décidée à tenir, elle aussi, l'âme tendue vers la victoire.

Dieu et la France étant, sur ce point, d'accord, nous vaincrons.

I

Mais le problème peut se poser sous une autre forme : dépend-il de nous de hâter l'heure de la victoire[1]? Ah! si cela pouvait dépendre de nous! Quel excellent remède à nos impatiences! Comme nous serions empressés à saisir le moyen de les transformer dans la joie du triomphe! Mais cela dépend-il de nous? de nous, la France de l'arrière?

Nous croyons pouvoir répondre : Oui, cela dépend de nous.

Mais pas de nous seuls. Il y faut une nouvelle intervention de la Providence. Nous avons besoin de la retenir au nombre de nos alliés.

Si les causes secondes restent seules en présence, le conflit peut se prolonger encore. L'adversaire est brisé dans son élan qu'il avait pu croire irrésistible; la formidable machine qu'il avait montée avec tant de soin, surmenée par la violence de l'effort, s'use peu à peu et se disloque; l'enthousiasme de tout un peuple, qui en était le moteur principal, s'affaisse au fur et à mesure que l'espoir décroît dans son âme et que la faim crie plus fort dans sa poitrine; mais ce peuple est tenace et docile; ses maîtres, plus tenaces encore et décidés à tout, tant qu'il leur restera des ruses, des hommes

1. On peut encore se demander s'il dépend de nous d'en tirer tous les fruits qu'elle comporte : mais c'est une question connexe avec les « buts de guerre » de la Providence, et que nous rencontrerons dans le volume suivant.

et des manufactures pour actionner la machine de guerre. S'ils ne peuvent plus la pousser en avant, nous avons à faire encore, nous, pour la démolir pièce à pièce et déblayer de ses débris le sol des nations opprimées. Il y a encore beaucoup d'or à dépenser, beaucoup de fer à forger, beaucoup de vies humaines à sacrifier, de longs jours de douleur à vivre. Le cauchemar sanglant n'est pas fini. Pour le faire se dissiper, nous avons besoin que la Providence s'en mêle.

Le fera-t-elle sans condition, ou même sans qu'on s'occupe de le lui demander? Ce n'est pas probable. Et ce n'est pas ainsi qu'on se fait un allié : on y prend la peine et on y met le prix. La diplomatie s'emploie à supprimer les obstacles, à éclaircir les malentendus, à proposer des clauses acceptables, à conclure un traité ferme et précis. Même pour capter la bienveillance des neutres, ou pour n'en pas laisser le bénéfice aux ennemis, ou pour effacer les mauvais souvenirs d'avant-guerre, la diplomatie française a beaucoup travaillé. Aux démarches officielles, d'autres en grand nombre se sont ajoutées, sollicitées ou encouragées par le Gouvernement; on a organisé la propagande, on a mobilisé les influences françaises qui pouvaient servir notre cause à l'étranger. On n'a traité par le dédain aucune nation, si petite soit-elle, fût-ce la Hollande ou la Suisse. Et l'on a bien fait : nul secours n'est à dédaigner en un tel conflit, où il va d'un tel enjeu.

Qu'a-t-on fait pour mettre Dieu avec nous? Aucune démarche officielle, nous le savons. C'est

la seule force dont la diplomatie française n'ait fait aucun cas. Et la France est la seule parmi les belligérants qui ait dédaigné cette force et ne consente même pas à nommer Dieu ni à connaître son représentant qui est à Rome. C'est une raison de plus pour que tous les bons Français mettent en œuvre au profit de notre cause tous les moyens dont ils disposent auprès de Dieu. Pour hâter la fin de la guerre, sa neutralité ne nous suffirait pas : il faut que nous en fassions notre allié. Or, c'est bien le moins qu'il y mette pour condition une demande de notre part et l'engagement de ne pas le trahir ni l'outrager.

Et c'est bien là ce que les faits semblent nous dire.

Pendant les six premiers mois de la guerre, l'élan des âmes a été magnifique, l'union sacrée sans nuage, la tenue morale très haute, la prière continuelle, la ferveur religieuse admirable. Puis « l'homme ennemi a passé, jetant l'ivraie[1] ». Les « rumeurs infâmes » se sont mises à courir ; les mauvaises haines, à sourdre, impatientes, et les mauvaises mœurs, à s'étaler ; tandis que beaucoup, même parmi les meilleurs, se lassaient de la prière et de l'effort, et que plus d'un gourmandaient la Providence.

Or, pendant les six premiers mois de la guerre, les imprévisibles et les impondérables nous favorisent obstinément, à l'étonnement du monde entier, où amis et ennemis étaient convaincus de la catas-

1. Math., XIII, 25.

trophe proche et inévitable ; « les hasards heureux s'accumulent ». Puis ils se dispersent, retournant à leurs lois, et nous avons notre part de déceptions : c'est notre diplomatie qui se trompe dans ses calculs, et laisse les Balkans nous échapper ; c'est nous qui perdons la partie aux Dardanelles pour avoir manqué de décision à la minute propice ; c'est nous qui, dans nos offensives, avons été desservis par un ordre exécuté un peu trop vite ou donné un peu trop tard, par un orage brusquement déchaîné, par quelqu'un de ces « je ne sais quoi » qui échappent aux délibérations humaines ; c'est nous, tout récemment, quand tout était combiné sans doute pour une attaque générale et peut-être décisive sur tous les fronts, qui avons vu les Russes, au lieu d'accrocher l'ennemi, choisir ce moment pour desserrer leur étreinte, s'occuper de leurs affaires intérieures et laisser la navette allemande jeter sur notre front les masses de renfort qui ont paralysé notre élan.

Ces hasards malheureux sont moins nombreux et moins continus, et surtout moins décisifs dans leurs conséquences, que les hasards heureux déjà passés en revue (au chapitre précédent) ; mais ce qui est clair, c'est précisément que nous ne voyons plus les hasards s'accumuler en notre faveur, que nous avons moins souvent la joie d'entrevoir ou de deviner, derrière les événements, la main divine qui en tenait les fils et les nouait à notre avantage. Tout se passe comme si une force mystérieuse veillait à nous garder encore la possibilité de la victoire et donc à parer les coups qui nous seraient

mortels, comme à Verdun; mais laissait pour le reste les événements courir, et ne mettait aucune hâte à les diriger vers le dénouement.

Ces deux ordres de faits : les hasards qui se retournent contre nous après nous avoir singulièrement favorisés, et la détente des âmes après la période de ferveur, ont exactement coïncidé. Ceci serait-il la cause de cela ?

Nous pouvons déjà répondre : c'est possible. Tous nos alliés ont mis des conditions à leur alliance. Dieu a le droit de mettre les siennes. Il en met quand on lui demande un miracle : il ne fait jamais de miracle sans une raison de haute sagesse. Cette raison peut-elle être autre chose que le retour de la France à Dieu ? Essayons de le découvrir.

*
* *

La Providence, disions-nous, pourrait, d'un geste, exorciser le cauchemar sanglant qui pèse sur le monde. La France l'aurait pu aussi, il y a quelques mois (décembre 1916), et sans aucun doute le pourrait encore. L'ennemi nous offrait la paix, sa paix, « la paix allemande », d'après « la carte de guerre ». En insistant un peu, il aurait probablement consenti à rentrer dans ses frontières et à conclure : « Partie nulle », quitte à recommencer à son heure. D'un geste dédaigneux, le Gouvernement a repoussé l'offre de l'ennemi. D'un geste indigné, la France a crié : « Non ! » Toute la France, même celle de Verdun et des régions en-

vahies[1], et tous les alliés, même la Serbie, même la Belgique, et tous leurs gouvernements.

Et ils ont dit leurs raisons[2]. Elles tiennent dans une seule : il faut que la guerre produise des résultats qui payent les sacrifices. C'est l'Allemagne qui a voulu la guerre ; nul des alliés n'aurait osé la déchaîner sur le monde ; mais, puisqu'elle existe, il faut qu'elle serve. Il faut que, de ce mal immense, un bien plus grand résulte. Il faut que les horreurs dont nous sommes les témoins ou les victimes soient épargnées aux générations qui viennent. Il faut que la paix apporte la réparation du droit et la sécurité de l'avenir. Tant que cette paix n'est

1. Le 7 mars 1917, à la Sorbonne, devant 5.000 personnes, une émouvante manifestation a symbolisé l'unanimité de la France. Le Président de la Chambre, le Comité catholique, le Comité protestant, le Comité juif, le Comité musulman, la Ligue d'enseignement, la Ligue des Droits de l'homme, la Ligue des patriotes, le Conseil national des femmes, le Conseil municipal de Paris, la Ville de Verdun, les Départements envahis, les Pères et Mères de familles dont les fils sont morts pour la France, le Groupement des professions libérales, les Agriculteurs, la Fédération des associations industrielles, commerciales et agricoles, les Œuvres sociales, le Président du Conseil, ont fait entendre à tour de rôle des déclarations identiques, unanimement applaudies. Voyez les textes dans la *Revue Hebdom.*, 17 mars 1917, p. 389-418.

2. « C'est en pleine conscience de la gravité, mais aussi des nécessités de l'heure, que les gouvernements alliés, étroitement unis entre eux, et en parfaite union avec leurs peuples, se refusent à faire état d'une proposition sans sincérité et sans portée. Ils affirment une fois de plus qu'il n'y a pas de paix possible tant que ne seront pas assurées la réparation des droits et des libertés violées, la reconnaissance du principe des nationalités et de la libre existence des petits Etats ; tant que n'est pas certain un règlement de nature à supprimer définitivement les causes qui, depuis si longtemps, ont menacé les nations et à donner les seules garanties efficaces pour la sécurité du monde » (Déclaration des dix Alliés). Ce sont les mêmes principes qui ont été proclamés dans un vote *unanime* du Sénat français, le 6 juin, et dans le message du Président Wilson à la Russie, le 10 juin 1917.

pas possible, mieux vaut la guerre. « Et malgré nos misères, disait le représentant de Verdun, je crie : jusqu'au bout, jusqu'à la victoire[1]. »

Les alliés ne veulent donc pas de la « paix allemande », paix menteuse, précaire, menaçante, puisqu'elle laisserait dans le monde tous les vieux germes de conflits additionnés des ferments nouveaux ; et ils continuent délibérément la guerre jusqu'à ce que soient réalisés leurs « buts de guerre », jusqu'à ce que soit possible « la paix des Alliés », « la paix dans le droit », avec « les réparations du passé et les garanties pour l'avenir ». Ce sont les mots qui reviennent toujours dans les déclarations officielles.

Pas plus que les Alliés, la Providence n'a déchaîné la guerre (Voyez plus haut, IIe partie, chap. I). Moins encore que les Alliés, elle n'est tenue d'intervenir par son action personnelle pour réaliser la paix des hommes, une paix à conclure contre Dieu, faisant partie nulle ou homologuant la carte de guerre de la civilisation moderne, une paix menteuse, précaire, laissant subsister toutes les vieilles tares, tout le mauvais levain des idées et des mœurs d'avant-guerre, additionné encore de tous les miasmes que les grandes commotions soulèvent et répandent dans l'atmosphère des âmes. Les Alliés font la guerre ; la Providence la laisse faire et ne la fait pas. Si on lui demande un miracle pour l'abréger, il faut qu'elle puisse réaliser ses « buts de guerre », et donner aux hommes « la

1. A la manifestation du 7 mars à la Sorbonne. Voyez *Rev. Hebdom.*, 17 mars 1917, p. 408.

paix divine », « la paix dans le droit » (or, Dieu aussi a ses droits), avec « les réparations du passé et des garanties pour l'avenir », avec, du moins (car Dieu n'entend pas enchaîner la liberté de l'homme), une clause qui serve de contrepoids aux tendances antichrétiennes du passé, avec, dans la civilisation nouvelle, un point d'appui pour les forces de salut, une position stratégique contre les offensives du mal. Il faut qu'après cette crise formidable, l'organisme social ait éliminé le virus qui l'a produite et qui, s'il n'est pas éliminé ou suffisamment atténué, ramènerait bientôt les mêmes symptômes et de pires catastrophes.

Ce virus, nous avons vu (IIe partie, chap. I) que c'est l'oubli de Dieu. Dieu ne peut pas faire des miracles pour l'entretenir. Ce point d'appui, cette position stratégique de Dieu dans l'humanité, ce fut jadis la France. Dieu peut en trouver d'autres, comme la France, après avoir perdu l'Alsace et la Lorraine, a constitué en arrière d'autres places fortes ; mais elle n'a pas pu oublier, et son cœur comme son intérêt lui font redemander les provinces perdues. Parmi ses buts de guerre, c'en est un où elle ne transigera pas [1]. Elle n'acceptera pas de paix sans cette clause. La Providence transigera-t-elle, fera-t-elle un miracle pour hâter une paix qui ne lui rendrait pas la France ?

Si nous avons renvoyé à un autre volume l'exposé des « buts de guerre » de la Providence, nous pou-

1. « Sur ce point, disait notre ministre socialiste A. Thomas aux révolutionnaires russes (mai 1917), notre peuple tout entier ne transigera pas. »

vons insinuer ici en quelques mots qu'il y a, parmi ces buts et l'un de ceux où elle ne transigera pas, le retour de la France à « son droiturier Seigneur ».

Evidemment, même étalée dans tout son détail, la preuve ne se présenterait pas comme une démonstration d'algèbre. Elle repose sur ce qu'on a pu appeler « la vocation de la France ».

Les aptitudes du sujet, l'appel de Dieu : voilà, en deux mots, la vocation. Or, que la France ait les aptitudes à être le missionnaire des idées dans le monde, sa psychologie en fait foi, ainsi que son histoire; et que Dieu lui ait donné la mission de répandre les idées chrétiennes, il l'a manifesté au besoin par le miracle, de Clovis à Jeanne d'Arc et au delà; qu'il la lui garde encore, il est aisé de le croire, ne serait-ce que parce que Dieu a coutume d'utiliser les causes secondes pour l'accomplissement de ses desseins, et que nulle nation n'a surgi encore qui soit capable d'assumer à cet égard le rôle de la France. Que Dieu enfin ait eu ses raisons pour permettre à la malice des hommes de déchaîner cette guerre monstrueuse, c'est ce qui ne peut faire de doute, ni qu'elles vaillent le terrible enjeu, ni qu'elles visent au bien des âmes. Ramener le monde à Dieu et à son Christ, la France d'abord, et ainsi la rendre à sa grande mission : tel est, selon toute vraisemblance, le principal « but de guerre » de la Providence. Tel est du moins — et il semble bien qu'ici on touche de près à la certitude — le seul qu'elle entende poursuivre avec des miracles d'ordre général. Le faisceau de miracles qui nous ont sauvés de la première étreinte

de l'ennemi ont eu pour résultat de réserver la possibilité de ce but. Le jour où ce but sera réalisé, où du moins sa réalisation sera inscrite dans nos intentions et dans nos cœurs et commencera à se traduire dans les actes, ce jour-là, nous pourrons espérer que la Providence a obtenu de la liberté des hommes le minimum des réparations et des garanties qu'elle exige, non plus seulement pour *laisser* faire la paix, mais pour la *faire*. Les vœux de la France demandent que le traité de paix lui donne de justes indemnités et, sur le Rhin ou en Orient, des annexions fort désirables ; mais ce n'est que sur l'Alsace et la Lorraine qu'elle ne transigera pas. Qu'on fasse justice aux peuples opprimés, à la Belgique, à la Serbie, à la Pologne, à l'Arménie, et qu'on lui rende l'Alsace et la Lorraine, et la paix devient possible. Qu'on rende aux âmes la liberté de croire, que la France revienne à son Dieu, et tout nous persuade que la Providence tient l'essentiel de ses buts de guerre.

Le but atteint, le moyen de la guerre, en gardant toute son horreur, perdra sa principale utilité ; et la Providence ne manquera pas de ressources pour supprimer ce mal désormais inutile.

II

Or le but est-il atteint?

La France est faite des Français : les Français, dans l'ensemble, ont-ils fait le geste du prodigue qui revient vers son père?

Hélas! avant de partir, avant de s'y décider, avant d'y penser, le prodigue avait souffert, il avait crié la faim sur son fumier, il avait vu tous ses espoirs le trahir, il avait senti qu'il ne pouvait plus compter sur rien que sur le cœur de son père. Beaucoup de Français, ceux qui combattent face à la mort, ceux qui sont piétinés par l'ennemi, ceux qui ont souffert, ou ceux qui les avoisinent, ceux qui tremblent, se sont levés déjà et sont venus vers leur Dieu.

Mais nous qui sommes loin? Ah! sans doute, même parmi ceux qui sont loin, il y en a que la guerre a pris dans un de ses remous sanglants; il y en a, en trop grand nombre, près de qui la mort a passé pour leur emporter un être cher, leur brisant le cœur du revers de son aile. Ceux-là, beaucoup du moins, ont levé les yeux vers leur Père. La croix continue à être rédemptrice. Mais il y a ceux qui, en croyant prendre leur part de la grande souffrance de la patrie, n'ont pas eu à le vérifier dans un sacrifice personnel. Eh bien, ceux-là — on s'en veut presque de le constater, mais on ne peut pas ne pas le voir; ce n'est pas beau, mais c'est humain — ceux-là sont moins touchés. Ceux-là, qui sont encore nombreux, loin du front, sont-ils beaucoup plus près de Dieu?

Et si demain, dans nos églises en fête, nous pouvions chanter le *Te Deum* de la victoire; après-demain, ne serait-ce pas la ruée au plaisir, la fuite éperdue loin de Dieu, le *vivendo luxuriose* du prodigue, la vie de dissipation, la vie de luxure, le paganisme ressaisissant la France et la roulant

à nouveau dans ses flots de boue vers les abîmes?

Et que dis-je : après-demain? Après le *Te Deum* de la victoire? Mais aujourd'hui même, en pleine guerre, alors que la patrie saigne par tant de veines et que tant de victimes meurent pour nous, alors que le monde tremble secoué par des catastrophes d'Apocalypse, alors que les peuples ne savent pas ce que sera demain, alors qu'il faut tant d'énergie encore pour conjurer les suprêmes périls, pour finir la guerre dans la victoire et pour imposer une paix qui dure, alors qu'il faudrait tant de prières et tant de vertus, pour obtenir de Dieu le miracle de miséricorde qui abrégerait le déluge de douleurs où les péchés des hommes ont, par l'enchaînement de leurs conséquences, précipité le monde; en ce moment où, selon le mot d'un journaliste, tous les Français qui aiment la France devraient prier, expier et se sanctifier comme des Carmélites, que voyons-nous?

« Si paradoxal que cela puisse paraître, — écrivait, dans *Le Temps* qui passe pour grave, un homme qui entend bien être sérieux[1], — le public veut rire; il a soif d'amusement, il se laisse reprendre par l'amour du théâtre et recherche de préférence les pièces gaies. Ce qu'il goûte le plus, au cinéma, ce ne sont pas les belles images qui lui représentent, dans leur vivante réalité, les travaux de nos soldats, qui lui apportent la vision des champs de bataille ; il s'y intéresse assurément, mais beaucoup moins qu'aux péripéties d'un roman

1. Article d'Ad. Brisson, reproduit dans la *Revue pratique d'Apologétique,* janvier 1916, p. 442 sq.

judiciaire ou qu'aux quiproquos d'un vaudeville mimé... Son vrai plaisir est de regarder les farces extravagantes et naïves où se joue la fantaisie de ses auteurs favoris... La foule se pâme dès qu'elle aperçoit sur l'affiche les noms de ses comiques célèbres. Elle veut rire, vous dis-je. Elle adore les revues, les chansons légères, les sketchs de Sacha Guitry ; elle se presse à la Renaissance pour y applaudir *La Puce à l'oreille*, une des pièces les plus folles de Georges Feydeau. Est-elle assez *avant-guerre*, celle-là [1] ? Même les bonbonnières, les bodinières, les bouis-bouis élégants, le théâtre Michel, les Capucines retrouvent leurs habitués. Il semble que le Paris d'antan essaye d'émerger des ténèbres et du recueillement des premiers jours, qu'il aspire à ressusciter. Il emplirait volontiers les cafés et les restaurants de nuit, si le préfet de police consentait à les lui rouvrir. Que l'on approuve ce désir de retour à la vie normale ou qu'on s'en offense, il faut bien se résoudre à le constater. Paris veut se distraire. Paris veut rire. »

Depuis trois ans, le regard tendu vers le front, nous avions retrouvé la fierté d'être Français, mais quand les yeux tombent sur de telles pages, c'est un autre sentiment qui nous remue le cœur.

« Paris veut rire ! La France veut rire ! » Mais qu'est-ce donc qu'il lui faut de plus, à cette France-là, pour devenir sérieuse ? Elle « a soif d'amuse-

1. On sait qu'une troupe a jugé bon de promener une collection de ces pièces d'avant-guerre à travers l'Espagne, où elle a fourni de la sorte quelques arguments de plus à ceux qui là-bas nous dénigrent.

ment » ! Et cela ne l'amuse guère de penser à l'héroïsme de nos soldats. Elle « s'y intéresse, assurément » ; mais beaucoup moins qu'aux « sketchs de Sacha Guitry ». Les soldats le savent d'ailleurs. Les permissionnaires qui retournent au front, après avoir traversé nos grandes villes, disent, mélancoliques ou révoltés, selon leur tempérament : « Ces gens-là ne pensent guère à nous pendant que nous allons pour eux nous faire trouer la peau. » Allez vous faire trouer la peau, soldats de France, et soyez braves. On y tient ; car, vous vous trompez, on pense à vous, on pense que, de vos poitrines ou de vos cadavres, vous arrêterez le flot, pour qu'à l'arrière une certaine France puisse rire à l'aise.

« Elle veut rire, vous dis-je ». Evidemment, c'est une façon de se distinguer de la brute. La brute ne rit pas, elle est toujours sérieuse. Les viveurs rient, au moins quelquefois ; ils veulent rire, mais c'est leur seule noblesse. En dehors de là, les viveurs et les brutes portent dans leur cœur le même idéal : assouvir leurs instincts. Seulement les brutes y arrivent, les viveurs n'y arrivent pas. Ils peuvent bien rire, même pendant que les autres se font tuer ; mais ils ne sont jamais repus ; et alors, en quête des occasions de rire, les unes après les autres, ils les épuiseront toutes. Allez vous faire trouer la peau, soldats de France, et soyez heureux si, pendant ce temps, pour rire, on ne déshonore pas, on ne détruit pas votre foyer. Oh ! ces femmes qui ne savent pas garder leur cœur au mari qui se bat pour elles. Oh ! ces hommes

qui, ne se battant pas, trouvent joli de voler la femme du soldat qui va se battre pour eux. Oh ! ces jeunes gens qui encombrent certaines ambulances, blessés avant d'avoir vu l'ennemi, blessés qui n'auront pas la Croix de guerre. Oh ! ces hécatombes sans gloire du vice, plus meurtrières que celles de l'héroïsme[1]. Oh ! toutes les odieuses complicités qui gravitent autour, tous les égoïsmes, toutes les concupiscences, toutes les vilenies qui, masquées ou non, rôdent autour de la guerre, comme les apaches autour d'un incendie, comme les pilleurs d'épaves autour d'un naufrage, pour piller dans la grande tourmente quelque argent ou quelque plaisir défendu.

La guerre, si elle remue le fond des âmes, en remue aussi les bas-fonds. L'occasion fait les héros et les saints : elle fait aussi ou elle révèle les larrons et les lâches. Elle nous a révélé une France qui veut rire.

Ah ! sans doute, elle nous en a révélé d'autres aussi. La France, je la vois, je la salue là-bas debout dans la gloire, face à la mort, ardente et joyeuse autant que fière. Ils rient, nos soldats ; mais ce qu'ils veulent, c'est que la France vive ; et pour la faire vivre, ils sont prêts à mourir. La France, je la salue sous les habits de deuil, la France des orphelins et des veuves. Ce n'est pas la France qui veut rire ; c'est la France qui pleure,

1. Tout récemment, le prof. Gougerot, de la Faculté de Paris, médecin-major pendant la guerre, répète, dans un tract destiné aux soldats, que le vice « a fait plus de victimes en dix ans que la guerre ». Et il s'agit de *cette guerre*.

au sang de la première mêlant l'eau amère de ses larmes dans le même calice expiatoire. La France, je la salue dans les dévouements silencieux de ceux, de celles qui prient, qui travaillent, qui guérissent, qui consolent ; ce n'est pas la France qui veut rire, mais qui veut servir.

Ah ! les trois belles Frances qui n'en font qu'une : la France héroïque, la France chrétienne — chrétienne parce qu'elle aime déjà le Christ ou qu'elle le cherche et qu'elle l'attire par ses œuvres.

Mais, hélas ! il y a l'autre, celle qui veut rire et qui se vautre dans le péché ; et puis il y a celle qui ne fait rien, la France veule, que la grande secousse n'a pas tirée de sa torpeur, qui n'a rien appris, qui ne se décide à rien, qui ne sait pas aimer.

Et alors, si l'on additionne, la France tout court est-elle revenue à son Dieu ? La guerre a-t-elle atteint son but providentiel qui est la conversion de la France, non pas seulement de quelques Français, car il ne s'agit pas de trouver les dix justes qui arrêteront la ruine de Sodome, c'est fait ; mais la masse chrétienne qui nous redonnera une France digne de reprendre sa place de fille aînée à côté de l'Eglise et de se dresser à nouveau devant les nations comme le bon sergent du Christ. L'aurons-nous, cette France ? La guerre a-t-elle atteint le but auquel Dieu la destine ? Et si elle ne l'a pas atteint, avons-nous le droit, nous surtout qui sommes, peut-être, ces retardataires et donc l'obstacle, avons-nous le droit de demander à Dieu d'abréger l'épreuve par le miracle ? Avons-

nous le droit de nous impatienter contre les lenteurs de sa miséricorde, ou n'est-ce pas Dieu, qui a le droit de s'impatienter contre nous ?

Le voulons-nous vraiment, ce miracle de miséricorde ? Voulons-nous abréger la guerre ? Oui. Alors hâtons-nous d'en tirer ce que Dieu veut que nous y prenions. Faisons sa volonté, et il fera la nôtre. Achevons de lui donner une France chrétienne, et il achèvera de nous faire une France victorieuse. Mettons-nous en face de ce devoir et voyons où nous en sommes.

Dans la balance où se pèsent, devant la justice et la miséricorde qu'il faut mettre d'accord, les destinées de la France, le plateau qui porte les péchés fut et il reste très lourd. Essayons, dans l'horrible tas, de discerner les nôtres ; puis regardons l'autre plateau. Qu'est-ce nous y avons jeté pour faire contre poids ? Et, tout compte fait, sommes-nous de ceux qui appellent la miséricorde ou la justice ? De ceux qui hâtent ou reculent le jour de la délivrance ?

Dans ces heures terribles, il y a bien des misères qui sollicitent notre charité ; mais voilà la grande misère qui résume toutes les autres : l'horrible guerre où la patrie saigne par tant de veines ; et voici la grande aumône qu'elle réclame : des trésors de vertus chrétiennes dans le plateau où se pèse sa rançon. Si nous n'y jetons, d'un geste avare. que la monnaie de quelques pauvres vertus, nous sommes des Français bien tièdes. Si nous continuons à jeter nos fautes ou nos vices dans le plateau de la dette, nous sommes de mauvais Fran-

çais, nous sommes des traîtres à la patrie. Et à cause de nous — je ne dis pas que ce soit sûr, mais c'est probable, nous avons dit pourquoi — à cause de nous, la guerre sera plus longue, ce qui veut dire, qu'elle fera plus de ruines, plus de douleurs, plus de crimes, plus de blessures, plus de morts.

De telles conséquences, fussent-elles beaucoup moins sûres, fussent-elles à peine possibles, suffiraient, n'est-ce pas? à nous donner le frisson. Nous ne ferions pas jouer un revolver sur la poitrine de notre mère, s'il y avait la moindre chance qu'il fût chargé à balles. Nos soldats non plus ne sont pas mathématiquement sûrs qu'en négligeant de prendre Vauquois ou Thiaumont ou le bois de Bouchavesnes ou la ferme des Bovettes ou tel pan de tranchée, ils retarderaient d'une heure la victoire ; s'ils nous donnaient cette excuse — ils n'y songent pas! — mais s'ils nous donnaient cette excuse pour être lâches, l'accepterions-nous ? Nous leur crierions : « Vous êtes de mauvais soldats. En avant! Il ne faut perdre aucune chance. En avant, fallût-il en mourir : c'est pour la France. »

Nous aussi, en avant! Il ne s'agit pas de mourir, mais de mieux vivre : c'est pour la France, c'est pour abréger l'épreuve, pour hâter la miséricorde, pour faire plus proche la victoire.

CHAPITRE V

AU LENDEMAIN DE LA VICTOIRE
LE PROBLÈME DE LA NATALITÉ FRANÇAISE

Parmi les causes de la guerre, nous avons signalé d'un mot la natalité française. Il faut y insister ; car cette cause n'a pas épuisé ses conséquences. Elle pèse encore sur la conduite des opérations, et elle pèsera plus lourdement sur les lendemains de la victoire.

La France voudra-t-elle supprimer la terrible menace qui plane sur son destin ?

C'est une question de vie ou de mort.

A quoi bon la lutte gigantesque et tout le sang versé ? A quoi bon la victoire ? A quoi bon les soucis, les projets, les efforts pour reconstruire la France ? « A quoi bon les colonies, l'agriculture, l'armée, les travaux publics, l'instruction primaire, les affaires religieuses ou politiques ? A quoi bon toutes les choses de France si demain il n'y a plus de Français[1]. »

Or demain ou après-demain, il n'y aura plus de Français : exactement, au bout d'une demi-douzaine

1. Richet, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1915, p. 426.

de générations, « il n'y aura plus en France de population de souche française »[1], si la natalité continue à suivre la pente sur laquelle vertigineusement elle glisse depuis un demi-siècle.

I

Voici quelques chiffres :

Tandis que l'excédent annuel des naissances sur les décès atteint :

En Russie	2.130.000
— Allemagne	880.000
— Autriche-Hongrie	570.000
— Italie	480.000
— Angleterre	410.000

il a fallu cinq ans à la France (1906-1911) pour réaliser un excédent de 349.264. En cinq ans elle n'atteint pas le chiffre annuel de la nation la moins favorisée[2].

Aussi, tandis qu'en 1841, la France et l'Allemagne avaient exactement la même population 34.200.000 ; en 1911, 70 ans plus tard, la France a gagné 5.400.000 habitants ; et l'Allemagne, 30.700.000. « Au train dont vont les choses, disait un de nos économistes[3], il y aurait, dans vingt ans,

1. Leroy-Beaulieu, dans *les Débats*, 12 juillet 1910.

2. Dans ce chapitre, les statistiques ou les citations dont nous n'indiquons pas les références, sont empruntées à deux publications de *l'Action populaire* (Paris, Maison bleue, 4, rue des Petits-Pères) : 1° *Année sociale internationale*, 1913-1914, pages 65 à 148 ; 2° *La France qui meurt*, par Maurice de Ganay, 1913.

3. De Foville, *Réforme sociale*, VII, 1908.

20 Allemands contre 1 Français, si tant est que la France n'ait pas été dévorée d'ici là. »

Et qu'importe qu'elle ne soit point dévorée si elle se suicide ?

Déjà 66 p. 100 des familles françaises n'ont que deux enfants ou moins de deux, ce qui veut dire que les deux tiers des pères et mères arrivent tout juste ou n'arrivent pas à laisser au pays assez d'enfants pour les remplacer. Si donc la France se maintient, ce n'est plus que par l'effort du dernier tiers.

Mais cet effort peu à peu semble fléchir à son tour ; et les résultats d'ensemble montrent que la France ne renonce pas seulement à s'épanouir mais à durer. Elle ne fait plus l'effort de se maintenir et de vivre.

Pour vivre, il faut à une nation de 20 à 25 naissances pour 1.000 habitants. La Belgique et l'Angleterre oscillent autour de 25.

L'Allemagne est à.	30
L'Espagne et l'Italie à.	33
L'Autriche-Hongrie à	35
La Serbie et la Bulgarie à	43
La Russie à	45

Toutes les nations de l'Europe veulent vivre, et atteignent ou dépassent la ligne fatidique au-dessous de laquelle on tombe vers la mort : toutes, sauf la France. Il y a trente ans, elle était encore à 25 ; mais elle a glissé depuis d'un mouvement continu [1], et elle a dépassé la ligne fatale. Elle est à 19.

1. A peine un léger soubresaut : En 1911, la courbe était descendue à 18.17, et elle est remontée en 1912, à 19.

Le département du Gers est à 12 naissances pour 1.000 habitants : 12 ! à peine la moitié du chiffre minimum indispensable pour ne pas mourir

Aussi, depuis vingt-cinq ans, six fois déjà les statistiques ont donné le coup de cloche qui commence à sonner le glas de la France ; six fois elles ont montré un chiffre de naissances inférieur à celui des décès [1]. En 1911, les décès l'ont emporté sur les naissances de 34.869. « C'est comme si un de nos ports de mer, Rochefort par exemple (35.019 habitants) avait été englouti d'un coup par un raz de marée [2]. » En 1912, il y a eu encore 30 départements où les décès l'ont emporté sur les naissances. « Durant le premier semestre 1914, le dernier semestre normal, pour les 82 départements dont il a été possible d'avoir les chiffres, la France a perdu 25.850 âmes. L'Allemagne, dans le même temps, en a gagné environ 400.000 [3]. » Elle allait vers la vie, nous descendions vers la mort.

« Plus de cercueils que de berceaux », s'écriait, en parlant de la France, un Allemand, qui ajoutait : « Ainsi doivent disparaître par leurs propres fautes les peuples qui ont rompu avec les lois fondamentales de la vie [4]. » « Qu'attendez-vous, demande un autre [5], d'un ton narquois qu'attendez-vous

1. En 1890, 1891, 1892, 1900, 1907, 1911.

2. *La France qui meurt*, 5

3. E. Jordan, Rapport sur *Le Mariage et la Natalité*, 1917.

4. Cité par le cardinal Mercier, *Les devoirs de la vie conjugale*. Louvain, Fonteyn, nouv. édit. 1910, p. 2.

5. Le Dr Rommel, *Au pays de la Revanche*, 221. Nous le citons d'après *l'Action populaire*.

pour avouer votre décadence ? Vous faut-il une forêt sur la place de la Concorde ? »

Ce sont des ennemis ; mais les amis parlent de même : « Cette belle nation se suicide », dit Roosevelt. « Dying nation, la nation qui se meurt », disent les Anglais.

Les Français eux-mêmes sont bien obligés d'en convenir. « La France, dit M. Gide, est un morceau de sucre qui fond. » Et M. Bertillon, chef de la statistique municipale de Paris, s'écriait déjà en 1897, et depuis a répété sous toutes les formes : « Le résultat du recensement est navrant. J'y vois avec une profonde douleur, mais avec évidence, la preuve de la disparition prochaine de mon pays. »

Tous les docteurs appelés en consultation, les uns le sourire aux lèvres, les autres le cœur navré, s'accordent sur le même lugubre pronostic : *Dying nation*, la nation qui se meurt, ou plutôt qui se tue.

*
* *

En attendant, c'est la décrépitude qui commence.

Comme une vieille personne qui a fini son temps, elle tient — elle tenait avant la guerre — de moins en moins de place dans le monde. Elle s'efface.

En 1700, par sa population, la France représentait à elle seule 40 p. 100 des grandes puissances occidentales. En 1814, 35 p. 100. En 1913, 16 p. 100 ; ou même 7 p. 100, si l'on tient compte de la Russie

Vers 1850, elle venait encore la première après la Russie. Depuis, toutes les grandes puissances lui ont passé devant, à l'exception de l'Italie, qui ne tardera guère. « Les hommes de ma génération, écrit M. Charles Gide, ont vu, dans le court espace d'une vie d'homme, la France dépassée, vers 1865, par l'Allemagne ; vers 1880, par l'Autriche-Hongrie ; vers 1895, par l'Angleterre ; et maintenant voici le tour de l'Italie ! Ils ont connu, il y a cinquante ans, une Italie qui n'avait que 25 millions d'habitants et que la France traitait avec la familiarité protectrice d'une grande dame qui donne la main à une petite fille. Demain ou après-demain, pour que la France puisse donner la main à l'Italie, il faudra qu'elle se hausse sur la pointe des pieds[1]. »

Bref, « la France est aujourd'hui la première des nations de second ordre, » disait tranquillement un homme d'Etat japonais.

Pour ceux qui connaissent l'histoire de France, cet éloge est dur : « La première des nations... de second ordre. » O nos aïeux ! ô vous qui avez été si fiers de votre France ! si vous avez entendu cette parole, vos os ont dû frémir dans la tombe. O nos braves qui vous battez comme des lions, qui donnez d'un cœur héroïque tant de noble sang à la France, est-ce qu'il vous suffirait de savoir que

1. Cité par F. Gibon, *Rev. prat. d'Apol.*, 15 avril 1917, p. 116. L'influence de la langue et de la civilisation françaises suit la même pente : « Il y a 120 ans, 1/4 de l'Europe parlait français ; maintenant, 1/10 seulement. Dans le monde, 150 millions d'hommes parlent anglais, plus de 100 millions parlent allemand, 50 millions seulement parlent français » (*La France qui meurt,* 7).

vous lui permettez ainsi de rester « la première des nations de second ordre » ?

Il y a cinquante ans, c'était encore un proverbe qu'on ne pouvait pas tirer un coup de canon en Europe sans la permission de la France. C'est un fait d'histoire qu'elle avait pris, au long des siècles, l'habitude de parler clair et haut dans le conseil des nations. Louis XIV, trahi un jour par la fortune, avait dû s'engager par un traité à démanteler Dunkerque. Il tint parole ; mais il fit en même temps fortifier Mardick. L'ambassadeur ennemi voulut protester : « Monsieur l'Ambassadeur, dit le roi, j'ai toujours été maître chez moi et quelquefois chez les autres. Veuillez ne pas m'en faire souvenir. » Ce n'est plus de ce ton que la France parlait en ces derniers temps. Elle n'était plus maîtresse chez les autres, et elle ne l'était pas toujours chez elle. Pourquoi ?

Un journal allemand le lui a dit sans mâcher les mots : le peuple français ayant à peine les deux tiers de notre population, « doit apprendre à se comporter modestement vis-à-vis de notre grand Empire[1] ».

Rodomontades de journaliste, direz-vous ! Mais le général von Bernhardi, un oracle là-bas, parle de même : « Raisonnablement, dit-il, on ne peut cependant pas exiger que l'Allemagne, avec ses 65 millions d'habitants et son commerce mondial, se laisse traiter sur le même pied que 40 millions de Français[2]. »

1. Cité par Balthazar et Prevost, *Une plaie sociale*. Paris, Maloine, 1912.

2. Général von Bernhardi, *Notre avenir*, traduit par Émile Simonnot. Paris, Conard, 191[illegible], p. 34

Et de fait, dans une civilisation où la science, le machinisme industriel et l'outillage social, et donc les armements, la technique militaire, l'expansion commerciale, tout ce qui fait la puissance de l'homme sur les choses, et d'un peuple sur ses voisins, est ou peut devenir identique, ou à peu près, d'un peuple à l'autre, il n'y a plus que le nombre qui diffère ; et il va de soi que le dernier mot appartient, un jour ou l'autre, à la puissance du nombre.

Or la France, qui n'a plus le nombre, occupe encore l'espace, trop d'espace au gré des voisins, et trop beau pour le laisser à moitié vide. Tandis que l'Allemagne comptait 129 habitants par kilomètre carré, l'Italie 113, l'Angleterre 215, la Belgique 227, la France en comptait 72. Eh bien, écrivait le Dr Rommel : « Quand une nation grandissante en coudoie une autre plus clairsemée, qui, par suite, forme un centre de dépression, il se produit un courant d'air vulgairement appelé invasion... Le terrain compris entre les Vosges et les Pyrénées n'est pas précisément fait pour que les 38 millions de Français y végètent sans s'accroître, alors que 100 millions d'Allemands y pourraient parfaitement vivre et prospérer selon la loi divine... Le moment approche où les cinq fils pauvres de la famille allemande viendront facilement à bout du fils unique de la famille française. » Une classe militaire française donne, en chiffres ronds, 290.000 conscrits ; une classe allemande en donne 540.000. Chaque année, chaque jour augmentait donc l'infériorité de la France vis-à-vis de l'Allemagne. « Depuis 1870, disait de Moltke,

la France perd chaque jour une bataille[1]. » « Nul besoin de nous presser », disait un journal allemand : il suffit de patienter quelques années encore : nous voyons déjà en France « le commencement de la fin ».

Mais la patience leur a manqué

Ils sont venus, avec les dents longues et la poigne dure, les cinq fils pauvres de la famille allemande. Il a soufflé, le formidable courant d'air et la France haletante y a craché le sang. Elle fut bien près d'y périr. Un courage héroïque, des secours inespérés, tout un ensemble de hasards, disons mieux : un miracle de Providence l'a sauvée pour cette fois, parce que Dieu l'aime pour son passé de pure gloire et pour le beau destin qu'il veut lui faire dans l'avenir; mais si elle retourne à son péché, si elle s'obstine, comme les vierges folles de l'Evangile, à ne pas mettre de l'huile dans sa lampe, le miracle se lassera vite : « *Nescio vos*, je ne vous connais plus. » Et les mêmes causes ramenant les mêmes effets, le courant d'air se reproduira, et ce sera le coup de la mort.

M. Deherme a raison de poser à la France ce dilemme : « Croître ou disparaître. » Si elle ne se décide pas à croître, il est possible que l'assassinat ne lui laisse pas le temps de se suicider.

*
* *

La dépopulation impose donc à la France, parmi les nations modernes, un rôle sans éclat et sans

1. Cité par F. Gibon, *Rev. prat. d'Apol.*, 15 mars 1917, p. 765.

sécurité. Peut-elle du moins, à cette vieillesse déshonorée, assurer le confortable, comme un vieil égoïste qui, ne pensant pas à ses héritiers, a mis tout son fonds en rentes viagères?

Il semble que oui. Un calcul très simple d'arithmétique montre qu'un héritage partagé en deux donne à chaque héritier une part plus grande que si on le partageait en cinq.

Le calcul est simple, en effet ; il est même simpliste et il se trouve que, la réalité étant plus complexe, une telle solution passe à côté du problème et, au lieu de le résoudre, l'embrouille.

Les deux enfants ont emporté chacun la moitié du patrimoine, oui ; mais grâce à la dépopulation, le patrimoine qui valait 100.000 francs, au bout de deux ou trois générations n'en vaut plus que 25.000 ; tandis que la vie se fait plus chère.

La vie se fait plus chère parce que « l'agriculture, manquant de bras, n'arrive à lutter contre les importations qu'à l'aide de tarifs douaniers qui renchérissent les denrées[1] » ; pour mille raisons encore et par exemple parce que les impôts nécessaires à une grande nation pèsent plus lourds sur une population moindre : l'Allemand payait 44 francs ; le Français, 79.

La valeur de la terre baisse comme celle du commerce et de l'industrie, parce que les consommateurs manquent. « Si la France, dit M. Bertillon, s'était donné, comme l'Allemagne, 65 millions d'habitants, les méridionaux ne seraient pas, comme

1. *La France qui meurt,* 12.

ils le sont, embarrassés de leurs vins. Il y aurait 25 millions de gosiers de plus pour les absorber. Les fabricants de vêtements auraient 25 millions de clients de plus à équiper ; les entrepreneurs de bâtiments auraient à bâtir, pour les loger, 50 villes telles que Lyon et Marseille. »

Le patrimoine national baisse en bloc, parce que, manquant de bras et manquant de têtes, on l'exploite mal, on s'abandonne à la routine et on se laisse concurrencer par les voisins, qui ont le goût et les moyens de suivre les progrès de la science ; ou même on ne l'exploite pas. Que de richesses inemployées dans notre sous-sol, ou dans la houille noire, blanche, ou verte, ou dans nos colonies, auxquelles la mère-patrie n'envoie que des fonctionnaires et qui, faute de main-d'œuvre, ne nous fournissent pas toujours de quoi y payer ces hôtes improductifs [1].

Notre patrimoine baisse encore, parce que, insuffisants à exploiter nos colonies, nous laissons en outre les étrangers coloniser sur la terre de France. Terrassiers italiens, — ouvriers grecs, chinois, turcs, — mineurs belges, polonais, arabes, — commerçants, ingénieurs et industriels allemands venaient chez nous dévorer une large part de nos ressources : « Vous ne voulez pas vous payer d'enfants, disait le D[r] Rommel,... vous payerez pour ceux qui en ont, qui ont besoin de

1. En Tunisie, en 1911, sur 175.000 Européens, on comptait : 50.000 Français, 109.000 Italiens. Dans certains arrondissements de l'Algérie, il y a plus d'Espagnols que de Français. L'Indochine est envahie par les Chinois, les Japonais et les Allemands (D'après F. Gibon).

place et d'argent. Ils viendront prendre chez vous ce qu'ils ne trouvent pas chez eux. »

Le danger sera pire encore après la guerre. La saignée des batailles sera plus sensible chez nous que chez les autres, étant les moins nombreux au début et n'ayant pas marchandé les sacrifices, d'ailleurs nécessaires, pour arrêter le flot de l'invasion. L'Allemagne, vaincue militairement, cherchera sa revanche sur le terrain économique. Sans parler de ses avances à d'autres points de vue, la faiblesse de notre natalité risque de lui faire la partie belle. Il y a, en France, 1.820.000 jeunes gens de douze à dix-sept ans. Ce sont les premières réserves des luttes économiques de demain. Ils devront faire face à 4.600.000 Allemands. La seconde réserve, les jeunes gens au-dessous de douze ans, sont au nombre de 4.116.000 en France, contre 9.114.000 en Allemagne[1].

On a fait jadis, pour la richesse des nations, le même raisonnement simpliste que pour les héritages, et on a cru que les nations seraient d'autant plus riches que les copartageants seraient moins nombreux; mais les faits ont donné un éclatant démenti à cette prophétie des sages : les Etats-Unis, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne ont vu leur richesse croître avec leur population[2] ; tandis que la

1. Chiffres fournis par F. Gibon. Quant aux enfants des deux sexes au-dessous de 12 ans, il y en a 8 millions chez nous et 18 millions en Allemagne (D'après Em. Picard, dans *Rev. Deux Mondes*, 15 janvier 1917, p. 374).

2. Exemple : En un demi-siècle, la population de l'Italie a doublé, et la moyenne de la fortune, par tête, a passé de 1.420 francs à 2.200 francs (Voyez Marcel Boulenger, *Rev. Hebd.*, 20 mai 1916, p. 350).

France, malgré les ressources admirables du sol, malgré les avances des capitaux disponibles, malgré toutes les inventions de la science et toute l'ingéniosité de l'esprit français, voit sa richesse et son épargne rester à peu près stagnantes comme sa population. L'Allemagne, il y a trente ans, passait pour un pays pauvre. On évaluait sa richesse avant la guerre à 375 ou 400 milliards, et celle de la France à 310[1]. Là aussi, nous avons perdu notre rang, trahis par notre natalité.

C'est qu'en effet il y a trois facteurs de la production : la terre, le capital et l'homme ; l'homme est le plus important des trois.

On a calculé qu'au simple point de vue de la production matérielle, un adulte de vingt-cinq ans représente en moyenne un capital social de 46.800 francs. Chaque année qui apporte à un peuple 225.000 adultes de plus, lui verse donc un capital de 11.700.000.000 francs.

Et les économistes instruits par l'expérience en reviennent à la formule d'autrefois exprimée par Adam Smith : « La marque la plus décisive de la prospérité d'un pays est l'augmentation du nombre de ses habitants. »

Par malheur, cette marque n'est pas celle de la France.

* * *

On dira peut-être : pauvreté n'est pas vice. Elle

1. Chiffres de M. Helfferich, cités dans *Revue Hebd.*, 4 mars 1916, p. 86 et 91

peut même être fière. Et si la France perd la richesse, la puissance, l'avenir, elle peut mourir en beauté, non pas sans doute dans la beauté éclatante, théâtrale, d'un coucher de soleil, quand il semble que l'astre n'a jamais été aussi grand, n'a jamais éparpillé autant de feux, n'a jamais mis autant de magnificence dans tout l'horizon. Mais il y a d'autres beautés. Le jardinier ne laisse qu'un bourgeon à ses chrysanthèmes, moyennant quoi ce fils unique fleurit en splendeur. N'en sera-t-il pas de même pour le fils unique de l'homme; et la qualité suppléant à la quantité, n'est-ce pas une élite, une fleur d'humanité idéale que la France va laisser au monde avec son dernier parfum?

Non. Le fils unique du chrysanthème absorbe en lui seul toute la sève de la plante; le fils unique de la famille, par sa naissance, ne prend rien de plus à la sève de la race, et par son éducation il risque d'en voir flétrir toutes les énergies. Pour ne signaler qu'un trait du tableau, il sera, c'est à craindre, « un enfant gâté ». Il lui suffit d'un mot ou d'une larme pour tout recevoir. Rien ne lui est *cher*, parce que rien ne lui *coûte*; ses désirs changent, parce que tout lui est fade. Après le possible, il demande l'impossible, et il s'exaspère de ne pas l'obtenir, parce que l'expérience ne lui a pas révélé le prix des choses et la limite du pouvoir de l'homme. Il n'a pas de frein et il n'a pas de ressort. Oh! sans doute, il y a des exceptions, car nous sommes dans un domaine où s'exerce la liberté — mais nous signalons la règle : il n'a pas

de frein et il n'a pas de ressort. C'est un impulsif et un aboulique, aussi incapable de se modérer que d'agir. C'est un égoïste et un désadapté ; ce qui fait prévoir un homme sans dévouement aux grandes causes, sans aptitude à l'effort, sans défense devant la difficulté, un homme du torrent, qui se laissera rouler par le flot. Les enfants nombreux ont moins d'empire sur leurs parents, et ne leur imposent pas leurs caprices ; mais ils ont plus d'initiative. Forcément, en bien des cas, il faut qu'ils se débrouillent ; s'ils veulent une satisfaction, il faut qu'ils la gagnent ; en sachant le prix, ils la goûtent mieux et plus longtemps. Ils prennent l'habitude de la prévoyance, de la décision, de l'effort. Mais l'aptitude à l'effort, c'est, a dit un psychologue, le mètre où se mesure la valeur d'un homme[1]. Ce sont de tels hommes qui entreprennent, qui fondent, qui créent, qui réussissent. Les autres se contentent trop souvent de vivre sur l'acquis dont ils héritent, ou de le dilapider. « Quand je considère ceux qui montent et ceux qui descendent l'échelle sociale, dit un économiste, je vois que ceux qui montent portent des sabots, et ceux qui descendent, des souliers vernis. Aujourd'hui plus que jamais, étant données les conditions de la vie moderne, sur le champ de bataille social comme sur les autres, la victoire est pour ceux qui ne redoutent pas les cicatrices au visage et le hâle au soleil. »

1. William James.

En résumé, moindre valeur d'hommes, moindre richesse, un rôle humilié dans le monde, et, à brève échéance, la mort par l'assassinat ou par le suicide : tel est le sort que réserve à la France la diminution progressive de sa natalité.

De tous les fléaux qui menacent un peuple, c'est le pire de tous et le plus profond.

II

Tels sont les faits. Quelles en sont les causes?

La mortalité est-elle plus élevée qu'autrefois ? Non, elle baisse[1]. — Est-elle plus élevée en France qu'ailleurs ? — Non, elle est à peu près la même. — Est-ce que le nombre des mariages diminue ? — Non, il se maintient ou il augmente[2]. — La race est-elle stérile ? — Non, voyez cette race au Canada[3].

Alors?... S'il faut écarter toutes les causes fatales, le mal signalé, le « mal français », comme les étrangers le nomment, le mal qui condamne la France à la médiocrité, à la pauvreté prochaine,

1. Elle a baissé de 20 p. 100 environ pendant les onze premières années du xxe siècle, par comparaison avec la période de 1815 à 1869 (D'après Paul Leroy-Beaulieu. Voir *Rev. prat. d'Apol.*, 15 mars 1917, p. 755).

2. De 1905 à 1912, la nuptialité oscille de 7,8 à 8 p. 1.000 habitants, ce qui est à peu près la nuptialité de l'Allemagne. Ce sont des chiffres qui n'ont pas toujours été atteints, et qui furent rarement dépassés depuis 1806 (*Ibid.*, 757).

3. Il y a, hélas ! une autre preuve qui ne nous oblige pas à regarder si loin : c'est le nombre effroyable des crimes perpétrés pour supprimer les enfants avant leur naissance. Le Dr Lacassagne a cru pouvoir avancer le chiffre de 500.000 par an.

à la faiblesse, à la mort, serait-il voulu. — Oui, et personne n'en doute.

Certes, personne en face d'un foyer vide d'enfants, n'a le droit de dire aux époux : « Vous les avez assassinés. » Il n'y a pour le savoir que Dieu et leur conscience. Et là où l'on serait tenté de reprocher un crime, il n'y a peut-être qu'une grande douleur.

Mais si en face d'un foyer, nous n'avons rien à dire, en face de cent foyers vides ou presque vides, nous avons le droit de dire : « Il y en a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix qui l'ont voulu. »

Et pourquoi l'ont-ils voulu?

Il n'est pas toujours facile de débrouiller l'écheveau des motifs qui font jouer la liberté humaine ; mais ici encore si l'on peut se tromper dans les cas particuliers, les faits mettent en lumière certaines vérités générales.

Il n'est pas vrai qu'en général cette volonté soit inspirée par la misère.

Une statistique officielle établit que, parmi les fonctionnaires, la fécondité des mariages s'abaisse à mesure que le traitement s'élève. Il en va de même pour les arrondissements de Paris : la stérilité augmente avec la richesse. Les arrondissements :

Très pauvres ont	108	enfants par	1.000	femmes de	15 à 50 ans.
Les pauvres	99	—	—	—	—
Les aisés	72	—	—	—	—
Les très aisés	65	—	—	—	—
Les riches	53	—	—	—	—
Les très riches	34	—	—	—	—

34, là où les pauvres en ont 108 [1].

A travers la France le même fait se répète, non pas partout, mais assez fréquemment pour réfuter l'excuse de la misère. Les riantes vallées du Rhône, de la Garonne et de la Seine, la plantureuse Normandie, voilà où se trouvent les 30 départements noirs qui ont plus de cercueils que de berceaux. Bref, la France riche, voilà en général la France qui meurt.

Il y a des exceptions, nous l'avons dit.

Le Nord et l'Est, quoique riches, ont une natalité forte, comme les régions pauvres de la Bretagne, de la Vendée, des Pays basques, des Landes et des Cévennes. Voilà la France qui vit. Or il se trouve que, riches ou pauvres, ces régions diverses ont ceci de commun qu'elles sont des régions plus chrétiennes [2]. Il se trouve que, d'après enquête portant sur 1.200 familles dont 600 catholiques pratiquantes et 600 indifférentes ou hostiles, le premier groupe possède 3.710 enfants ; et le second, 1.706 [3]. Il se trouve qu'à New-York, pour mille familles, il y a en moyenne 49.50 enfants chez les catholiques, et 14.05 chez les protestants [4]. Il se trouve qu'en

1. Il faut cependant noter que les ménages riches se déplacent beaucoup pendant la saison d'été, et qu'un certain nombre de naissances doivent être inscrites sur les registres des communes où ils villégiaturent.

2. Quelques chiffres (d'après *La France qui meurt,* 20) :

La France qui meurt	Pour 100 naissances	La France qui vit	Pour 100 naissances
Gers	143 décès	Finistère	61 décès
Lot-et-Garonne	131 —	Pas-de-Calais	62 —
Lot	130 —	Morbihan	68 —

3. Enquête Dauchez, *Rev. prat. d'Apol.*, 1er sept. 1915, p. 629 sq.

4. Statistique donnée par le *New York Sun,* citée dans la *Rev. prat. d'Apol.*, 1er juillet 1916, p. 437.

Allemagne comme aux États-Unis, ce sont les régions catholiques qui donnent sa plus-value à la natalité[1]. Il se trouve dans tous les pays, que les statistiques de la criminalité, du suicide, du divorce, de tous les vices et de toutes les tares, varient en sens inverse de la natalité. Des vices et des tares, on en découvre partout où il y a des hommes ; on en découvre, presque toujours, davantage là où il y a plus de richesse, parce que la richesse est souvent mauvaise conseillère, mais pas toujours ; tandis que toujours, dans un milieu et dans un temps donnés, dans les provinces, dans les peuples, dans les races, dans toutes les catégories de personnes comme dans toutes les périodes de l'histoire, partout où l'observation a pu se faire et trouver des données précises, partout et toujours, on voit les délits, les crimes, les suicides, les divorces monter à mesure que la natalité baisse, et avec une telle précision que le numéro d'ordre sur les deux listes est souvent le même.

Dans l'ensemble, ce n'est donc pas parce qu'une famille est riche ou pauvre, qu'elle ne veut plus d'enfants ; on n'en veut plus pour les mêmes raisons, ou plutôt pour les mêmes instincts qui font qu'on divorce, qu'on se suicide, qu'on vole ou qu'on tue.

Evidemment il y a des degrés ; mais le degré ne change pas l'essence. Et l'essence, le fond de tous ces états d'âme, ce qui est prépondérant, ce n'est

1. Quelques chiffres (d'après *La France qui meurt*, 19).

Provinces catholiques			Provinces protestantes		
Munster	41,2	p. 1.000	Potsdam	22,3	p. 1.000
Palatinat	39,7	—	Hambourg	20,6	—
Basse-Bavière	39,4	—	Berlin	17,7	—

pas une question économique, c'est une question morale, c'est une certaine conception de la vie.

* * *

Or, pratiquement, il n'y a que deux conceptions possibles de la vie entre lesquelles il faut choisir : Il s'agit de savoir si elle a sa fin en elle-même ou dans quelque chose qui la dépasse ; il s'agit de savoir si l'homme n'est qu'un animal ou s'il est quelque chose de plus, s'il doit descendre tout entier dans le trou noir de la tombe, et en attendant vivre à sa guise, mené au jour le jour et à l'heure l'heure par l'unique souci de jouir, ou bien s'il a une tâche à remplir et des comptes à rendre, s'il doit mettre la raison au-dessus des instincts, la conscience au-dessus du plaisir, Dieu au-dessus de la créature, l'éternité qui dure au-dessus du temps qui passe.

Entre ces deux conceptions il faut choisir. Elles s'excluent l'une l'autre, comme le oui et le non.

Oui ou non, l'homme n'est-il qu'un animal ? Si oui, qu'il fasse comme les autres, qu'il cherche son plaisir où il le trouve.

Mais si cette conception est la bonne, il faut l'appliquer, il faut la pousser jusqu'au bout ; et si on la pousse jusqu'au bout, alors il n'y a plus de famille possible, plus de société, plus d'amour fidèle, plus de dévouement, plus de vertu, plus d'héroïsme, plus de beauté morale, plus rien de ce qui fait la grandeur de l'homme ; car toutes ces nobles et douces choses vivent de sacrifices.

Mais encore l'homme a beau vouloir, selon le

mot de Pascal, « faire la bête », il ne peut pas. Il ne peut pas faire que ce qui suffit à la brute et lui va bien, se trouve à la mesure de l'homme et à la taille de son cœur. Quoi qu'il jette dans son cœur, il n'est jamais repu. Le mouton qui s'engraisse, qui jouit à tondre le pré, ne pense pas à l'abattoir, pas plus que le bœuf qui laboure ne rêve à la liberté ; mais l'homme pense, il a son rêve, son rêve d'infini. « Malgré lui, l'infini le tourmente », et s'il le cherche dans le fini, il ne le trouve pas, et il souffre en mesurant la distance infranchissable entre la pauvreté de la jouissance et l'immensité du désir. Plus il attise la braise de ses passions, plus il exalte la flamme du désir, mais plus il entasse dans son cœur les cendres amères qui ne le réchauffent plus.

Et tandis que la bête, à suivre son instinct, se conserve et s'épanouit, pourvoyant à tous ses besoins et à tous ceux de l'espèce, l'homme livré à l'instinct, nuit à ses contemporains par le crime, et à ses descendants en les empêchant de naître ou en les grevant de tares héréditaires qui sont les hypothèques de ses plaisirs. Il se nuit à lui-même, il se dégrade, se démolit de haut en bas, dans son intelligence, dans sa volonté, dans son cœur, dans son organisme, et se livre à la mort par la maladie ou le suicide. Bref, le plaisir et l'instinct pris pour guides étiolent l'homme, le rabougrissent et le tuent. Or la loi d'un être le conserve et le développe. Le plaisir et l'instinct, qui sont la loi de l'animal, ne sont pas la loi de l'homme[1].

1. C'est ce que nous nous proposons de mettre en évidence dans un prochain volume : *La loi de la vie*.

Mais alors l'homme, s'il n'a pas la même loi, n'est pas un animal comme les autres. Et c'est là une conclusion, non pas d'ascétisme, de théologie ou de philosophie, mais de biologie. Il n'est pas un animal comme les autres ! Un *animal*, oui ; et c'est pour cela qu'il a des instincts ; mais un animal *raisonnable* et c'est pour cela qu'il doit se conduire avec sa raison ; car c'est encore une loi biologique que dans tout vivant c'est à la faculté supérieure de faire la mise au point de son activité et l'unification de sa vie. C'est, dans l'homme, le métier de sa raison. Les instincts le trompent parce qu'ils ne sont pas faits pour le conduire. C'est à la raison de dicter sa conduite. Et la raison dictant la conduite qu'un homme doit tenir par cela même qu'il est homme, c'est ce qu'on appelle la conscience.

La conscience qui montre à l'homme, non pas le plaisir à poursuivre, mais le devoir à remplir, le bien à faire et le bonheur à mériter ; la conscience qui est la loi de l'homme promulguant à sa raison la loi de Dieu ; la conscience qui ne biaise pas, qui ne discute pas, qui ne marchande pas, mais qui, d'un mot clair comme un rayon de soleil, bref comme un coup de clairon, tranchant comme l'acier du glaive, catégorique et péremptoire comme la sentence du juge, dit : « Fais ceci, évite cela », la conscience : voilà le seul remède efficace contre le « mal français ».

Que les Français soient des hommes, des femmes de conscience, des chrétiens et des chrétiennes, et la France se repeuplera.

Le christianisme n'ajoute rien là-dessus à la morale naturelle, mais il consacre tout. Nul n'est obligé au mariage, à la condition qu'on lui préfère un célibat chaste. Les époux dans le mariage ne sont pas tenus à l'acte créateur, pourvu que, d'un commun accord, ils lui préfèrent la chasteté[1]; ils ne sont pas tenus, dans l'acte lui-même, à désirer des enfants, pourvu qu'ils ne fassent rien pour les empêcher de venir. La formule du devoir est simple ; il y a des cas où le devoir peut être dur ; mais, dur ou non, le devoir reste le devoir et rien n'en dispense jamais. C'est le devoir qui envoya, au cours des siècles, des millions de chrétiens au martyre ; c'est le devoir qui envoie vers la frontière, à la souffrance, à la mort, au sacrifice de tout, des millions de soldats. Il peut être dur, c'est

1. Ce ne sont pas les mariages, nous l'avons vu (p. 269), qui font défaut ; ce sont les enfants Et ce n'est pas le désir de la plus nombreuse famille possible qui s'impose pour remédier au fléau t le devoir y suffirait. « La question du célibat, disait Mgr d'Huls: (*Conférences de Notre-Dame. Carême de* 1894. Paris, Poussielgue, 1894, p. 418), qu'on affecte de mêler à celle do la dépopulation, n'a rien à voir avec elle. Nous en avons indiqué deux preuves pérємptoires, l'une *expérimentale,* et l'autre de *raison.* Aux époques où le célibat religieux était le plus fréquent, dans les contrées où encore aujourd'hui il est le plus en honneur, la natalité était et reste encore aujourd'hui la plus forte. Voilà la preuve d'*expérience*. Et la *raison* éclairée par la foi nous dit que la vraie cause de la stérilité des mariages étant l'égoïsme, tout ce qui favorise le renoncement développe dans la société une tendance morale qui profite à la fécondité Il y a un rayonnement de la Virginité sur le Mariage. Dans une famille pénétrée de l'esprit chrétien, il y aura toujours un ou plusieurs enfants qui renonceront aux joies de la famille pour se donner à Dieu ; et leurs frères et sœurs porteront dans le mariage des dispositions généreuses qui rendront leurs unions fécondes. » Jusque dans les statistiques les plus récentes, les départements français les plus riches en enfants sont aussi les plus riches en prêtres et en religieuses.

son droit, parce qu'il offre à tous les sacrifices des compensations infinies ; c'est son droit, parce qu'il doit nous conduire, fût-ce aux dépens des satisfactions immédiates, à l'éternelle béatitude, qui est la seule chose dont nous ne puissions pas nous passer.

La conscience dictant le devoir : tel est le frein de sûreté qui arrête toutes les décadences et le levier tout puissant qui rend possibles tous les progrès, la force implacable qui dompte tous les instincts, qui déjoue tous les mauvais calculs, qui réfute tous les vains prétextes et qui garde l'homme debout, à sa place, au-dessous de Dieu mais au-dessus de la bête, et en route vers son destin.

En dehors de là, il n'y a que des faux-fuyants ou des palliatifs.

Sans doute, il y aurait fort à faire pour améliorer nos lois ; et il faut souhaiter, il faudra exiger que le législateur fasse son devoir. Mais l'histoire nous a fait voir, par exemple chez les Romains au temps d'Auguste, que toutes les lois sont impuissantes à conjurer ce fléau, quand la morale ne les soutient pas.

Sans doute, nous avons aujourd'hui un argument de plus. La science, sur cette question, parle comme le Décalogue ; non seulement la sociologie mais la médecine la plus récente. Nous n'osons pas citer. Il y faudrait des termes trop crus ; mais tous les détails de ce qu'exige la morale y passeraient, réclamés au nom de la médecine par les maîtres les plus avertis et les plus estimés. Signalons au moins, pour ceux de nos lecteurs qui voudraient s'y intéresser, les nouvelles recherches sur les

sécrétions glandulaires et les conséquences inattendues qui en découlent pour la question qui nous occupe. Le professeur Pinard ne craignait pas de dire naguère dans un congrès : « Si les femmes consentaient toutes à être mères, savez-vous que les chirurgiens mourraient de faim [1] ? » « La morale, dit un autre, je m'en moque. Mais ce que je sais, c'est qu'on tue les femmes. Voilà ce qu'on devrait faire connaître [2]. » Et les neurasthénies ou les psychonévroses qui sortent de là, dont a parlé par exemple Ch. Féré ; et le fils unique qui meurt laissant le foyer vide, et, quand il vit, les mécomptes que cet « enfant gâté » donne aux rêves égoïstes des parents ; et la mésintelligence entre des époux que le commun dévouement à la famille ne réunit plus, et qui s'en vont chacun à sa fantaisie ; et les drames de honte et de sang qui peuvent s'en suivre, et le reste, toute la longue séquelle de douleurs que les hommes amassent sur leur tête quand ils se mettent en marge de l'ordre des choses, quand ils veulent faire servir à la satisfaction de leurs misérables égoïsmes un monde, une nature humaine, un cœur humain que Dieu a faits pour une autre destinée. « Un vice, disait Franklin, coûte plus à nourrir que deux enfants. »

Mais tous ces arguments, s'il ne serait pas difficile de les étaler dans une rigueur logique implacable, s'ils suffisent à convaincre théoriquement un homme qui raisonne avec sa raison, ne suffisent

1. *1er congrès national de la Mutualité maternelle*, cité dans *Revue politique et parlementaire*, avril 1911, p. 132.

2. Cité par Deherme, *Croître ou disparaître*. Paris, Perrin, 68.

pas, à eux seuls, à persuader dans la pratique; parce que, dans la pratique, les intéressés sentent, contre leur raison, toute la meute des instincts. Il n'y a que la conscience et le devoir, l'amour ou, du moins, le respect de Dieu, l'amour ou, du moins, le souci de sa destinée, qui suffisent à dompter la meute et à garder son âme debout dans la victoire, quels que soient les ennemis à braver et l'effort à faire.

La conscience, le devoir, Dieu qui ordonne, le ciel qui en est le prix : tous ces mots se valent et ce sont tous des mots de passe que rien ne peut remplacer, mais qui peuvent suffire, devant lesquels tous les obstacles tombent ou se brisent.

La France a besoin que les Français, quels que soient les obstacles, fassent leur devoir. Nous ne pouvons pas espérer, nous ne pouvons pas demander, nous ne pouvons pas imaginer que la Providence supplée, ici, l'action des causes secondes, qu'elle fasse par le miracle surgir du néant, pour le travail de la terre ou de l'usine, pour la science, pour la guerre, pour l'expansion de la France à travers le monde, des Français sans pères ni mères. Pour qu'il y ait des Français, il faut qu'il y ait des pères et des mères.

Nous prenons la liberté de dire aux époux qui auront lu ces pages : Vous êtes des chrétiens, des chrétiennes; vous devez être des hommes, des femmes de devoir. Donnez l'exemple. On vous plaisantera. Qui donc? Les déserteurs du devoir. Par le temps qui court, la parole n'est pas aux déserteurs. Silence aux déserteurs! Honte aux lâches! Avec le devoir à remplir et le ciel à mériter, il y

va aujourd'hui de la France à sauver. A cette tâche, d'autres, par centaines de mille, se font tuer : vous vivez et faites vivre. Pour sauver la France de l'avenir, il faut des Français ; il faut aussi, vous en êtes convaincus, des Français catholiques ; eh bien, voilà de toutes les propagandes la plus efficace : que les catholiques aient plus d'enfants que les autres, et leurs enfants, par là même, auront, un jour, la majorité.

L. Veuillot donnait, il y a quarante-cinq ans, une consigne qu'il faut désormais tenir : La France « n'acceptera pas d'être un demi-peuple, un reste qui attend la mort. Elle sèmera du blé, elle fera du fer et des hommes et elle vivra, parce qu'il faut que la vérité et la justice possèdent dans le monde ce bras et ce fer ».

Vive la France ! Pour que la France vive, n'oubliez pas qu'il lui faut des Français... Vive la France !

CHAPITRE VI

LES CROYANTS ET LES INCROYANTS EN FACE DE LA GUERRE

Nous avons parlé de la Providence. La tâche est toujours difficile : il s'agit de l'action de Dieu dans le monde. Cette action, en même temps qu'elle enveloppe, pénètre, conduit tous les êtres de la nature et tous les événements de l'histoire, porte en elle-même et applique tous les attributs divins. Pour la comprendre en plein, pour la définir exactement dans ses principes et l'exposer dans ses détails, il faudrait embrasser dans un regard de la pensée humaine l'essence de tous les êtres et toute l'essence de Dieu. En face d'un tel problème, l'homme ne pourra donc jamais que balbutier.

Mais la difficulté grandit quand, aux problèmes que pose la raison, le cœur qui souffre, la sensibilité qui pleure, l'imagination qui s'affole ajoutent, comme c'est aujourd'hui le cas, leurs *pourquoi* exaspérés, réclamant une réponse d'ordre sensible.

La réponse donnée dans les pages qui précèdent est de pure logique, hésitante par endroits, incomplète toujours, fragmentaire, inachevée. Elle pose des jalons sans dessiner la route. Ce n'est pas la

lumière du soleil qui plane et resplendit, faisant le jour partout ; ce sont les lueurs de quelques phares dans la nuit, qui orientent la marche du navire sans dissiper les ténèbres.

Nous avouons toutes ces insuffisances ; mais aux incroyants qui exigeraient davantage, faisant fi d'une réponse qui n'épuise pas la question, nous avons le droit de dire : Quelle réponse nous offrez-vous à la place ? La question est posée pour tous les hommes qui pensent, et vous avez comme nous à la résoudre.

La mort passe, plus pressée, plus brutale, plus formidable que jamais, et prend, à brassées, des vies humaines en pleine force. La douleur suit, s'emparant de ceux qui survivent, par les deuils, par les blessures, par la captivité, par l'angoisse des séparations, par la ruine, par l'incertitude des lendemains. C'est la guerre, c'est cette guerre atroce, la pire de toutes celles qui ont ensanglanté le monde.

Voilà le fait.

Ce fait est évident : croyants ou incroyants, il nous faut bien le voir. Nul d'ailleurs ne songe à le nier. Il faut tenter de l'expliquer et d'en tirer des conclusions ; et c'est ici que les croyants et les incroyants ne sont plus d'accord.

I

Mais que les incroyants sont à plaindre ! Quelles explications donneront-ils de la guerre ? Ils ne

croient pas à la liberté. Ils ne peuvent qu'y voir un cas banal et absurde du déterminisme universel. « Cela devait être. La machine était ainsi montée ; on n'y pouvait rien. Et si elle est montée pour ramener quelque chose de pire dans vingt ans, on n'y pourra rien. Pourquoi et comment est-elle montée ainsi ? Qui le sait ? Le saura-t-on jamais ? Il faudra, du moins, pour le savoir, attendre, des siècles encore, les progrès de la science. » Que voilà une belle consolation !

Il s'est trouvé, dans une de nos Facultés de médecine, un professeur de physiologie, incroyant très décidé, théoricien très décidé, et qui n'a pas cru nécessaire d'attendre des siècles pour donner la réponse. Il la sait, lui ; il connaît « les origines naturelles de la conflagration européenne ». (C'est le titre de son article.)

Il a sur beaucoup d'autres l'avantage de croire à la liberté, ou du moins de ne pas confondre le déterminisme scientifique « avec un grossier fatalisme ». Et s'il recherche les lois qui ont déchaîné la guerre, c'est dans l'espoir qu'il « sera possible d'éviter ses conséquences désastreuses... et son explosion même »[1].

Or, jusqu'ici, « en ce qui concerne l'étude de la paix ou de la guerre, tout déterminisme et toute méthode scientifique font défaut ». Il s'efforce de combler cette lacune. Il laisse de côté « toutes les causes proximales qui provoquent l'explosion de la guerre et sont pourtant celles dont on s'occupe le

1. Dans *La science et la vie*, nº du 27 juillet 1916, p. 13 sq.

plus ordinairement d'une manière exclusive. Ce sont, au contraire, les causes lointaines, profondes, originelles qui (le) préoccupent, les racines obscures et non les fleurs de sang de cette herbe de mort ». Les autres causes d'ailleurs qu'on lui assigne ne sont que « des épiphénomènes issus secondairement de phénomènes naturels d'ordre fondamental[1] ».

Eh bien, allons aux causes profondes, originelles, fondamentales.

« La guerre est un phénomène cosmique qui ne dépend nullement de la volonté humaine, mais que l'homme subit instinctivement, inconsciemment, tout comme les animaux et même les végétaux dans leurs migrations[2]. » « Toutes les influences cosmiques agissent plus ou moins directement sur l'homme ; mais, parmi celles qui nous sont connues, qui ont été étudiées, il en est qui jouent un rôle prépondérant, originel, fondamental, telles sont celles qui résultent des taches solaires, des grands courants magnétiques terrestres, du mouvement de rotation quotidienne de la Terre sur elle-même et de sa révolution annuelle autour du Soleil[3]. »

Nous voilà aux « racines obscures ».

Obscures vraiment. On les éclaire quelque peu, en affirmant que, « de toutes les causes cosmiques, la plus importante à connaître au point de vue

1. *Article cité*, p. 14.
2. Page 17.
3. Page 25.

des origines de la guerre, c'est sans contredit l'influence directe du mouvement de rotation de la Terre sur elle-même, et la *théorie anticinétique*, qui s'y rattache sans contestation possible[1] ».

La théorie en question, créée et baptisée par notre auteur, serait basée sur ce fait que les animaux disposés sur un plateau horizontal tournant autour de son axe, se déplacent en sens inverse du mouvement. Et de même, « des racines d'oignons, développées dans l'eau, ont dirigé leurs pointes en sens inverse du mouvement de rotation du récipient[2] ». Il ne lui en faut pas plus pour conclure : « Il s'agit donc d'une propriété très générale de la substance vivante. Je lui ai donné le nom d'*anticinèse* (du grec : *anti* contre, et *cinésis* mouvement). Et la *théorie anticinétique* est celle qui explique les déplacements des hommes, des animaux et des végétaux à contre mouvement de la force qui tend à les entraîner, par une propriété générale et encore mystérieuse de la substance vivante[3]. »

L'expérience des guerres confirme, nous assure-t-on, cette théorie scientifique : « l'immense majorité des hommes qui se sont établis en Europe, pendant les périodes préhistoriques et pendant les

1. Page 18.

2. Page 22.

3. Page 22. Nous pouvons assurer à l'auteur que des morceaux de papier, roulés ou non en boules, des bouchons de liège, des fétus de paille, se comportent exactement comme les « racines d'oignons » dont il nous parle : nous en avons fait l'expérience. Elle est facile, et nous n'avions pas mis en doute le résultat. Nous croyons même qu'il ne serait pas difficile de l'expliquer sans recourir à une « propriété mystérieuse de la matière vivante. »

périodes historiques, sont venus de l'Asie et, par conséquent, ont progressé de l'orient vers l'occident[1] », en sens inverse du mouvement de la Terre.

Oui ; mais la petite minorité qui a tout de même progressé de l'ouest à l'est et donc à l'encontre de la théorie, à l'encontre de la loi — si loi il y avait — représenterait déjà une assez jolie collection de miracles. Et peut-être, puisque la race humaine a pris naissance en Asie, n'est-il pas besoin de recourir à l'influence de la rotation de la Terre pour expliquer que, pour venir en Europe, les hommes aient marché vers l'ouest : ils trouvaient le chemin plus court et plus facile que celui qui aurait fait le tour par l'Amérique.

L'auteur ne s'inquiète pas pour si peu. Il tient maintenant, avec l'*anticinèse*, la formule qui explique la guerre et nous permet d'en prévoir et d'en régler le développement.

« Il existe certainement une *force aveugle* qui pousse les hommes à se mouvoir en sens inverse du mouvement de la rotation de la terre[2]. » C'est cette force qui est responsable de la guerre. C'est elle qui a poussé les « Allemands vers Calais » et les a contraints « à combler l'Yser de leurs innombrables cadavres[3] ».

Cette force est aveugle ; mais c'est à nous, si nous sommes clairvoyants, d'en profiter, non pas en essayant de progresser de l'ouest à l'est : il ne faut

1. Page 19.
2. Page 21 sq
3. Page 20.

donner un tel conseil qu'aux peuples dont « on souhaite le malheur »[1]. On ne saurait trouver une victoire durable en se heurtant à l'*anticinèse*. Mais nous pouvons, « prenant à revers l'ennemi, profiter de l'impulsion anticinétique pour le pousser vers les zones de résistance de l'ouest et l'écraser entre l'enclume et le marteau. C'est pourquoi la marche vers l'occident des armées de Salonique s'impose. Sa marche en sens inverse conduirait à un nouvel échec (comme aux Dardanelles). Au point de vue de la théorie anticinétique, les Russes devaient marcher directement de l'est à l'ouest, de Varsovie sur Berlin[2] ».

Hélas! ce sont les Allemands qui ont marché directement de Berlin sur Varsovie, au mépris de la théorie anticinétique, sans d'ailleurs réussir à l'ébranler... dans l'esprit de son inventeur. Ce sont encore les Autrichiens qui ont saccagé la Serbie, et les Austro-Allemands qui ont bousculé la Roumanie, sans se douter, dans leur modestie légendaire, qu'ils triomphaient ainsi, en même temps que des troupes adverses, d'une loi de la nature, et donc qu'ils faisaient proprement des miracles.

Mais quelles sont les vues que l'anticinèse nous ouvre sur l'avenir? « Savoir fait pouvoir. » Si donc la guerre, nous dit l'auteur au début de son article, « est un phénomène naturel soumis à des

1. Page 26.

2. Page 26. Si les Etats-Unis acceptent ce point de vue, ils devront attaquer l'Allemagne par la Russie, et non pas par la France. C'est à se demander si cette question a été débattue au Conseil des Alliés...

lois, il n'est pas logiquement défendu d'espérer que, lorsque ces lois seront connues, il sera possible d'éviter ses conséquences désastreuses... et son explosion même[1] ». Evidemment !

Mais si nous nous en tenons aux lois qu'il formule, qu'est-ce que nous pouvons logiquement espérer? Ceci : Que pour être vainqueurs, pour franchir le Rhin et imposer nos conditions à l'Allemagne, il n'y a plus qu'à renverser dans l'autre sens le mouvement de la terre. Et ceci encore : Que pour rendre impossibles de nouvelles invasions, il nous suffira, en outre, de modifier convenablement les grands courants magnétiques terrestres ainsi que les taches solaires.

« Savoir fait pouvoir. » Nous voilà bien armés !

*
* *

M. Gustave Le Bon ne serait assurément pas d'humeur à goûter une telle « science ». Mais, en respectant, sinon la foi, du moins les croyants, il est, lui aussi, pour son compte, un incroyant très décidé. En face des horreurs du présent, il se demande ce qui peut mettre en nos cœurs l'espoir d'un meilleur avenir.

Il répond : « L'évolution actuelle de l'armement moderne... Elle pourra rendre les guerres si dangereuses qu'aucun conquérant ne trouvera d'avantages à les entreprendre... Cet espoir est médiocre,

1. Page 13.

je le confesse, mais dans l'état actuel du monde il serait difficile d'en invoquer un autre[1]. »

Il lui est bien arrivé, au cours du même volume, d'en invoquer un autre, mais tellement médiocre, celui-là aussi, qu'on ne saurait reprocher à l'auteur de l'avoir oublié. Il l'avait salué cependant comme « une vision presque optimiste du monde ». Il le plaçait dans un acte de foi au progrès perpétuel[2]. Les hommes, disait-il, en devenant meilleurs, se préoccuperont davantage « des êtres futurs dont nos efforts auront préparé l'existence ». Mais « pour que cette philosophie de l'avenir puisse se constituer, il faudra d'abord nous dégager un peu de la vie individuelle, et accentuer (beaucoup !) le sentiment de notre participation à l'existence séculaire de la race, dont nous sommes de passagères incarnations. L'éphémère cachant la durée, nous oublions facilement que la perpétuité refusée à l'individu est accordée à la race dont il fait partie »[3]. En somme, la religion de l'humanité qu'avait préconisée A. Comte, mais amincie encore et un peu plus laïque.

1. G. Le Bon, *Premières conséquences de la Guerre*. Paris, Flammarion, 1916, p. 321-323.

2. Rien n'est plus dénué de base rationnelle que cette foi au progrès, chez les incroyants : l'histoire nous montre des périodes et des peuples en décadence comme en progrès ; la raison se joint à l'expérience pour nous faire voir en l'homme un être capable de progrès mais aussi de décadence ; et donc, pour justifier la foi au progrès perpétuel, il faut pouvoir compter sur l'intervention d'une force intelligente et libre, capable d'endiguer dans le sens voulu l'évolution des sociétés humaines ; il faut pouvoir compter sur la Providence. C'est ce que l'abbé de Broglie a fortement démontré dans *Religion et critique*, œuvre posthume. Paris, Lecoffre, 3e édition, 1906, p. 293-357.

3. Page 132.

M. G. Le Bon n'a pas tort de ne plus compter sur cet espoir, au bout de son volume : il y a de belles années que cette religion de l'avenir a fait son temps[1].

Alors que lui reste-t-il ?

*
* *

Pierre Loti est saisi de vertige en face des catastrophes de la guerre et du vide insondable où s'effondrent tous les rêves de l'homme moderne. Et se sentant « charge d'âme » vis-à-vis des lecteurs « qui avec une anxieuse confiance suivent l'évolution de (son) entendement personnel », il leur crie : « Ce que je voudrais leur dire, à mes frères inconnus, c'est que, plus le vertige et le chancellement nous entourent et nous affolent, plus il faudrait s'efforcer d'établir au contraire dans nos âmes la paix et la stabilité. Ce conseil,... personne plus que moi jadis n'a douté qu'il fût possible de le suivre. Cependant je m'y rallie de plus en plus aujourd'hui ; plus que jamais, je crois que la paix intime peut à la rigueur se retrouver, non pas seulement par résignation détachée, mais aussi, qui sait ? par espoir d'autre chose, pour ailleurs, pour plus tard... »[2].

Cette autre chose ne peut être que l'*immatériel*. « Et du moment que l'immatériel commence de s'indiquer à notre raison, tout s'éclaire, tous les

1. Nous avons dit pourquoi, dans notre *Naturalisme devant la Science*. Paris, Perrin, 1911, chap. VII.

2. Pierre Loti, article « Vertige », dans *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1917, p. 726, 729.

espoirs deviennent possibles, la terreur diminue ainsi que le vertige[1]. »

Oui ; mais pour que le vertige s'évanouisse, pour que le jour se fasse dans l'âme, pour que les espoirs fortifient et consolent, pour qu'ils soient des espoirs et non des éclairs intermittents et lointains dans une nuit de tempête, il faut *croire*, de toute son âme, en sachant que la raison comme le cœur approuve les raisons de croire.

Et P. Loti n'en est pas là. « Oh ! certes, elles sont trop aisément attaquables ces frêles conclusions[2], sans doute plus intuitives que déduites. Mais on m'accordera que celles du matérialisme exclusif, outre qu'elles nous poussent tout droit au suicide et au crime, ne tiennent pas davantage. » Et alors, puisqu'on ne peut rien savoir, autant vaut se replier « vers des espoirs anciens, après que l'on a constaté que partout ailleurs il n'y a que plus d'illogisme encore[3] ».

Voilà, dans cet *encore*, la goutte d'absinthe qui empoisonnera dans son âme la douceur d'espérer, le virus qui exténuera son espoir : il n'est pas assez convaincu. Le cœur est conquis ; le cerveau tremble, et le vertige subsistera.



Les incroyants sont à plaindre. A quelque point

1. P. 728.

2. Très frêles, en effet, telles qu'il les formule ; mais on peut les formuler autrement consistantes et les établir sur des bases autrement vérifiées.

3. P. 728 sq.

de l'horizon qu'ils regardent, ils n'aperçoivent aucune étoile pour orienter leur espoir ; ils ne rencontrent pas un appui pour se garder contre le vertige.

Heureusement, ils valent mieux que leur doctrine. Ceux-là surtout qui vivent en plein vertige, au front, penchés de tout leur être sur cet abîme d'horreurs et d'épouvantes, valent mieux que leur doctrine. L'instinct de la race, l'atavisme chrétien de tant de générations, les réalités qui les empoignent et les jettent de vive force à la tâche terrible et nécessaire, d'autres causes sans doute qui ont fait bloc, et, par-dessus tout, un miracle de Providence qui, dès le premier jour, a donné à l'immense foule anonyme, avec la conviction que l'heure était décisive, la volonté indomptable de gagner la partie, tout cela nous a valu une armée de héros décidés et tranquilles. Même s'ils ne savent pas se prouver la patrie, le devoir, ils sentent que ces grandes choses sont des réalités vivantes et qu'elles méritent tous les sacrifices. Même s'ils ne savent pas s'expliquer la sagesse et la beauté du sacrifice, ils ont le parti pris de se sacrifier. S'ils ne pensent guère à l'humanité future, ils pensent à leurs foyers qu'ils ont à défendre ; ils savent dans quel flot de boue et de sang les rouleraient les hordes de Barbares qu'ils ont la mission de contenir. Et c'est des Barbares qu'ils disent : « Ils ne passeront pas ! » La terre a beau tourner à l'est : ils ne passeront pas ! Eux-mêmes, alors que peut-être — dans le civil — ils croyaient au déterminisme, ils sentent que leur libre effort les fera *tenir*. Ils veu-

lent. Ils sont décidés à vouloir plus fort ou plus longtemps que l'ennemi, et s'il le faut, à cimenter, de leur sang, le rempart de poitrines qui barre le flot de l'invasion.

Ils sont braves, ils font leur devoir; mais il faut les plaindre ; car ils ne peuvent pas mettre d'accord, en un tel moment, leur doctrine et leurs actes. Leur doctrine ne les soutient pas; elle ne leur explique rien et ne leur promet rien ; elle ne leur donne ni une lumière ni une espérance ; elle ne leur montre, dans ce qu'ils sentent être leur devoir et dans leur courage, qu'une occasion et un moyen de « se faire casser la figure » : un éclat d'obus, leur chair en lambeaux, le sang qui coule, la douleur qui les convulse, un dernier râle, puis rien. Finis !

Un espoir qui ne va pas plus loin est, pour réchauffer les cœurs, un soleil bien pâle.

II

Nous avons mieux.

Nous croyons, nous, aux lois et à la science, comme eux; mais nous croyons aussi à la liberté, à la Providence, au ciel. Nous sommes mieux armés pour voir, pour espérer et pour agir, pour nous adapter au réel. Nous avons comme des sens en plus. Le croyant n'est pas un homme diminué, mais complété. La foi n'est pas un éteignoir, mais un télescope; elle ne supprime pas les yeux de la raison, elle lui donne une autre lumière et d'autres

horizons, elle prolonge sa portée. En imposant les vérités nécessaires, elle s'oppose à certaines erreurs, mais elle autorise toutes les vérités. Toutes les explications raisonnables qu'on pourra nous donner sur la guerre, toutes les raisons économiques, psychologiques, sociales, morales, nous les admettons. Mais au delà de ces raisons, nous en avons d'autres, et ce sont précisément celles qui donnent du cœur, qui expliquent l'action et l'encouragent, qui mettent une splendeur au sacrifice même, qui répondent à nos aspirations et à nos besoins d'hommes.

Nous avons besoin de lumière et d'espérance, d'expansion au dehors, de dévouement aux autres et de développement personnel, de justice et de miséricorde, de moralité et de bonheur, d'infini bonheur et d'éternel amour. Tout cela, nous savons que la Providence le place à notre portée.

Nous savons que si la guerre et les maux de la guerre résultent en partie des lois fatales, c'est la liberté, c'est le mépris de la morale surtout, qui a mis ces lois en branle ; et nous pouvons espérer que la France, que le monde, instruits par l'expérience, s'ingénieront à épargner le plus longtemps possible une pareille épreuve à nos héritiers. Nous savons que, si nous n'avons pas à marchander notre sang à la patrie, nous pouvons du même coup le donner pour hausser nos âmes, pour faire notre mérite plus grand, et ainsi notre ciel plus sûr et plus beau. Nous savons que, si nous avons beaucoup à souffrir, c'est justice, car nous avons péché ; mais que cette souffrance acceptée appelle

la miséricorde, que notre sang, uni au sang du Christ, nous associe à sa vertu rédemptrice. Nous savons que si, en ce monde, la force peut primer le droit, le droit aura sa revanche ; que si la justice des hommes prévarique ou se trompe, une autre justice viendra, impartiale, informée, infaillible, souveraine, resplendissante, qui revisera toutes ces justices manquées, qui comptera tout, qui paiera tout, qui mettra chacun à sa vraie place pour une éternité. Nous savons que si parfois la morale est dure, que si nous avons à tenir les rênes de court à nos instincts, que si nous avons à dompter la bête qui est en nous, c'est pour dégager l'ange, c'est pour nous faire à la hauteur de notre destin, c'est pour monter au ciel. Nous savons que si la route est pénible, elle est courte et que le but vaut la peine de l'effort. Nous savons que, là-haut, c'est le bonheur et l'amour idéal, sans inquiétude et sans nuage, sans mesure et sans fin, et que toutes les douleurs de ce monde ne seraient pas de trop pour le payer. Nous savons que la douleur, à la bien prendre, n'est plus que du bonheur que nous ne comprenons pas encore ; que la mort n'est que la porte à ouvrir pour entrer dans l'éternelle vie ; et que ceux dont la mort nous sépare nous retrouveront à ce rendez-vous de l'indéfectible amour.

Nous connaissons un sens acceptable à la vie, à la vertu, à la douleur et à la mort. Nous avons la réponse, non pas à tout ce que demande notre curiosité, mais à tout ce que réclame notre tâche d'hommes. Et là où nous ne comprenons pas, nous pouvons faire confiance à la Providence paternelle

qui dirige tout; elle nous a promis que « pas un cheveu ne tombera de notre tête sans sa permission », et que, quelles que soient les circonstances, la grandeur des épreuves, l'injustice des hommes ou les tentations de notre cœur, « tous ces maux se tourneront en bien si nous voulons aimer Dieu ».

Nous sommes donc armés pour nous adapter au réel même le plus tragique. Comme saint Augustin devant les Vandales, comme Salvien devant l'effondrement de l'Empire, comme J. de Maistre devant la Révolution française, nous avons le droit et le moyen d'espérer devant l'ébranlement du monde. Dieu est là! Le monde tremble, mais il le tient, les peuples s'agitent, mais il les mène ; nous passons, mais il demeure ; nous pouvons être emportés comme des brindilles dans la tourmente, écrasés comme le grain de blé sous la meule, mais nous gardons notre âme et avec elle tout notre destin. Pour nous, pour ceux que nous aimons, pour la patrie, pour l'humanité, nous avons droit à l'espérance. Si terribles que soient les forces déchaînées, si noir que nous apparaisse l'horizon, si difficile que soit notre route, nous pouvons nous en remettre à celui qui voit, qui peut et qui est bon.

Je sais quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime.

« Me tuerait-il que j'espèrerais en lui [1]. » Il suffit qu'on espère, avec une foi pleine et un amour vrai, pour n'être pas confondu [2].

1. *Job*, XIII, 15.

2. In te, Domine, speravi : non confundar in æternum. (Dernière strophe du *Te Deum*.)

« Je suis en parfait état, écrit à sa femme un intellectuel qui a retrouvé la foi, avant l'assaut où il va tomber. J'accomplis mon devoir avec beaucoup de calme... Devant les différents cas qui peuvent se présenter (retour au foyer, blessures, mort), j'ai pris position [1]. » Il croit en Dieu, il se fie à la Providence, et il a ainsi une solution pour tous les « cas ». Quoi qu'il arrive, il sait où il doit aller et ce qu'il doit faire. L'esprit dans la lumière, le cœur en paix, l'être entier prêt à l'effort et au sacrifice, rien ne peut le prendre au dépourvu, *il a pris position*.

Brunetière avait raison de dire que la doctrine de la Providence nous apporte, sur les grands problèmes que la vie nous pose, la solution à la fois la plus logique, la plus morale et la plus consolante [2].

On peut même dire qu'en dehors de celle-là il n'y en a point d'autre qui soit consolante, morale et logique.

Beaucoup, parmi les incroyants qui pensent, le sentent, l'avouent et nous envient. « Ce qui nous manque, disait l'un d'eux, un des plus illustres [3], c'est la réponse à une demi-douzaine de questions, que le catéchisme résout pour ceux qui croient. » Nous sommes de ceux qui croient, et nous avons la réponse à cette demi-douzaine de questions ca-

1. Cité par F. Klein, *Les douleurs qui espèrent*. Paris, Librairie académique Perrin, 4e édit., 1917, p. 34.

2. F. Brunetière, *Discours de combat*. Dernière série. Paris, Librairie académique Perrin, 3e édit., 1907, p. 65.

3. Jouffroy. Nous le citons de mémoire.

pitales, sans laquelle l'homme ne sait plus que faire de ses vices ni de ses vertus, de sa douleur ni de ses rêves, de sa vie ni de sa mort.

Si cette réponse est dure pour nos instincts, elle est douce et savoureuse pour toutes nos aspirations profondes, pour tous nos vrais besoins, ceux dont nul homme ne peut se désintéresser, que tout homme sent et qu'on sent de plus en plus à mesure qu'on se fait plus homme. Or les aspirations profondes, les besoins essentiels, sont la voix de notre nature humaine ; les instincts sont la voix de l'animal qui est en nous. Et si donc la religion morigène nos instincts, c'est qu'elle n'est pas faite pour des bêtes ; mais si elle répond à nos besoins de nature, c'est qu'elle est faite pour des hommes ; et si elle y répond si parfaitement, c'est qu'elle a été faite par un Dieu, c'est qu'elle est vraie et qu'il faut la croire et la vivre.

ÉPILOGUE

AUX MORTS DE LA GUERRE

Pour ne pas achever un volume sur la guerre sans un hommage à nos morts, nous demandons à nos lecteurs la permission de reproduire ici une allocution prononcée à l'occasion du service anniversaire célébré par les soins de la Croix Rouge en novembre 1916, aux intentions des morts pour la Patrie.

I

O morts pour la Patrie, à quelles dimensions faudrait-il agrandir ce catafalque, s'il devait, non pas seulement évoquer votre souvenir, mais recouvrir de ses plis funèbres vos restes sanglants? Quel mausolée pourrait vous contenir? Quel regard vous dénombrer? C'est par centaines de mille que la mitraille, sinistre vendangeuse, a coupé les grappes mûres.

« Je ne puis voir couler le sang de France, disait Jeanne d'Arc, sans que les cheveux ne se dressent sur ma tête. »

Il coule, hélas! le sang de France, il coule à flots sous le formidable pressoir.

O sang de France, ô colossales hécatombes,

quel frisson de pitié et d'épouvante vous mettez dans mes os! Et quel respect, quelle admiration, quelle gratitude, quel immense amour vous remuez dans mon cœur! O morts pour la Patrie, morts innombrables, morts sacrés, morts sublimes, je vous bénis, je m'incline devant vous. Le Clergé, l'Administration, l'Armée, la Société de la Croix Rouge, les jeunes qui vont marcher sur vos traces, les vieux qui ne le peuvent plus, les veuves sous leurs voiles de deuil, la France, toute la France s'incline devant vous, parce que vous êtes de grands Français, parce que vous êtes des héros, parce que vous êtes des sauveurs, parce que vous nous avez fait un rempart de vos poitrines sanglantes, parce que vous êtes morts pour nous faire vivre, parce que vous avez remis la France debout, face à son destin, prête à l'effort, l'épée au poing, l'espoir au cœur, la gloire au front.

La gloire, c'est de la grandeur éclatante. Elle éclate enfin, après tant de hontes bues, elle éclate aux yeux de l'univers la grandeur de la France.

Il y a quelques années, vous murmuriez sans doute, avec le poète :

O France, mon pays, ne te souviens-tu pas
Des beaux jours d'autrefois que chante notre histoire?
Et pourquoi laisses-tu tomber ton front si bas,
Ton beau front plein de gloire?

Mais son front se penchait toujours sous le poids toujours alourdi de la vieille défaite ; et les nations ne la regardaient plus qu'avec un mauvais sourire

ou des gestes de pitié, les gestes qu'on fait près d'un moribond.

Déroulède, qui n'en prenait pas son parti, rugissait : « Qu'on mette la France debout et vous verrez quelle taille elle a. »

Debout! Elle y est. Regardez donc ! Et voici que les yeux ravis de ses enfants et les yeux étonnés du monde lui trouvent, à cette France, une taille qu'on ne lui soupçonnait pas. Et l'on sent, on voit, depuis qu'elle est debout, qu'elle s'enchante de vivre, que son cœur et ses tempes battent le rythme d'une vie jeune et chaude, qu'elle refait allègrement une belle crise de croissance au bout de laquelle, ayant enfin toute sa taille, elle sera l'orgueil de ses fils et la reine des nations. Ah! la belle France, qui s'est dressée d'un bond, réveillée en sursaut par le coup de tocsin, et qui grandit chaque jour dans l'ouragan de mitraille ! La belle France! Et qu'il fait bon lui crier : Vive la France !

Et c'est vous, ô nos héros, qui l'avez mise debout et la faites vivre, cette France-là.

Mais vous en êtes morts.

« Le sang de France, a-t-on dit, ce n'est pas du sang, c'est de la gloire. » Hélas ! on peut retourner la phrase et dire : « La gloire de la France, c'est de la gloire, mais c'est aussi du sang. »

Du sang, le vôtre.

Etrange maternité que celle de la patrie! Les autres mères ne demandent qu'à se dévouer pour leurs enfants; celle-là demande qu'on se dévoue pour elle. C'est de ses enfants qu'elle reçoit l'exis-

tence et qu'elle hérite son destin ; elle vaut ce qu'ils valent, elle est ce qu'ils la font. S'ils étaient lâches, on la dirait lâche ; on la proclame héroïque, s'ils sont héroïques ; elle ne pourrait pas vivre, s'ils lui refusaient le sang de leurs veines.

Mais ils ne le lui refusent pas. Quand elle se retourne vers eux et, qu'au nom de son impuissance, elle leur crie l'appel aux armes, ils se lèvent, ils accourent, oubliant tout, leurs affaires et leurs plaisirs, leur mère et leurs enfants ou leur fiancée. Ils n'entendent plus les amours qui pleurent dans les yeux qui les entourent ou qui sanglotent dans leur propre cœur ; ils n'entendent plus, ils ne voient plus, parce que, dans le tocsin qui sonne, ils écoutent passer, plus poignante, plus sacrée, la plainte de la France ; parce qu'ils entrevoient, dans une vision de gloire et de sang, l'honneur de la consoler et d'en mourir. Et s'ils ne comprenaient pas, s'ils hésitaient sur le seuil, les femmes elles-mêmes, indignées qu'on les préfère à la patrie, sècheraient leurs larmes, et poussant par les épaules le frère, le mari, le fiancé, lui crieraient : « Va te battre ! Va mourir, s'il le faut, ou je ne te connais plus ! »

On n'a pas eu le temps de les pousser par les épaules. Ils sont partis au premier appel, ils se sont battus et ils sont morts. Et nous reconnaissons nos chers et grands morts pour des héros, pour nos sauveurs. Nous leur devons de vivre, ils doivent donc vivre dans nos cœurs, entourés d'hommages, et garder le droit de nous faire entendre leurs leçons.

O morts, que vous êtes vivants ! Vous avez été jetés en terre comme le grain des semailles qui lève en moisson de vie. Encore tout proches, vous êtes déjà les pères de la Patrie, les ancêtres de qui va tenir surtout la France de demain. Il ne suffit donc pas, ô nos ancêtres, ô nos sauveurs, ô nos héros, de vous acclamer et de vous bénir ; nous avons à vous écouter aussi. Vous êtes des morts qui parlent, qui parlent haut et beau avec toute l'éloquence du sang versé. Parlez donc, ô morts, la France vous écoute.

II

Et voici le premier mot qui chante sur leurs tombes : *Sursum corda*, en haut les cœurs !

Ils ont donné l'exemple. Ils ont porté leur cœur plus haut que la terre, plus loin que le temps. Le temps ni la matière ne valaient pas leur sacrifice. Le sacrifice est à lui seul une profession de foi. Le patriotisme est à lui seul du matérialisme foudroyé. S'il n'y avait que de la matière, le geste du soldat et celui de l'assassin, le gémissement de la douleur et ceux de la tempête, relèveraient de la même mécanique. Si le temps mesurait tout, les morts, les hommes comme leurs chevaux, ne seraient que des malchanceux et des vaincus. S'il n'y avait pas de liberté, les traîtres et les héros pèseraient du même poids devant la justice. S'il n'y avait pas de Dieu, il n'y aurait pas plus de justice que de droit.

Et s'il n'y avait pas d'autre vie, il serait fou de hausser son cœur au sacrifice de la vie.

On ne comprend rien à une tapisserie si on la regarde à l'envers ; on ne comprend rien à la vie de l'enfant dans le sein de sa mère, si on oublie qu'il doit naître un jour ; on ne comprend rien à l'homme, si on oublie qu'il doit naître au ciel ; on ne comprend rien à ce monde, si on le coupe de l'autre. Il n'a plus de sens. Et ce qui en aurait le moins, c'est précisément ce qu'il nous montre de plus tragique et de plus beau. Tout ce qui fait la grandeur de l'homme, tout ce que nous sentons bien qu'il faut prendre au sérieux : la douleur, le devoir, l'honneur, l'amour, l'héroïsme, la sainteté, tout cela, qu'est-ce donc, s'il faut en définitive l'anéantir au trou noir de la tombe ? Qu'est-ce que c'est ? sinon, dans un monde inintelligible, ce qu'il y a encore de plus inintelligible, de plus inacceptable, de plus décevant et de plus fou.

Sursum corda ! en haut les cœurs, sans quoi nous ne pourrions plus comprendre nos morts et nous n'aurions rien à dire aux vivants en leur montrant le drapeau.

Nous n'aurions rien à dire non plus à ceux qui pleurent.

Et qui donc ne pleure pas parmi nous ? Qui donc, à travers l'hymne sacré où se mêlent toutes les voix de France, qui donc, en France, n'a pas à soupirer son cantique solitaire de gloire et de deuil ? Dans cet immense défilé de nos morts, parmi cette foule anonyme qui passe, les voilà, ceux auxquels je puis, moi, donner un nom propre, le mien. Les

voilà, mon père, mon frère, mon mari, mon enfant. Morts pour la patrie !... Pour la Patrie, et j'en suis fier. Mais ils sont morts, et j'en souffre, et je sens bien qu'avec eux des lambeaux de mon cœur ont été mis dans la tombe. Morts ! Ah ! Ce mot, cette chose horrible, définitive, irrémédiable ! Mon Dieu, comment font-ils pour souffrir cela, les malheureux qui ont aimé et qui n'ont plus d'espérance ?

La fille de Taine écrivait sur son paroissien : « Béni soit Celui qui a posé l'espérance sur les tombes ! »

Il y a donc quelqu'un qui a posé l'espérance sur les tombes ?

Oui.

C'est le grand blessé, qui fut, qui reste le Maître de la vie et le vainqueur de la mort. C'est Lui qui a teint de son sang la première Croix Rouge, celle du Calvaire. S'Il est allé plus loin que personne dans la douleur, c'est pour nous servir d'entraîneur et pour nous montrer la route ; s'il est ressuscité dans la gloire, c'est pour nous montrer le terme où la route aboutit ; et si nous tremblons devant la frontière de l'autre monde, il nous a légué sa croix pour nous servir de passeport.

Voilà l'espérance qu'il a posée sur les tombes. Avec elle, ce n'est plus la mort qui sera définitive, mais la vie, l'allégresse du revoir, l'amour retrouvé, épuré et agrandi, dans la pleine sécurité des éternels lendemains.

Et les larmes que l'amour nous arrache sur les tombes, l'amour alors les sèchera, pour applaudir au bonheur des êtres aimés. Leur mort a été dure,

mais elle ne fut que la porte à passer pour aller à la vraie vie ; ils me manquent, mais rien ne leur manque plus ; ils sont partis, mais en me disant au revoir ; ils sont absents, mais c'est une absence qui peut finir demain. La vie m'emporte à toute vitesse, et déjà il me semble les voir dans la lumière radieuse du rendez-vous, avec leurs mains tendues pour m'acueillir et leur visage aimé qui me sourit.

Le temps passe, l'Eternité vient, et les comptes du temps, c'est l'Eternité qui les règlera.

Sursum Corda, en haut les cœurs ! Quelles que soient les larmes, quels que soient les sacrifices, le ciel en est le prix et il en vaut la peine.

III

Si le premier mot de nos morts est pour la Patrie du ciel, le second est pour celle de la terre.

Un soldat jetait naguère, sur une tranchée de Verdun, ce mot de folie sublime : « Debout, les morts ! » Ce mot, les morts le retournent aux vivants. Ils nous crient de leurs tombes : « Debout ceux qui vivent ! Nous sommes défunts, nous, *defuncti*, sortis de fonction après nous être acquittés de notre tâche : à votre tour d'entrer en fonction et de prendre la suite. Nous avons remis la France debout : à vous de lui donner toute sa taille. Achevez le rêve pour lequel nous sommes morts. Que nos semailles de sang lèvent en une moisson de vertu, de fierté et de gloire. Comme l'arbre émondé repousse plus droit, plus vigoureux, plus

beau, il faut que la France nouvelle, ébranchée de nos vies, reverdisse plus vivante que jamais, plus digne de l'admiration du monde et de l'amour de son Dieu. O vous qui vivez, remplacez et continuez ceux qui sont morts. »

Il faut donc que nous vivions une vie plus intense et plus belle ; une vie doublée : la nôtre et celle de quelque mort à nous que nous pleurons ; une vie militaire comme fut la sienne, avec ses privations, ses rudesses, ses énergies, ses vaillances, ses luttes et son souci de vaincre ; une vie haute, fière, dégagée de toute capitulation, passant au travers de tous les obstacles et s'en allant tout droit, toujours, jusqu'au bout, dans le devoir.

Nous leur devons cet hommage. Pour nous racheter de la honte et de l'invasion, ils n'ont pas marchandé le prix. *Empti enim estis pretio magno*[1]. On peut dire d'eux, en un sens, ce que saint Paul disait du Sauveur : Ils nous ont payés au prix fort, de tout le sang de leurs veines. Nous devons leur en donner pour leur sang. Chaque minute de notre vie est payée d'une goutte de sang de France. Nous devons l'estimer et en faire un bon usage. Si, après comme avant la guerre, n'ayant rien appris ou ayant tout oublié, nous revenons à nos querelles mesquines, à nos vies médiocres, ou à nos passions basses, nous trahissons leur volonté dernière, nous déchirons leur testament, nous brocantons le sang de nos morts.

Ce n'est pas pour que cette femme puisse pro-

1. *Cor.*, VI, 20.

mener l'indécence de ses toilettes ou cet homme le scandale de ses vices ; ce n'est pas pour que nous puissions danser à l'aise sur leurs tombes, que ces braves, par centaines de mille, se sont offerts en holocauste. Grâce à eux, grâce aux flots de sang dont ils ont redoré notre blason, le nom de Français est redevenu un titre de noblesse. Noblesse oblige ! Noblesse oblige à quoi ? A être noble, à ne pas déchoir des aïeux. Ils n'ont pas hésité à mêler leur sang, nous ne pouvons pas refuser de joindre nos mains fraternelles ; ils n'ont pas hésité devant la lutte formidable et devant la mort, nous ne devons pas reculer devant la vie.

Par le degré de leur héroïsme, par la masse des héros et par l'amplitude de l'holocauste, ils nous ont donné un spectacle tel qu'il n'y en a pas eu encore de comparable dans l'histoire. Les yeux qui ont vu ce spectacle ne peuvent plus regarder le monde comme avant. Nous ne pouvons plus nous laisser prendre à l'ensorcellement de la bagatelle. Nous devons voir autre chose à travers ces catastrophes d'Apocalypse. Nous devons voir que les égoïsmes et les caprices d'une génération peuvent retomber en pluie de sang sur la génération suivante ; nous devons voir que tous les progrès de la science ne suffisent pas à faire de la terre un paradis, mais peuvent fort bien, dans des mains criminelles, en faire un chaos et un enfer ; nous devons voir, avec la petitesse de l'homme et la fragilité de ses calculs, la grandeur morale où il peut monter ; nous devons voir qu'on peut beaucoup pour une grande cause quand on veut tout ce qu'on

peut, jusqu'au sacrifice de soi ; nous devons voir nos chers et grands morts qui ont passé devant et qui se retournent vers nous pour nous remettre les destins de la France.

O morts, nous sommes fiers de votre héritage ! Nous voulons que vous soyez fiers de vos héritiers.

O morts, que vous êtes vivants ! nous sentons votre âme palpiter en nous. Oui, vous avez été jetés en terre comme le grain des semailles ; et elle sera riche, la moisson qui lève.

Debout, ceux qui vivent ! Debout pour la moisson de gloire, pour achever l'œuvre des morts et la beauté de la France.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PROBLÈMES GÉNÉRAUX

CHAPITRE PREMIER

IL Y A UNE PROVIDENCE

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

LA DISTRIBUTION PROVIDENTIELLE DES BIENS ET DES MAUX 65

CHAPITRE V

LA PROVIDENCE ET LE MAL 92

CHAPITRE VI

L'HYPOTHÈSE D'AUTRES HUMANITÉS ET LEUR PLACE DANS LE PLAN PROVIDENTIEL 116

SECONDE PARTIE

QUELQUES PROBLÈMES PARTICULIERS

CHAPITRE PREMIER

LES CAUSES DE LA GUERRE ET LA PROVIDENCE 159

CHAPITRE II

LES PÉRIPÉTIES DE LA GUERRE
1° L'ACTION DES CAUSES SECONDES

CHAPITRE III

LES PÉRIPÉTIES DE LA GUERRE
2° L'ACTION DE LA CAUSE PREMIÈRE

CHAPITRE IV

LA DURÉE DE LA GUERRE

CHAPITRE V

AU LENDEMAIN DE LA VICTOIRE
LE PROBLÈME DE LA NATALITÉ FRANÇAISE

CHAPITRE VI

LES CROYANTS ET LES INCROYANTS
EN FACE DE LA GUERRE

ÉPILOGUE

ÉVREUX

IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE



